HISTOIRE

DU CHEVALIER

GRANDISSON.

TOME QUATRIEME.

NOUVELLES

LETTRES

ANGLOISES,

OU

HISTOIRE

DU CHEVALIER

GRANDISSON.

Par l'Auteur de PAMÉLA & de CLARISSE.

TOME QUATRIEME.

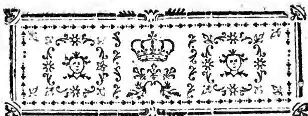


A AMSTERDAM.



M. DCC. LXXVI.





HISTOIRE
DU CHEVALIER
GRANDISSON.

LETTRE XLVI.

Miſs BYRON *à Miſs* SELBY.

18 de Mars.

VOUS trouverez, ſous cette enveloppe, une lettre de Sir Charles à ſa ſœur, qui contient l'heureux ſuccès d'une entrepriſe dont nous n'attendions pas ſi-tôt la fin. Sir Charles, comme vous le verrez, n'accuſe pas ſa ſœur de précipitation. Il ne l'auroit pu, ſans faire violence à ſa juſtice. O chere Charlotte! que votre orgueil eſt humilié de la baſſeſſe de l'homme! Mais n'en par-

ſons plus, ma chere, puiſque vous avez la lettre devant les yeux. Vous me la renverrez, s'il vous plaît, par le premier ordinaire.

Elle eſt accompagnée d'une autre, dont j'ai obtenu la communication du Docteur Barlet. C'eſt une récompenſe de ma franchiſe, qui ſemble exciter la ſienne. Il m'accorde quelquefois l'entrée de ſon cabinet, où je ſuis charmée de lui dérober un quart-d'heure d'entretien au milieu de ſes profondes occupations. Il m'a promis l'hiſtoire de ſa liaiſon avec Sir Charles ; & je l'attends avec d'autant plus d'impatience, qu'elle contient, dit-il, quelques circonſtances de la conduite du jeune Chevalier, dans les premieres années de ſes voyages, & de celle du plus cher de ſes amis, qui ſe nomme M. de Beauchamp, & que le Docteur appelle un ſecond Sir Charles Grandiſſon. Il a toutes ſes relations par écrit ; & dans ſa bonté pour moi, il s'eſt engagé à me faire lire ce qu'il peut communiquer ſans indiſcrétion ; mais je n'oſe pouſſer trop loin la hardieſſe. Miſs Grandiſſon, moins timide, a juré de lui faire révéler tout ce qui n'eſt point abſolument un ſecret. Si le premier, dit-elle, n'a pu réſiſter à une femme, comment le Docteur ſe défendra-t-il contre trois, dont aucune n'eſt

pas moins curieuse que la premiere, qui l'aiment toutes trois, & qu'il fait profession d'estimer ? Vous voyez, ma chere, que Miss Grandisson a retrouvé fort heureusement ses esprits.



LETTRE XLVII.

(Renfermée dans la précédente.)

SIR CHARLES GRANDISSON, au DOCTEUR BARLET.

Vendredi 7 Mars.

CEtte nuit, cher Docteur, j'ai vu mettre en terre les restes de mon digne ami, M. Danby. J'avois donné ordre que ses deux neveux & sa niece fussent invités à la cérémonie funebre ; mais ils n'y ont point paru.

Comme le testament ne devoit être ouvert qu'après les funérailles, & que M. Danby m'avoit expliqué verbalement son intention sur ce point, je leur ai fait proposer ce matin d'assister à l'ouverture. Leur Procureur, qui se nomme M. Sylvestre, est venu m'apporter une lettre signée de tous les trois, par laquelle ils s'excusent, sous des prétextes fort légers, en me priant

de touver bon qu'il tienne leur place. Je lui ai fait entendre que cette conduite n'étoit ni respectueuse pour la mémoire de leur oncle, ni civile pour moi. Il en est convenu fort honnêtement : mais il m'a dit, pour les justifier, que M. Danby, leur ayant fait savoir, peu de temps avant sa mort, qu'il avoit fait un testament, qu'ils ne devoient pas attendre beaucoup de lui, eux qui avoient été élevés sous sa direction, dans l'espérance de son héritage, & qui ne lui avoient jamais donné aucun sujet de mécontentement, ne pouvoient être présens à l'ouverture d'un acte dont ils n'attendoient que des sujets de chagrin.

Je l'ai ouvert aux yeux de M. Sylvestre. L'exorde est d'un homme irrité, qui apporte les raisons de son ressentiment contre un frere, dont je crois vous avoir dit qu'il avoit reçu effectivement les plus mortelles offenses. Cependant j'ai été choqué de lui voir étendre ce ressentiment jusqu'aux malheureux enfans du coupable, & dans un testament qu'il avoit fait trois semaines auparavant ; c'est-à-dire, vers la fin d'une vie dont on désespéroit depuis trois mois. Avec toute la tendresse que je dois à la mémoire d'un ami, je demande où sa vengeance se seroit arrêtée, s'il avoit été un puissant monarque, qui eût pu la faire entrer

dans ses dernieres dispositions ? D'un autre côté, ne voit-on pas que les neveux, s'ils en avoient le pouvoir, puniroient leur oncle de disposer à son gré d'une fortune qu'il ne devoit qu'à son industrie ? Il a fourni aux frais de leur éducation, il a commencé à les pousser dans le commerce ; secours qu'ils ne pouvoient espérer de leur pere, qui est un méchant homme, & qui s'est ruiné par ses débauches. N'auroient-ils pas un meilleur titre à la succession que leur oncle pouvoit leur laisser, s'ils recevoient avec plus de reconnoissance la petite partie qu'il leur laisse ?

M. Danby legue, à chacun des trois, la somme de mille livres sterlings ; mais sous la condition expresse de signifier à son exécuteur, dans l'espace de trois mois, qu'ils acceptent le legs, & qu'ils y bornent leurs prétentions. S'ils y manquent, après les sommations d'usage, les trois mille livres doivent être employées à d'autres dispositions du testament. Il me nomme ensuite pour son exécuteur & pour son légataire universel, en donnant pour raison que je lui ai sauvé la vie. Il laisse quelques généreuses marques de son souvenir à plusieurs amis qu'il avoit en France ; & par un article spécial, il prie son exécuteur d'employer trois mille livres ster-

lings en bonnes œuvres, ſoit en France, ſoit en Angleterre. Un inventaire, qui ſe trouve attaché au teſtament, fait monter tous ſes effets, en argent, en billets, en actions & en bijoux, à plus de trente mille livres ſterlings.

M. Syveſtre m'a fait des complimens ſur un ſi beau coup de filet; c'eſt le nom qu'il donne aux avantages qui me reviennent de cette donation. Il m'a dit qu'il conſeilleroit à ſes cliens de ſe contenter de leur legs & qu'il les y croyoit d'autant plus diſpoſés, que, ſur les dernieres déclarations de leur oncle, ils appréhendoient que toutes leurs eſpérances ne fuſſent réduites, pour chacun, à la ſomme de cent guinées.

Je me ſuis informé de leurs inclinations & de leurs vues. Tout ce que j'ai appris d'eux, me ſatisfait beaucoup. La niece eſt engagée, dit-on, dans une affaire d'amour. Leur pere, déteſté de tout le monde, après ſon odieux attentat contre la vie de ſon frere, paſſa dans les Iſles; & l'on a ſu, par les dernieres nouvelles, que ſa ſanté, comme ſa fortune, étoient dans un déplorable état à la Barbade. Peut-être n'exiſte-t-il plus. J'ai prié M. Sylveſtre d'engager les trois jeunes gens, par ſes conſeils, à réfléchir un peu ſur leur con-

duite. Je leur ai dit que j'avois de la dispofition à les traiter avec bonté ; que je leur demandois assez de confiance pour m'instruire eux-mêmes de leur situation, & que j'étois déterminé, en mémoire de leur oncle, à leur rendre toutes sortes de services. En un mot, ai-je dit à M. Sylvestre, assurez-les que la petitesse du cœur d'autrui n'est pas capable de resserrer le mien.

Il est parti fort content ; & deux heures après, il m'a témoigné, par un billet, la reconnoissance de ses cliens, en me demandant, à leur priere, la permission de me les amener dans le cours de l'après-midi. Quelques visites, & d'autres affaires qui m'ont occupé tout le reste du jour, ne me permettant point de les recevoir aussi-tôt que je le souhaitois, je les ai fait inviter à souper, avec leur honnête Procureur.

J'attendrai pour envoyer à Colnebroke, où je suppose tout le monde en bonne santé, que je puisse joindre à ce recit les circonstances de notre entrevue.

Vendredi au soir.

M. Sylvestre, d'un air qui rendoit témoignage à la satisfaction de son cœur, m'a présenté d'abord Miss Danby ; ensuite

ses deux freres, qui ont reçu mes premieres civilités avec un peu d'embarras, comme s'ils avoient eu quelque chose à se reprocher, ou le généreux regret d'avoir été prévenus. La sœur avoit l'air plus aisé, sans être moins modeste ; ce qui m'a fait juger qu'elle étoit moins blâmable que ses freres, par lesquels il y a beaucoup d'apparence qu'elle s'est laissé conduire. Miss Danby est une jeunes personne fort agréable. M. Thomas & M. Edouard Danby, sont aussi deux jeunes gens d'une physionomie revenante & qui ne paroissent pas manquer d'esprit.

Dès le premier moment, j'ai dissipé tout ce qui pouvoit leur rester d'inquiétude, & nous nous sommes tous assis avec un air de confiance & d'amitié. Je ne vous offre pas, leur ai-je dit, de vous lire le testament de votre oncle, il suffit de vous répéter ce que vous devez avoir appris de M. Sylvestre ; vous devez y avoir part tous trois, chacun pour la somme de mille livres sterlings.

Ils m'ont fait une profonde révérence ; & l'ainé des deux freres m'a déclaré qu'ils acceptoient le legs dans les termes du testament.

J'ai repris : trois autres mille livres doivent être employées en œuvres de charité;

à la difcrétion de l'exécuteur. Il y a quelques préfens qui regardent trois ou quatre amis de votre oncle. Le refte, qui ne monte pas à moins de vingt-quatre mille livres fterlings, tombe à l'Exécuteur, qui eft nommé auffi légataire univerfel; faveur qu'il n'a pas plus defirée qu'il ne s'y eft attendu.

L'aîné a dit, en penchant la tête vers moi; que le ciel, Monfieur, la faffe profpérer entre vos mains! Le cadet s'eft hâté d'ajouter : elle ne pouvoit tomber dans celles d'un plus honnête homme. La jeune perfonne a remué les levres; mais quoiqu'elle n'ait pas prononcé fon compliment, j'ai cru lire dans fes yeux qu'elle m'en faifoit un.

Il me femble, cher Docteur, qu'il y a peu de générofité à tenir les efprits en fufpens, quoique dans la vue d'obliger. Le plaifir qu'on trouve à furprendre, ne peut venir, dans cette occafion, que d'une vanité qui a quelque chofe d'offenfant. Je fouhaite ardemment, leur ai-je dit, de pouvoir vous être utile. Expliquez-vous librement, Meffieurs; peut-être demanderai-je à Mademoifelle un moment d'entretien particulier: Qu'attendiez-vous de votre oncle? Que faudroit-il, pour fuivre avec quelque avantage la voie

par laquelle chacun de vous eſt entré dans le monde ? Jai aſſuré M. Sylveſtre que vous me trouveriez prêt à vous rendre toute ſorte de ſervices. Mais Monſieur, (en m'adreſſant à l'aîné, qui ouvroit la bouche pour parler) vous y ferez réflexion, s'il vous plaît, avant que de me répondre. L'affaire eſt d'importance. Ne me diſſimulez rien. J'aime l'ouverture & la bonne foi. Je vais me retirer, pour vous laiſſer le temps de tenir conſeil. Vous me ferez avertir lorſque vous aurez pris vos réſolutions.

Je ſuis paſſé dans mon cabinet ; & peu de temps après, ils m'ont fait dire qu'ils attendoient mes ordres. Je ſuis retourné vers eux. Ils ſont demeurés quelques momens à ſe regarder. Parlez, Meſſieurs, leur ai-je dit. Ne craignez pas de vous expliquer. En faveur de votre oncle, regardez-moi comme votre frere. L'aîné ouvrit la bouche ; mais le voyant héſiter dès les premiers mots : hardiment ai - je repris. Je vais vous ouvrir les voies moi - même. Quelle eſt à préſent votre ſituation, Monſieur ? Quelles ſont vos facultés préſentes ?

Mon pere, Monſieur, les malheurs de mon pere. . . . . .

N'en parlons point, M. Danby. Oublions que votre pere ait exiſté. Je m'i-

magine que toutes vos eſpérances portoient ſur votre oncle.

Mon oncle nous a donné l'éducation.... Mon oncle nous a donné, à mon frere & à moi, chacun mille guinées, pour l'apprentiſſage du commerce. Nous n'en avons que cinq cens, & le reſte entre des mains ſûres.

Votre oncle, Monſieur, étoit un excellent homme. Nous devons un reſpect éternel à ſa mémoire. Et dans quel commerce, Monſieur, vous êtes-vous engagé ?

Dans le commerce des Indes Occidentales.

Et quelles ſont vos vues dans cette profeſſion ?

Elles promettoient beaucoup, Monſieur, ſi le ciel.... Le Négociant, auquel je ſuis attaché, ſe propoſoit de faire agréer à mon oncle, qu'il m'aſſociât pour un quart à ſes entrepriſes ; & dans un an, il m'auroit mis de moitié.

Ce deſſein vous fait honneur, Monſieur, & prouve qu'on eſt ſatisfait de votre conduite. Votre Négociant eſt-il encore dans la même diſpoſition ?

Ah ! Monſieur.

Et ſous quelle conditions, Monſieur, vouloit-il vous aſſocier pour un quart ?

Il parloit, Monſieur, de quatre mille

guinées. Mais mon oncle ne nous en a jamais fait espérer plus de trois mille, outre sa premiere libéralité : & lorsqu'il eut appris la mort & la conduite de mon pere, il nous fit déclarer qu'il ne feroit plus rien pour nous. Au fond, les mille livres sterlings qu'il laisse par son testament, sont fort au-dessus de notre attente.

J'aime votre ingénuité. Mais, dites-moi, quatre mille guinées seroient-elles bien employées à votre situation ?

Pour vous parler sans déguisement, Monsieur, la vue de mon Négociant; s'il n'arrivoit rien qui pût la faire changer étoit de me donner à la fin de l'année sa niece en mariage, & de me mettre alors de moitié dans son commerce : ce qui auroit augmenté tout d'un coup ma fortune du double.

Aimez-vous cette niece ?

Oh ! Monsieur, si je l'aime !

Et lui croyez-vous les mêmes sentimens pour vous ?

Si son oncle ... Je n'en doute point, Monsieur, si son oncle avoit pu déterminer le mien.

Eh bien, Monsieur, je suis l'exécuteur de votre oncle. Mais écoutons un moment votre frere. Que dites-vous, M. Edouard ?

M'apprendrez-

M'apprendrez-vous auſſi quelle eſt votre ſituation, quelles ſont vos vues.

On m'a placé, Monſieur, chez un riche marchand de vins françois ; il me laiſſe le ménagement de tout ſon commerce, & je crois que ſon deſſein étoit de réſigner tout entre ſon neveu & moi, ſi j'avois pu trouver de quoi payer la moitié du fond.

Et de quelle ſomme auriez-vous eu beſoin ?

O Monſieur, il ne m'auroit pas fallu moins de ſix mille livres ſterlings. Mais ſi mon oncle m'avoit laiſſé les trois mille livres qu'il m'avoit fait eſpérer, j'aurois pu trouver l'autre moitié de la ſomme pour un honnête intérêt. Je me ſuis fait un aſſez bonne réputation.

Mais ſi vous n'attendiez tous deux de votre oncle que chacun trois mille guinées, quel uſage ſuppoſez-vous qu'il eût fait du reſte de ſa fortune ?

Nous avons jugé, m'a répondu M. Edouard, depuis quiil devoit la vie à votre courage, qu'il vous feroit ſon principal héritier. Nous ne nous ſommes jamais flattés de recueillir toute ſa ſucceſſion ; & dans un voyage que j'ai fait en France, il m'a déclaré qu'il vous laiſſeroit la plus grande partie de ſon bien.

C'eſt une ouverture qu'il n'a jamais eu

pour moi. Je n'avois fait que défendre ma vie en garantiſſant la ſienne. Il a toujours attaché trop de prix à mes ſervices ; mais ſi votre marchand vous avoit abandonné la moitié de ſon fonds, auriez-vous penſé, M. Edouard, à l'augmenter par un bon mariage ?

Les femmes ſont un fardeau, Monſieur, ſi j'étois devenu mon maître, je n'aurois pas eu l'embarras d'en chercher. J'en aurois trouvé mille à choiſir. Sa ſœur a paru fâchée de cette réponſe. Son frere n'en a pas été plus content. M. Sylveſtre, qui eſt un vieux garçon, en a ri. Pour moi elle m'a ſurpris à cet âge : Vrai langage de marchand, ai-je dit à moi-même. A preſent, Meſſieurs, trouvez-vous bon que je prenne un moment votre ſœur à l'écart ? Aurez-vous cette confiance pour moi, Miſs Danby ? ou ſouhaitez-vous plutôt que je vous faſſe ici mes queſtions ?

Monſieur, votre caractere eſt ſi connu, que je ne ferai pas ſcrupule de vous ſuivre.

Je l'ai priſe par la main, & je l'ai menée dans mon cabinet, dont la porte, qui donnoit dans la chambre où je laiſſois ſes freres, eſt demeurée ouverte. Je l'ai priée de s'aſſeoir, & je me ſuis aſſis près d'elle, ſans ceſſer de tenir ſa main dans la mien-

ne. Ici, chere Miſs, lui ai-je dit, vous devez me regarder comme l'exécuteur de votre oncle; c'eſt-à-dire, comme un ami qui le repréſente. Si vous aviez ce cher oncle devant vous, & s'il vous preſſoit de lui dire ce qui peut vous rendre heureuſe, en vous aſſurant qu'il eſt diſpoſé à vous l'accorder, ne lui ouvririez-vous pas votre cœur? Je vous demande la même franchiſe pour moi. Il y a cette différence, que votre oncle avoit de juſtes reſſentimens contre votre pere, quoiqu'il les ait portés trop loin en les étendant juſqu'à des neveux innocens; & que moi, qui ſuis revêtu de tout ſon pouvoir, je n'ai qu'une ſincere envie de vous ſervir, telle qu'il l'auroit eue dans une plus heureuſe ſuppoſition. Dites-moi donc ce que je puis faire pour vous.

Miſs Danby a pleuré. Elle a baiſſé la vue. Elle a tiré des fils de ſon mouchoir; mais je n'ai pu tirer de réponſe que de ſes yeux, qu'elle a levés une fois vers le ciel.

Expliquez-vous, ma chere Miſs, je ſerois au déſeſpoir de vous chagriner; donnez-moi quelque connoiſſance de votre ſituation, à l'exemple de vos freres. Demeurez-vous avec l'un des deux?

Non, Monſieur, je demeure avec une tante, ſœur de ma mere.

A-t-elle de la bonté pour vous ?

Beaucoup, Monſieur; mais elle eſt chargée d'enfans. Cependant elle n'a rien négligé pour mon éducation. Avec le revenu de la ſomme que mon oncle m'a donnée comme à mes freres, & qu'elle a placée en fort bonnes mains, elle me met en état de faire une figure honnête; & par mes propres épargnes, je me trouve encore quelque choſe de reſte.

Excellente fille ! ai-je penſé. Comment ton frere Edouard oſe-t-il dire que les femmes ſont un fardeau ? Elles dont l'économie eſt ſi ſupérieure à celle des hommes.

Votre oncle, Mademoiſelle, n'a pas manqué de bonté pour vous, puiſqu'il vous a partagée comme vos freres. C'eſt ce qu'il fait encore dans ſon teſtament; & comptez que moi, qui le repréſente, je ſuivrai ſes intentions dans cette égalité. Mais vous demanderai-je, comme votre oncle l'auroit fait, s'il y a quelque homme de votre connoiſſance auquel vous donniez la préférence ſur les autres.

Elle ne m'a point répondu. Elle a baiſſé les yeux, & ſes mains ont recommencé à tirer les fils de ſon mouchoir. J'ai appellé

ſon frere Edouard, & je lui ai demandé s'il connoiſſoit les inclinations de ſa ſœur? Pourquoi les femmes, mon cher docteur, rougiſſent-elles d'avouer une louable affection? Que trouvent-elles de honteux dans l'amour, lorſqu'il eſt réglé par l'honneur & la diſcrétion?

M. Edouard m'a fait l'hiſtoire des amours de ſa ſœur; tandis que cette aimable fille rougiſſoit à chaque mot, & tenoit la vue baiſſée, dans un charmant embarras. M. *Gard*, fils d'un riche Négociant dans le commerce de Turquie, eſt le jeune homme avec le cœur duquel Miſs Damby a fait l'échange du ſien. Le pere de M. Gard, qui demeure dans le voiſinage de ſa terre, l'avoit envoyé dans ſon comptoir d'Aſie, ſous prétexte de le former aux affaires; mais au fond, pour l'éloigner de Miſs Danby, avec laquelle il ne vouloit point entendre parler de mariage, ſans ſavoir ce que ſon oncle avoit deſſein de faire pour elle. Le jeune amant eſt revenu depuis peu; & pour obtenir la liberté de demeurer à Londres, il a promis à ſon pere de ne ſe marier jamais ſans ſon conſentement. Cependant M. Edouard aſſure qu'il aime ſa ſœur avec une vive paſſion, & qu'il a juré de ne prendre jamais d'autre femme.

Je lui ai demandé si le pere faisoit d'autres objections que celles de la fortune, contre le choix de son fils. Non, m'a-t-il répondu avec la chaleur d'un frere, il est impossible qu'il en fasse d'autres. Il n'y a point, dans le Royaume, une fille plus sage que ma sœur, quoique cet éloge ne convienne point dans ma bouche.

Pourquoi, Monsieur ? Ne devons-nous pas à nos parens la justice que nous rendrions aux autres ? Mais je conçois qu'un pere qui a passé toute sa vie à s'enrichir, n'est pas bien aise de voir engager son fils dans un mariage qui ne répond point à ses vues. Si les peres doivent quelque indulgence à leurs enfans, ils ont droit d'en attendre aussi de l'obéissance & du respect. Vous êtes fâchée contre le pere de M. Gard. Convenez-en, Miss Danby.

Je voulois voir quelle seroit sa réponse.

En vérité, Monsieur, je ne le suis point. M. Gard le pere, sait mieux que personne à quoi ses affaires l'obligent. Je l'ai dit vingt fois; & son fils est convaincu lui-même que n'étant point le seul enfant, il n'a pas droit de se plaindre. Il est vrai, Monsieur, a-t-elle ajouté en baissant les yeux, que dans nos entretiens

nous avons quelquefois souhaité.... Mais que servent les désirs !

M. Edouard a remarqué que sa sœur ayant à présent deux mille livres sterlings, on pouvoit espérer que le vieux M. Gard, qui connoissoit les affections de son fils....

Le vieux M. Gard, ai-je interrompu, ne fera rien qui soit opposé à ses intérêts, ou à ceux de ses autres enfans ; la niece de mon digne ami n'entrera point dans sa famille, sans être sûre d'être reçue avec considération.

On est venu m'avertir que le souper nous attendoit. J'ai conduit mes hôtes dans la salle à manger, en donnant la main à Miss Danby. Commençons, leur ai-je dit, par une petite fête, où je veux que la familiarité regne avec la joie. Si votre bonheur dépend de moi ; comptez tous trois d'être heureux.

Vous jugerez aisément, mon cher Docteur, qu'avec un cœur aussi sensible que le mien, j'ai dû prendre beaucoup de plaisir à voir aux mêmes personnes un visage fort différent de celui qu'ils avoient apporté. En voyant éclater la reconnoissance dans les regards de la sœur & dans le langage des deux freres, je me suis imaginé plus d'une fois que je voyois le

cher Danby, les yeux attachés sur nous, s'applaudissant du choix qu'il a fait d'un exécuteur, qu'il voyoit déterminé à suppléer aux défauts, dont l'excès de son ressentiment d'un côté, & de l'autre celui de sa reconnoissance, ont été l'occasion. J'ai déclaré à Thomas Danby, qu'avec le legs de son oncle, il pouvoit faire fonds sur cinq mille livres sterlings, & qu'il dépendoit de lui d'entrer en traité avec son patron pour sa niece & pour leurs arrangemens de commerce. J'ai fait la même déclaration à M. Edouard Danby, & je l'ai exhorté à conclure aussi avec le sien. Vous, Miss Danby, ai-je continué en m'adressant à elle, vous direz à votre cher M. Gard, qu'outre les deux mille livres qui vous appartiennent déjà, vous avez à son service cinq mille livres sterlings de plus. Et si ces sommes ne suffisent point pour vos arrangemens, je vous demande en grace de me le faire connoître. Soit qu'elles suffisent ou non, mon respect pour la mémoire de votre oncle ne se renfermera point dans ces bornes. Je ne désire point d'être plus riche que je ne le suis. Vous m'apprendrez si vous avez d'autres parens, & quelle est leur situation, pour me donner le pouvoir de rectifier un testament, com-

posé dans une longue maladie qui a pu changer quelque chose aux dispositions d'un homme naturellement doux & bienfaisant.

Ils ne m'ont répondu que par leurs larmes. Dans les premiers momens, ils se regardoient l'un l'autre ; ils s'essuyoient les yeux, & tout-d'un-coup ils recommençoient à pleurer. M. Sylvestre a versé aussi des pleurs de joie. J'ai cru que ma présence pouvoit les gêner, & je suis sorti sous quelque prétexte.

A mon retour, leur épargnant l'embarras des complimens, j'ai prévenu M. Thomas Danby, qui se disposoit à parler. Mes chers amis, leur ai-je dit à tous, je lis dans vos yeux les honnêtes sentimens de vos cœurs. Croyez-vous que ma satisfaction ne soit pas du moins égale à la vôtre ? Je suis plus que récompensé par le témoignage que je me rends d'avoir fait un bon usage de ce que votre oncle m'a confié. Regardez ce que j'ai fait comme une dette que j'étois chargé d'acquitter, par cette Providence, qui vous oblige de compter l'obligation de faire du bien entre les principaux devoirs de votre religion. En un mot, le seul droit que je m'attribue, est de vous re-

commander, dans toutes vos entreprises, l'exercice de la bonté & de la justice.

Les deux freres, étendant les bras au ciel, ont protesté que l'exemple qu'ils venoient de recevoir, ouvroit leurs cœurs, & qu'ils promettoient au ciel de ne les fermer jamais. Leur sœur a fait après eux la même déclaration. M. Sylvestre, comme élevé par cette scene de reconnoissance, a dit, les larmes aux yeux, qu'il alloit être impatient, jusqu'à ce qu'il eût mis ordre à ses affaires, & trouvé l'occasion d'imiter une action qui portoit sa récompense avec elle.

Si, dans une condition privée, mon cher Docteur, l'exemple d'un simple bienfait a la force d'ennoblir le cœur de quatre personnes qui n'avoient d'ailleurs aucune apparence de bassesse, quels effets ne pourroit-on pas attendre de celui des princes & de tous ceux qui jouissent d'une fortune extraordinaire ? Cependant je n'ai rempli, comme vous voyez, que le devoir de la justice. Je n'ai rien donné qui m'appartînt, avant le pouvoir dont ce testamente m'a revêtu ; & peut-être a-t-il été remis entre mes mains, comme une nouvelle épreuve de l'intégrité de mon cœur. Mais quelle est notre foiblesse, mon cher ami, si nous sommes capables de nous faire

un mérite, & un ſujet de joie d'avoir évité une mauvaiſe action !

En nous quittant, j'ai prié les deux freres de m'informer du ſuccès de leurs negociations; & je leur ai dit que, de quelque maniere qu'elles puſſent tourner, je prendrois la voie la plus courte pour faire remettre entre leurs mains & celles de leur ſœur, tous les titres qui peuvent leur aſſurer la poſſeſſion de ce qui n'appartient plus qu'à eux. Ce n'eſt pas ſans peine que je les ai forcés au ſilence. Leur ſœur a pleuré encore; & lorſque j'ai quitté ſa main, en prenant congé d'elle, elle a preſſé auſſi la mienne; mais avec une modeſtie & les marques d'une douce confuſion, qui montroient que la reconnoiſſance, dont ſon cœur étoit pénétré, l'élevoit au-deſſus des formalités de ſon ſexe. Le bon Procureur, auſſi touché que s'il avoit eu part au bienfait, a joint ſes bénédictions à celles des deux freres.

Vous ſavez à préſent, mon cher Docteur, quelles ont été mes occupations ce ſoir. Ce n'eſt pas le temps de ma vie que j'ai le plus mal employé.

Je ne ſais, chere Lucie, ce que vous penſerez après avoir lu cette lettre. Mais vous ne me demanderez point compte de l'effet qu'elle a produit ſur moi.

J'aurois dû vous dire plutôt que j'ai reçu aujourd'hui la visite de M. Dean, mon cher parrain. Il est venu nous demander à dîner, pour se rendre ce soir à Londres. Les Dames, Milord L. .... & le Docteur Barlet sont charmés de cette visite. Cependant le plaisir qu'elle m'a fait est mêlé de peine. Mon parrain m'a prise à l'écart. Il m'a pressée avec tant de force ! Sa curiosité m'a paru trop vive. Je ne lui en ai jamais tant vu pour connoître les secrets de mon cœur. Mais il doit se louer de ma franchise. Je ne me serois pas pardonné d'en manquer pour un ami à qui j'ai tant d'obligation. Cependant, je n'ai pas eu peu de peine à le satisfaire.

Il prétend qu'il m'a trouvée plus maigre & plus pâle que je ne le suis ordinairement. Peut-être ne se trompe-t-il pas. Je suis quelquefois dans des agitations .... Je ne me reconnois pas moi-même. Sir Charles est agité aussi par le retardement de quelques nouvelles qu'il attend des pays étrangers. S'il y avoit quelques défauts ; quelques imperfections à lui reprocher, il me semble que je serois plus tranquille. Mais ne rien apprendre qui n'augmente mon admiration pour lui ; & me trouver si sensible aux actions héroï-

ques, en vérité, ma chere. . . .Ajoutez que M. Dean ne se lasse point de l'exalter; & qu'au-lieu de blâmer mes sentimens, il les loue; il va jusqu'à m'en faire un mérite. Savez-vous, ma chere, qu'il me croit digne de lui ? Digne de Sir Charles Grandisson ! Pourquoi ne m'a-t-il pas fait des reproches ? Pourquoi n'a-t-il pas entrepris de me dissuader ? Tant de disproportion entre le mérite, entre la fortune ! Un homme qui connoît si bien l'emploi des richesses ! Les Indes, ma chere, devroient être à lui. Quelle figure il feroit sur le trône ! Ce n'est pas une ame comme la sienne, que le pouvoir seroit capable de corrompre. César, a dit le Docteur Barlet, en parlant de lui devant M. Dean, n'avoit pas plus d'ardeur à détruire, que Sir Charles Grandisson à réparer. Les yeux d'Emilie ont paru s'animer à cette expression; & dans sa joie, elle les a promenés fiérement sur toute l'assemblée, comme pour nous dire; ce Sir Charles, c'est mon tuteur.

Mais que pensez vous d'elle, chere Lucie ? M. Dean croit découvrir dans Miss Jervins, une jeune passion pour son tuteur. Le ciel l'en préserve ! Je suis persuadée que l'amour peut être vaincu dans sa naissance : mais quelles seront les ar-

mes d'une fille innocente & sans expérience ? O chere Emilie ! gardez-vous d'une passion qui feroit votre malheur, & n'augmentez pas celui d'un homme qui souhaiteroit de rendre heureux le monde entier, & qui ne peut faire néanmoins que le bonheur d'une seule femme. Mais Henriette Byron, qui donne ce conseil n'auroit-elle pas dû le prendre pour elle-même ? A la vérité, elle ne se défioit pas alors qu'il eût d'autres engagemens. Que la mort me glace à jamais le cœur, avant que je sois l'occasion du moindre trouble pour le sien ! Quoique ses sœurs m'aient pénétrée, je me flatte encore qu'il ne s'est point apperçu lui-même de la victoire qu'il a remportée sur mon ame entiere. Puisse-t-il l'ignorer éternellement, si cette connoissance est capable de mêler une ombre d'inquiétude à son repos !

Mais, chere Lucie, ne rougissez-vous pas pour moi de cette derniere page ? Vous le devez, puisque je rougis moi-même en la relisant. Je me garderai bien d'y mettre mon nom.



LETTRE XLVIII.

Le Docteur Barlet, *à Miss* Byron.

18 Mars.

Je vous envoie, Mademoiselle, l'extrait que je vous ai promis de mes premieres relations. Je me suis servi de la main de mon neveu, pour satisfaire promptement votre impatience. Avec un peu plus de temps, j'aurois pu rendre cette lecture plus amusante pour vous ; mais vous m'avez dit que les simples faits vous suffisent. En vous obéissant, Mademoiselle, je me repose sur votre bonté.

Le Docteur Barlet partit d'Angleterre avec un jeune homme de qualité, dont il étoit Gouverneur, & qu'il nommera M. *Lorimer*, pour cacher son nom réel. C'étoit un caractere absolument opposé à celui du Chevalier Grandisson. Il étoit non-seulement grossier & fort indocile, mais présomptueux & malin, avec des inclinations basses & vicieuses. Le Docteur avoit eu beaucoup de répugnance

à se charger d'un éleve, dont il connoissoit le mauvais naturel : mais il s'étoit rendu aux instances de son pere, qui l'avoit intéressé par les motifs de la charité chrétienne, & au serment solemnel que le jeune homme avoit fait de prendre une meilleure conduite ; d'autant plus qu'on avoit remarqué jusqu'alors, que personne n'avoit tant d'ascendant sur lui que le Docteur Barlet.

Ils étoient tous deux à Turin, lorsque le Chevalier Grandisson, qui avoit passé quelques mois en France, arriva pour la premiere fois dans cette ville. Son âge étoit d'environ dix-huit ans. Il n'étoit pas mieux en Gouverneur, que le Docteur Barlet en éleve, quoiqu'il eût reçu le sien de Milord W.... son oncle. Quelques jours de résidence faisoient observer dans chaque lieu, que M. Creuzer & le jeune Chevalier faisoient l'office l'un de l'autre ; c'est-à-dire, que le jeune homme avoit besoin de toute sa prudence, pour résister aux mauvais exemples d'un vicieux personnage, qui cherchoit à lui inspirer le goût de la débauche, dans la vue de se délivrer de ses remontrances, ou d'empêcher qu'il ne fit des plaintes à son pere. Le Chevalier Grandisson forma une étroite amitié avec le Docteur Barlet, & M. Creu-

zer ne se lia pas moins étroitement avec M. Lorimer. La vertu & le vice eurent le même pouvoir, pour former ces deux liaisons.

Creuzer & Lorimer ne se quittoient point, malgré les efforts que le Docteur faisoit continuellement pour les séparer. Ils donnerent dans plusieurs excès, dont l'un fit assez d'éclat pour les exposer aux recherches du Magistrat civil. Lorimer n'évita le châtiment, qu'à force d'argent & de crédit, pendant que le Creuzer, ayant trouvé le moyen de s'évader, prit la fuite vers Rome, d'où il écrivit à son éleve de l'aller joindre. Le Chevalier prit cette occasion, comme il l'en avoit menacé plusieurs fois, pour informer son pere, & pour lui demander un autre Gouverneur, ou la permission d'aller attendre en Angleterre qu'il eût fait un meilleur choix. Dans l'intervalle, il pria le Docteur de lui accorder ses avis & ses instructions. Son pere ne tarda point à lui répondre, que n'entendant parler que de sa prudence, il lui laissoit la liberté de se choisir un compagnon de voyage, mais qu'il ne lui donnoit plus d'autre Gouverneur que sa propre discrétion. Alors, le jeune Chevalier, avec la modestie & la défiance de lui-même; qui sont un des or-

nemens de son caractere, demanda plus instamment que jamais ses conseils au Docteur ; & lorsqu'ils furent obligés de se séparer, ils établirent une correspondance qui ne finira qu'avec la vie de l'un ou de l'autre.

Le Chevalier exposa toutes ses vues à M. Barlet, & souvent à sa discrétion l'ordre de ses études & de ses courses ; mais ce commerce n'avoit pas duré long-temps, lorsque le Docteur lui marqua qu'il étoit inutile de le consulter d'avance ; d'autant plus que le délai nuisoit quelquefois à d'excellentes résolutions ; que cependant il ne le prioit pas moins de l'informer de ses entreprises, & de tout ce qui pouvoit lui arriver d'important ; qu'outre la satisfaction avec laquelle il recevroit ce témoignage de confiance & d'amitié, il auroit celle d'y trouver des exemples qui feroient peut-être plus d'impression que tous ses préceptes, sur le cœur & l'esprit du malheureux Lorimer.

Tandis que le Docteur étoit arrêté, malgré lui, par son éleve, dans quelques villes de Lombardie, le Chevalier fit presque le tour de l'Europe, & ne laissa point d'y faire des observations fort supérieures à son âge. Lorimer étoit alors engagé dans les plus frivoles amusemens, & s'oubliant dans cha-

que ville, comme s'il n'eût jamais dû la quitter. Le Docteur, qui voyoit ses avis méprisés, fermoit les yeux sur ces délais, pour laisser passer le Carnaval de Venise, qu'il redoutoit encore plus ; mais son éleve ayant soupçonné ses intentions, se déroba secrétement, & se trouva dans cette ville pour l'ouverture des fêtes. Le Docteur, qui se vit forcé de le suivre, apprit en arrivant, qu'il s'y distinguoit déjà par ses extravagances. En vain le rappella-t-il à l'exemple du Chevalier Grandisson ; les lettres qu'il lui lisoit dans cette vue, ne produisirent qu'un vil & honteux effet, dont les suites exposerent la vie du Gouverneur au dernier danger.

Un jour que, sous prétexte d'en relire une qui contenoit diverses observations, Lorimer avoit désiré de la garder un jour ou deux, il se hâta de la transcrire, & de l'envoyer à son pere, qui lui avoit demandé plusieurs fois quelque marque du fruit qu'il tiroit de ses voyages. Le Docteur fut extrêmement surpris de recevoir des félicitations du pere, sur les progrès de son fils, avec quelque reproche des plaintes qu'il faisoit quelquefois de son indocilité. « J'avois » peine à me persuader, lui écrivoit ce » pere crédule, que mon fils ne fût ca-

» pable de rien. Je vois qu'il ne lui manque » qu'un peu d'application ». Et pour l'encourager, il donnoit ordre que sa pension fût augmentée du double. M. Barlet devina une partie de la vérité, & n'eut pas de peine à tirer de son élève, l'aveu d'un artifice, par lequel il faisoit gloire d'avoir trompé son pere. Un juste scrupule obligea le Docteur d'écrire aussitôt à Londres, pour épargner au pere une dépense contraire à ses véritables vues. Lorimer, furieux de ce qu'il nommoit une trahison, chercha l'occasion de se venger. Il étoit lié avec une Courtisanne, fameuse par la ruine de vingt jeunes voyageurs, qu'elle avoit engagés dans ses pieges, & déjà irritée contre le Docteur, qui avoit mis tout en usage pour rompre cette liaison. Entre plusieurs ouvertures qu'elle lui proposa, il choisit celle de suborner un des espions de l'Etat, pour accuser le Docteur d'avoir tenu des discours injurieux au Gouvernement Vénitien ; crime pour lequel on sait que la rigueur est extrême dans cette inquiete République. La ville de Venise est remplie de ces espions, dont l'unique office est de veiller sur le langage des étrangers. M. Barlet fut arrêté, sans savoir d'où le coup étoit parti. Cependant, un des trois

Inquiſiteurs d'Etat, qui compoſent un Tribunal redoutable, eut aſſez de pénétration pour découvrir ſon innocence, dans un entretien de quelques momens, & lui fit rendre la liberté. Tout éloigné qu'il étoit de ſoupçonner ſon éleve, mille autres chagrins, qui lui paroiſſoient inévitables, le firent penſer à quitter ſon emploi. Il n'écrivoit point en Angleterre, ſans demander cette liberté comme une faveur. Mais le pere fort embarraſſé de ſon fils, l'exhortoit à la patience, & le revêtit par ſes lettres, de toute l'autorité paternelle. Ce Seigneur étoit fort éclairé dans l'hiſtoire Grecque & Romaine. Il déſira que ſon fils viſitât les fameuſes places de l'ancienne Grece, dont il avoit admiré tant de fois la ſplendeur dans ſes livres. Ce ne fut pas ſans une extrême difficulté, que le Docteur obligea ſon éleve de quitter Veniſe, où ſa Courtiſanne & d'autres plaiſirs l'occupoient entiérement.

Athenes étoit la ville où le pere vouloit qu'ils fiſſent quelque ſéjour, avant que de viſiter les autres parties de la Morée. Lorimer y trouva ſa maîtreſſe, avec laquelle il étoit convenu de s'y rejoindre. Quelque ſoin qu'ils apportaſſent à déguiſer leur commerce, il ne put être long-

temps ignoré du Docteur. Le ménagement qu'il crut devoir à ſon éleve, lui fit tourner ſon zele contre la Courtiſanne. Il porta ſes plaintes au tribunal que les Chrétiens ont dans Athenes, compoſé de huit vieillards, qu'ils ont la liberté de choiſir dans les huit quartiers de la ville; mais tandis qu'il prenoit des informations, cette méchante femme chargea M. Barlet de pluſieurs accuſations calomnieuſes devant le Cadi, qui eſt le Juge Turc. Quelques préſens qu'elle fit au Gouverneur, l'ayant mis en même temps dans ſes intérêts, elle eut le crédit de faire arrêter le Docteur, qui fut chargé de chaînes au fond d'un cachot. Les amis Chrétiens qu'il s'étoit faits dans la ville, reçurent défenſe de remuer en ſa faveur; & la rigueur fut portée juſqu'à lui interdire toute ſorte de communication. Lorimer & la courtiſanne reprirent le chemin de Veniſe.

M. Belcher, jeune voyageur Anglois, d'un mérite extraordinaire, à qui le haſard avoit fait lier connoiſſance avec le Chevalier Grandiſſon, dans l'iſle de Candie, & qui avoit conçu tout-d'un-coup pour lui cette noble eſpece d'amitié, qui eſt fondée ſur la reſſemblance des plus vertueuſes inclinations, arriva vers ce

temps dans Athenes. Il fut informé de la disgrace du Docteur, par un des huit Chrétiens du tribunal. Ces vénérables vieillards gémissoient d'une si cruelle oppression; mais la courtisanne ayant mêlé la Religion & l'État dans ses impostures, ils avoient le chagrin de voir subsister l'ordre qui les forçoit au silence. Un nom, que M. Belcher se souvint d'avoir entendu prononcer avec affection par son ami, excita sur le champ tout son zele. Il se hâta de recueillir secrétement les informations; il les fit revêtir de toute la force qu'elles pouvoient recevoir; & sachant que le Chevalier étoit alors à Constantinople, il lui dépêcha un exprès, chargé de ses explications, & des pieces qu'il avoit rassemblées.

Une nouvelle si peu attendue, ne causa pas moins d'étonnement que de douleur au Chevalier Grandisson. Il s'adressa aussitôt à l'ambassadeur d'Angleterre, qui intéressa dans cet événement tous les Ministres des Puissances chrétiennes; & leurs plaintes, portées de concert au Visir, obtinrent facilement un ordre pour la liberté du Docteur. Le Chevalier ne se fiant point assez à la diligence du Chiaou qui en fut chargé, prit le parti de l'accompagner, pour presser sa marche. Il arriva dans

Athenes, le jour même, comme il l'apprit du Gouverneur, que la justice Turque devoit livrer M. Barlet au fatal cordon. Un danger si pressant, rendit le Docteur plus cher que jamais au Chevalier Grandisson. Un secours si heureux, ne put manquer de rendre le Chevalier plus cher au Docteur; & dans leur tendresse mutuelle, ils n'en conçurent pas moins pour M. Belcher, qui non seulement avoit été le premier instrument de cette agréable révolution, mais qui n'avoit pas voulu quitter Athenes, sans voir le Docteur hors de péril, & qui n'avoit pas ménagé ses soins ni sa bourse, pour obtenir que la sentence fût suspendue. Tel fut le ciment de leur amitié. Elle avoit commencé entre les deux jeunes gens par le rapport de leurs caracteres. C'est à leur bonté que M. Barlet doit l'honneur qu'ils lui font tous deux, de le traiter comme un pere; & son plus grand plaisir, jusqu'à ce jour, est d'écrire à M. Belcher tout ce qui concerne la vie & les actions d'un homme que l'un s'est proposé pour modele, & que l'autre regarde comme la gloire de l'espece humaine.

Le Docteur ignora, pendant quelque temps, la part que Lorimer avoit eue à son malheur. Ce jeune insensé avoit écrit

écrit en Angleterre, dans les termes du plus vif chagrin, le danger où ſon guide étoit tombé parmi les Turcs; & ſon pere avoit pris toutes les meſures qu'il avoit pu, dans un ſi grand éloignement, pour faire donner du ſecours au Docteur; mais il y a beaucoup d'apparence que ce ſecours ſeroit arrivé trop tard.

Comme le pere ne pouvoit deviner que ſon fils eût part au complot, à peine eut-il appris l'heureuſe délivrance de M. Barlet, qu'il le conjura de ne point abandonner ſon fils à ſes mauvaiſes inclinations. Le Docteur, auſſi éloigné de faire tomber ſes ſoupçons ſur ſon éleve, ne fit pas difficulté de retourner à Veniſe, par compaſſion pour le pere & le fils. Il eut beaucoup de peine à dégager Lorimer des mains de la Courtiſanne. Enſuite il ſe rendit à Rome avec lui. Mais là, ce malheureux jeune homme, ne gardant pas plus de ménagement dans ſes débauches, en devint juſtement la victime, & ſa mort fut un ſoulagement pour ſon pere, pour le Docteur, & pour tous ceux avec leſquels il avoit quelque liaiſon. Dans les derniers momens de ſa vie, il fit l'aveu du noir projet où la Courtiſanne l'avoit engagé à Veniſe, & de la part qu'il avoit eue aux calomnieuſes accuſations d'Athe-

nes. Cette confeſſion, & les circonſtances de ſa mort ; cauſerent au Docteur une triſteſſe ſi profonde, qu'il tomba dans une maladie, dont il eut beaucoup de peine à revenir.

Le Chevalier Grandiſſon avoit viſité, pendant ce temps-là quelques parties de l'Aſie & de l'Afrique, particuliérement l'Egypte, en profitant de toutes les occaſions pour continuer ſon commerce avec M. Belcher & le Docteur. A ſon retour en Italie, où ſes deux amis l'attendoient, il engagea le Docteur à ſervir de compagnon à M. Belcher, dans quelques autres voyages qu'il leur fit entreprendre, ſous prétexte qu'il en eſpéroit lui-même quelques lumieres, qu'il n'avoit pas le temps de ſe procurer par ſes propres yeux. C'en étoit un, pour fournir aux frais de cette enrrepriſe. Il ſavoit que M. Belcher avoit une belle-mere qui lui avoit fait retrancher depuis peu les deux tiers de ſa penſion : & lorſque ſon ami voulut rejetter une condition ſi généreuſe, il ajouta au premier motif, qu'une courſe de cette nature ſerviroit à rétablir la ſanté du Docteur, qui leur étoit également cher à tous deux. Jamais il ne manquoit d'argumens pour diminuer l'embarras de ceux qu'il vouloit obliger, &

pour leur faire recevoir ses bienfaits comme une dette, ou comme une faveur dont il leur avoit obligation lui-même.

Pendant que ses deux amis firent le voyage qu'il leur avoit proposé, il ne quitta point Boulogne & Florence, où quelques affaires lui causerent beaucoup d'embarras. M. Belcher & le Docteur visiterent ensemble les principales isles de l'Archipel; après quoi le jeune voyageur tournant ses vues vers l'Asie, M. Barlet prit l'occasion d'un vaisseau qui mettoit à la voile pour revenir à Livourne. Il voyoit sa santé rétablie; & sachant que le Chevalier Grandisson attendoit impatiemment de son pere l'ordre de repasser en Angleterre, il ne douta point que sa présence ne lui fût agréable pour la conclusion de quelques affaires dont il étoit informé. En effet, le Chevalier se réjouit de son arrivée; & partant bientôt pour Paris, il confia Miss Emilie à ses soins.

Jusqu'ici, Miss Byron, délices de ceux qui ont le bonheur de vous connoître, vous n'avez lu qu'un extrait de mes papiers, de la main de mon neveu. J'y joindrai quelques circonstances qui regardent

perſonnellement M. Belcher, ſur lequel vous m'avez demandé plus d'informations, mais je ne vous promets pas de m'arrêter aiſément, ſi j'entreprends l'éloge d'un ami ſi cher.

M. Belcher eſt un jeune homme d'une très-agréable figure. Lorſque je le nomme un ſecond Sir Charles Grandiſſon, vous concevez une fort haute idée de ſon eſprit, de ſa politeſſe & de toutes ſes aimables qualités. Il ne manque rien à ſa naiſſance. Sir Henri Belcher, dont il eſt fils unique, l'aime tendrement, & le tient éloigné, contre l'inclination de l'un & de l'autre, ſur-tout contre celle du fils; depuis que ſon plus cher ami eſt en Angleterre. C'eſt un effet de ſa complaiſance pour une ſeconde femme, impérieuſe, vindicative, qui pendant ſon veuvage, avoit jetté les yeux ſur le jeune Belcher, pour en faire ſon mari, dans l'eſpérance de le tenter par un reſte de beauté, ſoutenu d'un bien conſidérable. Son projet néanmoins n'a jamais été connu du pere, qui lui parla d'amour dans le même temps que le fils lui faiſoit déclarer, un peu cavaliérement peut-être, qu'il ne goûtoit point ſes propoſitions. Ce refus la rendit furieuſe. Elle ne penſa qu'à la vengeance; & n'ignorant point que toute

ſa fortune dépendoit de ſon pere ; elle parut agréer les ſoins de Sir Henri, dont ſon reſſentiment lui fit accepter la main, à des conditions qui lui donnent un pouvoir preſque égal ſur le pere & ſur le fils. D'ailleurs, elle prit bientôt un aſcendant abſolu ſur l'eſprit de ſon mari. M. Belcher étoit parti pour ſes voyages, avec une penſion de ſix cens livres ſterlings. Elle n'eut point de repos qu'elle ne l'eût fait réduire à deux cens ; & le reſte étoit ſi mal payé, que le jeune homme ſeroit tombé dans les plus grands embarras, s'il n'avoit trouvé des ſecours toujours prêts, dans la fidelle amitié du Chevalier Grandiſſon. Cependant on aſſure que ſa belle-mere n'eſt pas ſans quelques bonnes qualités ; & que dans tout ce qui n'a point de rapport au fils, elle en uſe fort bien avec le pere ; mais entendant les affaires, & Sir Henri n'ayant pas le même goût, elle s'eſt attribuée la diſpoſition de tous leurs revenus communs, ce qui ôte le pouvoir à ſon ami de faire la moindre libéralité ſans ſa participation.

Ils ne laiſſent pas de faire profeſſion, tous deux d'une haute admiration pour le caractere de Sir Charles ; & les lettres de leur fils n'y ont pas moins contribué que le témoignage public : d'où je crois

pouvoir conclure que si Sir Charles trouve l'occasion de lier connoissance avec Milady Belcher, il la fera consentir tôt ou tard au retour de son fils; surtout à présent qu'elle commence à perdre l'espérance d'avoir des enfans de ce mariage. M. Belcher qui se le promet aussi écrit à Sir Charles, qu'il est dans la disposition de rendre toute sorte de respect à la femme de son pere, & de prendre pour elle les sentimens d'un fils, lorsqu'elle le voudra souffrir auprès d'elle. Mais il déclare qu'il renonceroit plutôt à sa patrie, que d'exposer son pere au moindre chagrin, en y retournant sans l'aveu d'une femme impérieuse, qui lui en feroit porter la peine; & dans son incertitude, il se propose de quitter Vienne, où il est actuellement, pour venir attendre à Paris que Sir Charles, qu'il croit capable de réussir dans tout ce que l'amitié peut lui faire entreprendre, & qui sera secondé par la tendresse de son pere, obtienne le succès qu'il desire. Il me tarde beaucoup de revoir cet excellent jeune homme. Je suis sûr que Miss Byron en particulier ne pourra lui refuser son estime. Avec des sentimens si nobles & des manieres si délicates, je répete hardiment que c'est un second Chevalier Grandisson.

Je me croirois fort heureux, Mademoiselle, de pouvoir vous obliger par toutes les communications pour lesquelles vous m'avez témoigné de la curiosité; mais que Milady L.... & Miss Grandisson me permettent de les exhorter à bannir toute réserve avec le plus tendre de tous les freres; & j'ose leur répondre, qu'il n'en aura point sur tout ce qu'il croira capable de leur plaire. Si parmi ses affaires il y en a quelqu'une dont il puisse différer l'explication, c'est que le succès en est encore incertain.

Que d'obscurité, ma chere Lucie! Rappellons quelques circonstances de ce détail. Sir Charles a des affaires qu'il ne peut encore expliquer à ses sœurs! Le succès en est incertain pour lui-même! Des embarras considérables à Boulogne & à Florence, sont-ils terminés? durent-ils encore? Cependant, Sir Charles n'a point de réserve; cependant Sir Charles est réservé. Quel jour y voyez-vous, chere Lucie?

Mais le Docteur est sûr, pour M. Belcher, de l'estime de Miss Byron en particulier. Que veut dire le Docteur? Il ne peut avoir eu d'autre intention, sans doute, de marquer sa propre tendresse pour un jeune homme qui lui est si cher.

Il lui tarde de le voir. Si je le vois auſſi, ſon retour ne doit pas être éloigné ; car ne ſuis-je pas réſolue de retourner promptement dans mon plus ſûr aſyle, dans les bras de ma chere famille ? Oui, ma chere, j'y ſuis réſolue.

Avez-vous quelque noirceur dans l'ame ? dites, ma chere Licie. Etes-vous capable de haine, d'une haine mortelle contre quelqu'un ? Si vous êtes actuellement dans cette diſpoſition, ſatisfaites-vous, & ſouhaitez à la perſonne que vous haïſſez, d'être amoureuſe d'un homme (car je vois qu'il ne faut rien diſſimuler,) d'un homme qu'elle croit elle-même, & que tout le monde croit fort ſupérieur à elle, par toutes les qualités de l'ame & de la fortune ; de douter, entre quelques rayons d'eſpérance ; doute plus cruel mille fois que la certitude, ſi les affections de cet homme ſont engagées ; &, ſuppoſé qu'elles ne le ſoient pas, s'il peut lui accorder du retour. Ah ! Lucie, vous m'entendez. Ne me demandez pas plus d'explication.

Mais un mot encore. L'exorde de la lettre du Docteur ne vous paroît-il pas un peu ſingulier ? *Délices de ceux qui ont le bonheur de vous connoître.* Charmantes expreſſions ! Quel peut en être

le sens ? Suis-je les délices du cœur de Sir Charles ! Il me connoît. Vaine, foible, imprudente que je suis ! humble, basse, & cependant orgueilleuse Henriette. Mes folles conjectures me font rougir... Un mouvement de honte m'a fait déchirer mon papier. Le fragment partira néanmoins, mais à condition que vous le jetterez au feu, & qu'il ne sera vu que de vous.



LETTRE XLVIII.

Miss BYRON à Miss SELBY.

Samedi 18.

JUSQU'A présent, ma chere, il me semble que mon cœur n'a rien à se reprocher. Mais il s'en est peu fallu que je ne sois tombée dans une fort grande faute. Vous ne la devineriez pas. Miss Grandisson, dans l'absence de M. Barlet, qui est allé dîner aujourd'hui à quelques milles de Colnebroke, est parvenue, par des moyens qu'elle ne m'a point appris, à se saisir d'une lettre que le bon Docteur avoit reçue ce matin de Sir Charles, & qu'il a laissée ouverte sur son pupitre, Elle est venue aussi-tôt à ma chambre

Henriette, m'a-t-elle dit, d'un air empressé, voici la lettre qui est venue ce matin au Docteur. Peut-être ne l'ai-je pas par des voies trop honnêtes, mais on y parle de vous avec chaleur. La remettrai-je où je l'ai prise ? Ou plutôt, voulez-vous partager ma faute, & la lire auparavant ? Elle me l'a présentée.

O Mifs Grandiffon ! ai-je répondu dans mon premier mouvement. On y parle de moi, dites-vous ? Permettez que j'y jette les yeux. J'ai tendu une main plus d'à-demi coupable, & j'ai pris la lettre : mais, rentrant auffi-tôt en moi-même : ne m'avez-vous pas dit, que vous ne l'aviez point par des voies honnêtes ? Tenez, reprenez-la, je ne veux point partager la faute Cependant, cruelle Charlotte ! Comment pouvez-vous m'expofer à cette tentation ? Et j'ai mis la lettre fur une chaife.

Elle m'a preffée de lire du moins les premieres lignes. Elle l'a reprife ; elle l'a ouverte, & elle me l'a remife fous les yeux. Serpent tentateur ! me fuis-je écriée, pourquoi voulez-vous me faire imiter nos premiers peres ? Je me fuis affife, & j'ai mis les deux mains devant mes yeux. Loin, loin, ai-je ajouté ; pendant que je fuis encore innocente, chere Mifs Gran-

diſſon, ne me jettez point dans une faute que je ne me pardonnerois pas. Vous l'avez reconnue vous-même. Je ne veux point la partager.

Elle m'a lu deux ou trois lignes; & s'arrêtant : continuerai-je, Henriette ? Le mot qui ſuit eſt votre nom.

Je me ſuis mis les doigts dans les oreilles. Non, non, ai-je crié encore. Si vous l'aviez par des voies honnêtes, je n'aurois pas de plus grande impatience .... mais vous ne me dites pas de même ....

Miſs Grand. (En m'interrompant.) Quoi ? Qu'eſt-ce ? Ceux qui laiſſent leur cabinet ouvert, n'ont à ſe plaindre que d'eux-mêmes.

Miſs Byr. Mais c'eſt un oubli qui n'a rien de volontaire. Seriez-vous bien aiſe qu'on prît la liberté de lire vos lettres ?

Miſs Grand. Eh bien, je vais la remettre à ſa place. Irai-je ? (la tenant ſuſpendue devant moi. (Irai je, Henriette ? (Et deux ou trois fois elle a marché vers la porte, elle eſt revenue vers moi, avec un regard, le plus propre à m'exciter.)

Miſs Byr. Dites-moi ſeulement, Miſs Grandiſſon, s'il y a quelque choſe dont vous croyez que votre frere ne veuille pas que nous ſoyons informées .... Mais je ſuis preſque ſûre que l'obligeant Doc-

teur, qui nous en a communiqué d'autres, auroit eu la bonté de nous lire celle-ci.

Miss Grand. Pour la moitié de ce que je possede, je ne voudrois pas ne l'avoir pas lue. O chere Henriette ! Elle contient des détails.... Paris, Florence Boulogne !

Miss Byr. Loin, loin, sirene. Une lettre est un objet sacré. Reportez-la. N'avouez-vous pas qu'elle ne vous est pas venue honnêtement ? Et je vois néanmoins....

(Ah Lucie ! J'étois prête à me laisser vaincre ; mais, rappellant mes forces ; loin, ai-je répété : emportez cette lettre. Je me crains moi-même).

Miss Grand. Eh bien, Henriette, un seul endroit. Il y en a un que vous devez lire. C'est l'affaire d'un instant.

Miss Byr. Je n'écoute point la tentation. Je ne lirai rien. J'attendrai qu'on me le communique.

Miss Grand. Mais vous pouvez être surprise alors, & ne pas savoir ce que vous aurez à répondre. Il vaudroit autant profiter de l'occasion. Prenez, lisez. On n'a jamais vu de pareils scrupules. Il est question de vous & d'Emilie.

Miss Bir. De moi & d'Emilie ! O Miss Grandisson ! & que peut-il y avoir de commun entre Emilie & moi ?

Miss Grand. Quelle différence mettez-vous, chere Henriette, entre lire la lettre & me demander ce qu'elle contient ? Je consens néanmoins à vous le dire.

Miss Byr. Non, non, vous ne me le direz point. Je ne veux point l'entendre. Je ne vous le demanderai jamais. N'y a-t-il que votre frere qui soit capable d'une action noble ? Il faut, ma chere amie, que vous & moi nous tirions quelque fruit de son exemple. Vous ne me lirez, & ne me direz rien.

Miss Grand. Jamais on n'a loué une femme dans ces termes ! Ce sont des louanges, Henriette .... De ma vie je n'ai rien entendu qui leur ressemble.

Miss Byr. Des louanges, Charlotte ! De la main de votre frere ! ... O maudite curiosité ! Premiere faute de nos premiers peres ! mais j'aurai le courage d'y résister. Si vous m'excitez à faire des questions, riez-en : j'y donne les mains ; mais je vous demande en grace de n'y pas répondre. Chere Miss, si vous m'aimez, emportez cette lettre, & ne cherchez point à me rabaisser à mes propres yeux.

Miss Grand. Savez-vous Henriette, que vos réflexions tombent sur moi ? Mais c'est moi-même, qui veux vous faire une question. Vous sentez-vous disposée, com-

me une troisieme sœur, à prendre Emilie en garde, & à la conduire avec vous en Northampton-Shire ! Répondez.

Miss Byr. Ah, Miss Grandisson ! Et vous croyez que la lettre contienne une proposition de cette nature ? Mais ne me répondez point, je vous en supplie. Attendez qu'on me fasse les propositions, de quelque nature qu'elles soient. Elles viendront toujours trop-tôt, si elles sont désagréables. (J'avois les larmes aux yeux). Mais je vous assure, Mademoiselle, que je ne serai pas traitée avec indignité, par le meilleur même de tous les hommes, & pendant que je puis me refuser à une chose que je crois indigne de moi : j'ai un titre pour agir avec fermeté, si l'occasion s'en présente. Vous êtes sœur, Mademoiselle ; mais je n'ai rien à espérer ni à craindre.

Miss Grand. Je crois, ma chere, que vous prenez le ton sérieux. Deux fois, Mademoiselle, tout d'une haleine ? Je ne vous le pardonne point. Vous m'entendrez lire l'endroit où il est question de vous & d'Emilie, si vous ne voulez pas le lire vous-même.

Elle se disposa aussi-tôt à me faire cette lecture. Non, lui dis-je, en étendant la main sur la page, je ne veux ni la lire,

ni l'entendre. Je commence à craindre que mon courage n'ait l'occasion de s'exercer ; & tandis qu'il est encore en mon pouvoir de choisir le mal & le bien, je ne me priverai pas de la satisfaction de penser que j'ai pris le meilleur parti, quelque sort qui puisse m'attendre. Vous me pardonnerez, Mademoiselle... Et sans achever, je me suis mise en chemin vers la porte de ma chambre, lorsqu'elle est accourue sur mes pas.

Miss Grand. Chere Henriette ! Quoi ? vous êtes irritée contre moi ? Mais que cette fierté vous sied ! J'y vois un air de dignité qui m'impose. Qu'il est digne de la seule femme du monde que je crois comparable au meilleur des hommes ! Pardon, chere Henriette ; dites promptement que vous me pardonnez.

Miss Byr. Vous pardonner, chere Miss ? Ah ! c'est du fond du cœur. Mais avez-vous pu me dire que cette lettre n'est pas tombée entre vos mains par d'honnêtes voies, & vous pardonner à vous-même ? Hâtez-vous donc de la remettre où vous l'avez prise ; & veillez sur moi, comme une véritable amie, si dans quelque moment de foiblesse vous me trouvez de la curiosité pour des papiers qui ne me seront pas venus plus honnêtement.

J'avous que j'ai marqué de la foiblesse : si j'avois succombé, les plus flatteuses informations ne m'auroient jamais dédommagée de ce que j'aurois souffert intérieurement, en réfléchissant aux moyens qui me les auroient fait obtenir.

Miss Grand. Ame supérieure ! Dans quelle confusion vous me jettez ! Je remettrai la lettre à sa place ; & je promets au ciel que si je ne puis oublier ce qu'elle contient, quoiqu'il n'y ait rien que de glorieux pour mon frere, je ne vous en dirai jamais un mot ; du moins si nous n'en obtenons pas la communication par d'autres voies.

Je lui ai jetté mes deux bras autour du cou. Elle m'a rendu mes embrassemens avec la même affection. Je ne l'en aimerai que mieux, pour avoir souffert avec tant de bonté que ma conduite ait condamné la sienne. Ne me félicitez-vous pas, ma chere, de la victoire que j'ai remportée sur moi-même ? Elle m'a coûté beaucoup. Il est certain que ma curiosité ne pouvoit être plus vive, pour des particularités auxquelles j'avois tant d'intérêt. Mais il me semble que le plaisir de les apprendre, n'auroit jamais égalé celui que je ressens d'avoir surmonté la tentation sans compter que mon orgueil est

flatté de l'opinion que j'ai donnée de moi à Miſs Grandiſſon. Cependant quel eſt ici mon mérite ? A ne conſulter que la prudence, j'aurois eu tort de céder. De quel uſage m'auroient été les lumieres que j'aurois obtenues par une ſi mauvaiſe voie ? Si j'avois appris quelque choſe dont j'euſſe été vivement affectée, ma haine pour l'artifice, m'auroit infailliblement trahie. Le Docteur, ou Sir Charles, auroit pu découvrir ma faute. Aurois-je eu la baſſeſſe d'accuſer Miſs Grandiſſon pour me juſtifier ? Je me ſerois couverte d'une tache honteuſe ; & M. Barlet, qui m'accorde aujourd'hui ſa confiance, ſupprimeroit peut-être toutes les communications que j'eſpere de lui. Ainſi, ma chere, la politique devoit me ſoutenir comme la droiture ; & je conclus que dans cette occaſion je ſuis une heureuſe fille.

Miſs Grandiſſon vient de raconter à ſa ſœur tout ce qui s'eſt paſſé entre nous. Milady déclare agréablement qu'elle n'auroit pas voulu être Miſs Grandiſſon, en prenant la lettre ; mais que ſi quelqu'un la lui avoit préſentée toute ouverte, elle doute qu'elle eût été Miſs Byron. Là-deſſus elle m'a ſerrée dans ſes bras. Elle a répété dix fois que je ſerois Milady Grandiſſon, que j'étois faite pour ſon

frere & lui pour moi. En doutez-vous? a dit la chere Charlotte. Quelque tour que prennent les événemens, convenez, chere Lucie, qu'avec cette précieuse approbation des deux sœurs, il est bien doux d'avoir su vaincre sa curiosité. Miss Grandisson n'a pas laissé de parler à Milady de plusieurs voyages que son frere médite en France, pour terminer les affaires de M. Danby à Florence, à Boulogne, & d'une visite au château de Grandisson, où il paroît qu'elle doit l'accompagner. Vous voyez, chere Lucie, que le temps de mon départ approche. Pourquoi ne m'a-t-on pas fait souvenir que les trois mois qui me sont accordés, étoient prêts d'expirer? Etes-vous disposée à recevoir une fille, qui ne retournera pas peut-être, avec le cœur qu'elle avoit apporté? Et comment reparoître néanmoins dans une si chere famille, avec un cœur qu'on n'y reconnoîtra plus?

Mais quel heureux naturel, que celui de Miss Grandisson! Vous avez vu combien elle a paru touchée de notre derniere scene. Cependant il ne lui en reste aucune trace. Un air de clavessin l'a remise dans sa situation. Elle a recommencé à badiner, avec autant de vivacité & d'enjouement, que si rien ne l'a-

voit chagrinée. Et moi, si je m'étois laissée engager à lire la lettre, quelle figure aurois-je fait à mes propres yeux, pendant un mois entier? Mais n'a-t-elle pas aussi facilement oublié la mortification que son frere lui a causée, par la découverte de son intrigue? Dès le même jour, ne m'a-t-elle pas fait la guerre sans pitié? Cependant elle a des qualités charmantes. On ne peut se défendre de l'aimer. Je me sens pour elle une vive tendresse. N'est-ce pas une foiblesse de voir sans refroidissement, dans une personne, des fautes qu'on trouveroit inexcusables dans une autre? Non, Lucie, ne dites pas que c'en soit une, dans le cas de Miss Grandisson. Quelle différence à mes yeux! Cependant, elle vient de m'avouer qu'elle s'étoit reproché sa démarche, avant que de m'avoir apporté la lettre; mais qu'elle avoit espéré de couvrir sa faute, en me la faisant partager. Je lui ai dit que c'étoit le rôle d'un petit satan. Après tout, la chere Charlotte pensoit plus à m'obliger qu'à se satisfaire elle-même. Il n'y a point d'amitié, direz-vous, qui puisse justifier une mauvaise action. J'en conviens, Lucie, rien n'est moins douteux: mais si vous connoissiez Miss Grandisson, vous l'aimeriez malgré vous.

[N. *La lettre de Sir Charles, qui fait le sujet de la précédente, est un long détail de ses affaires, dans lequel il ne s'explique néanmoins qu'à demi, parce que le docteur, auquel il écrit, est informé du fond. Il parle des raisons pressantes qui l'appellent en France & en Italie il nomme quelques dames étrangeres, sans faire connoître dans quelle espece de liaison il est avec elles. Il s'étend sur une église neuve qu'il fait bâtir dans sa terre de Grandisson, & prie le docteur de se disposer à faire le sermon de la dédicace, pour lui épargner les louanges excessives qu'il craint dans la bouche de son curé. Miss Byron est nommée plusieurs fois dans la lettre, & toujours avec quelque éloge. Emilie fait le sujet d'un long article. Sir Charles, embarrassé de cette jeune personne pendant le voyage qu'il médite, demande au docteur ce qu'il pense du dessein qu'il a de la confier, jusqu'à son retour, à Miss Byron, pour l'éloigner d'une mere dangereuse; elle sera tranquille en Northampton-Shire; elle y recueillera, pour son éducation, tous les fruits du plus vertueux exemple. Ce projet donne occasion à Sir Charles de faire une vive peinture du mérite extraordinaire de Miss Byron; mais sans y faire entrer d'autres sentimens que ceux*

de l'administration & du respect. Enfin il propose au docteur de se joindre à lui pour l'exécution d'un article du testament de M. Danby, qui regarde l'emploi de trois mille livres sterlings en œuvres de piété; & dans les principes de sa vertu, il trouve que les premiers soins doivent tomber sur tout ce qui se rapporte au bien public, comme les mariages des pauvres filles avec d'honnêtes gens de leur état, les secours nécessaires aux artisans industrieux, l'assistance qu'il croit due aux personnes laborieuses, qui se trouvent réduites à l'indigence par l'âge, l'infirmité, les incidens, ou par des maladies incurables, &c.]

LETTRE XLIX.

Miss BYRON *à Miss* SELBY.

28 Mars au soir.

LES deux Dames & Milord doivent être satisfaits de ma confiance. Je leur ai livré toutes mes lettres, sans les relire, & dans l'ordre où vous me les avez renvoyées. Ils ont à présent mon cœur entier devant les yeux. Je m'en inquiete peu. L'homme est Sir Charles Grandisson. Le badinage n'est plus le même,

depuis qu'ils ne m'accusent plus de réserve. Il y auroit eu de la cruauté à le continuer, & je n'aurois pas fait un long séjour à Colnebrocke.

Vous me faites plaisir de m'assurer que vous avez trouvé la conduite des deux sœurs un peu dure pour moi. Elle n'a pu manquer de me le paroître aussi. Mais j'y ai trouvé cette consolation pour mon orgueil, qu'en y réfléchissant, il m'a semblé que les situations changées, j'aurois gardé plus de ménagement. Au fond, je commence à me croire plus proche de l'égalité avec elles, que je n'avois osé me le figurer. Mais elles sont d'un caractere excellent, & je leur pardonne, & vous devez leur pardonner comme moi. Je suis fâchée même que la délicatesse de ma grand'maman ait été jusqu'à pleurer pour moi de cette aventure. Est-il possible qu'elle en ait pleuré ? La tendre, l'indulgente mere ? Mon oncle n'a pas été si compatissant. Il est charmé de cette scene. Il croit, dites-vous, que les deux sœurs n'ont rien fait qu'il n'eût fait lui-même. C'est un compliment, sans doute, qu'il prétend faire à leur délicatesse ; mais je suis persuadée comme ma tante, que leur généreux frere ne les auroit pas remerciées de la frayeur que leurs railleries m'ont causé.

N'eſt-il pas temps, ma chere Lucie, que je penſe à vous rejoindre ? Je rougis dix fois le jour, de me voir ici comme dans l'attente d'une favorable ouverture, & dans la crainte néanmoins qu'elle n'arrive jamais. J'y trouve une apparence de deſſein, une affection qui reſſemble.... je ne ſaurois dire à quoi : mais il y a des moments où j'ai peine à me ſupporter moi-même. Cependant tandis que le goût de la vertu, peut-être un peu trop perſonnel, ſera le fondement de ces deſſeins, de cette attente, de ces agitations, je ne me croirai pas tout à-fait inexcuſable. Je ſuis ſûre que je n'aurois pas cette eſtime pour leur frere, s'il avoit quelques vertus de moins.

Pourquoi M. Déan m'eſt il venu mettre dans la tête, que Miſs Jervins flatte & nourrit, peut-être ſans le ſavoir, une flamme qui deviendra funeſte à ſon repos ? Aſſurément cette petite créature ne peut eſpérer..... Cinquante mille guinées néanmoins ſont une belle fortune ! Mais il eſt impoſſible qu'elles tendent ſon tuteur. Un homme tel que Sir Charles ne ſe mettra jamais à prix. J'obſerve la contenance, les diſcours, l'air de cet enfant lorſqu'on parle de lui, & je vois avec compaſſion qu'elle ne peut l'enten-

dre nommer, ſans que les yeux s'en reſſentent. Elle perd toute attention pour ce qui l'occupoit, & ſes regards s'attachent ſur la perſonne qui parle, comme s'ils cherchoient à voir le jour au travers. Elle ne ſauroit, dit-elle, entendre & travailler à la fois. Enſuite elle ſoupire. En vérité, chere Lucie, il n'y a plus moyen de le louer devant elle. Ce ſont des ſoupirs continuels. A cet âge encore! Mais qui l'avertira du danger?

Ce qui me rend un peu plus attentive à toutes ſes actions, que je ne l'aurois été malgré l'obſervation de M. Déan, c'eſt un mot ou deux haſardés par Milady L....... qu'elle tient peut-être de ſa ſœur, & que Miſs Grandiſſon a tirés vraiſemblablement de la lettre dérobée; car elle m'en avoit touché quelque choſe, quoique j'euſſe cru alors que c'étoit dans la ſeule vue de piquer ma curioſité. Il s'agit d'une propoſition qu'il eſt plus que probable qu'on doit me faire, d'emmener cette jeune perſonne avec moi dans ma Province.... avec moi, qui a beſoin moi-même d'une gouvernante. Mais qu'on me la faſſe, cette propoſition.

Dans une converſation qui vient de finir entre nous autres femmes, & qui a roulé ſur l'amour, ſujet favori des jeunes filles,

filles, la petite créature a donné son opinion sans en être priée, & n'a pas manqué de babil pour son âge. Ordinairement elle parle moins qu'elle n'écoute. J'ai dit à l'oreille de Miss Grandisson : ne trouvez-vous pas, Mademoiselle, que Miss Jervins parle plus qu'à l'ordinaire ? C'est ce qu'il me semble, m'a répondu cette bonne ame, à qui rien n'échappe. Pardon, Charlotte, ai-je ajouté un peu malicieusement. Je vous l'accorde, a-t-elle repliqué du même ton. Mais laissons-la babiller à son aise, elle n'est pas souvent de cette humeur-là. J'aime beaucoup Miss Jervins, ai-je repris ; mais je m'apperçois que ses habitudes changent ; & dans ces temps critiques, je crains toujours que les jeunes personnes ne s'exposent. Miss Jervins, qui nous a vu parler secrétement, a dit d'un ton plus décisif que jamais, qu'elle n'aimoit point les chuchoteries ; mais qu'étant sûre que son tuteur l'aime, & que nous l'aimons aussi, elle avoit le cœur tranquille. Le cœur tranquille ! Qui pensoit à son cœur ? Et son tuteur l'aime ! Emilie ne viendra point avec moi, ma chere.

9 de Mars, au matin.

O Lucie, nous sommes ici dans une

vive alarme pour Miſs Jervins, à l'occaſion d'une lettre de Sir Charles au Docteur Barlet, arrivée d'hier au ſoir, mais qu'il n'a pu nous faire voir qu'aujourd'hui. La mere, cette malheureuſe femme dont je vous ai parlé, a rendu une viſite à Sir Charles. Pauvre Emilie ! Chere enfant ! Quelle mere le ciel lui a donnée !

Le Docteur eſt ſi ſenſible à la complaiſance que j'ai eu de lui abandonner mes lettres, après les avoir retirées des mains de nos amies & amis, dont l'approbation m'a réellement flattée, qu'il ne s'eſt pas fait preſſer pour m'accorder la permiſſion de vous envoyer la lettre de Sir Charles. Je lui ai demandé cette grace, dans l'opinion que vous lirez volontiers tout ce qui regarde Emilie. Mais ne manquez pas de me renvoyer par la premiere occaſion, ce que le Docteur a la bonté de me confier.

Vous trouverez, dans la derniere partie de ſa lettre, que M. Barlet lui a communiqué le deſir que ſes ſœurs ont depuis long-temps, de l'engager quelquefois à leur écrire. Il y conſent, mais à des conditions, comme vous verrez, auxquelles il y a peu d'apparence qu'aucune de ſes trois ſœurs veuille ſe ſoumettre ; car il me met du nombre. Ses trois ſœurs !

Sa troisieme sœur ! Cette répétition a quelque chose de si obligeant ! J'ai mille raisons d'admirer sa bonté : cependant je remarque qu'il peut être sévere pour notre sexe. Il n'est pas au pouvoir des femmes d'être sans réserve : vous verrez. que c'est une des réflexions de sa lettre. Il ajoute, peut-être ne le doivent-elles point. Pourquoi donc ? Ne seroit-ce pas un avis qu'il me donne ? mais il ne se donne guere à lui-même l'occasion d'observer ce que je suis. Quoi qu'il en soit, Lucie, on n'aura point de bassesse à me reprocher, je le répete pour la vingtieme fois. Je ne lui donnerai pas sujet de me mépriser ; non, fût-il le plus grand Monarque de l'Univers. Fiez-vous, là-dessus, à votre.

HENRIETTE BYRON.



LETTRE L.

SIR CHARLES GRANDISSON, à M. BARLET.

18 de Mars.

J'Ai reçu, cher Docteur, une visite de la mere d'Emilie. Il y a beaucoup d'apparence qu'elle en fera une aussi à Colnebroke, avant que je puisse être assez

heureux pour y retourner. Elle ſait que ſa fille y eſt, & que mes affaires me retiennent encore à la ville. Je vous dépêche un exprès dans cette crainte, & je crois devoir vous informer de ce qui s'eſt paſſé entr'elle & moi.

Elle s'eſt fait annoncer ſous le nom de Madame Jervins. Je l'ai reçue civilement. Il m'a paru qu'elle s'attendoit au ſalut ordinaire de notre ſexe, * mais j'ai pris ou plutôt j'ai reçu ſa main, qu'elle m'a préſentée, & je me ſuis contenté de la conduire vers un fauteuil. Vous ne l'avez jamais vue ? Elle ſe croit encore belle ; & ſi ſes vices, qui ſemblent répandus ſur ſon viſage, ne la rendoient pas odieuſe, elle pourroit encore prétendre à la beauté.

Comment ſe porte Emilie, Monſieur ? (en jouant de l'éventail.) Eſt-elle ici ? Prenez la peine de la faire appeller. Je veux la voir.

Elle n'eſt point ici, Madame.

Où eſt-elle donc ? Elle a quitté, depuis quelques temps Madame Lane.

Elle eſt, Madame, ſous la meilleure protection du monde ; ſous celle de mes deux ſœurs.

Nota. L'uſage des hommes en Angleterre, eſt de baiſer les femmes ſur la bouche.

Et de grace, Monſieur, quelles ſont vos vues ſur elle ! Son âge n'eſt plus celui d'un enfant (en ſouriant, & me faiſant voir ſa penſée dans ſes yeux.) Dites-moi ce que vous avez deſſein de faire d'elle. Vous ſavez, a-t-elle ajouté, en affectant un air plus ſérieux, que Miſs Jervins eſt ma fille.

Si vous méritez, Madame, d'être reconnue pour ſa mere, vous devez être contente de la voir dans de ſi bonnes mains.

Ho ! Monſieur, je n'ai jamais eu de foi pour la bonté des hommes. Lorſqu'une jolie fille ſe trouve dans leur chemin... Je connois le monde, Monſieur, (en riant d'un air folâtre, & riant encore).

Et moi je ne connois rien, Madame Jervins, qui m'oblige à des explications ſérieuſes avec vous. Mais qu'avez-vous à dire à ma pupille ?

A dire ? Monſieur ; mais vous n'ignorez pas que je ſuis ſa mere, & je penſe à me charger d'elle. Son pere vous a confié le ſoin de ſon bien ; mais je penſe à la tirer, pour ſa réputation, des mains d'un tuteur de votre âge. J'eſpere, Monſieur, que vous ne vous y oppoſerez point.

Si c'eſt-là, Madame, le ſeul motif de votre viſite, je vous demande la permiſ-

ſion de l'abréger. Mes affaires me preſſent de ſortir.

Si cet empreſſement, Madame, vient de l'amour maternel, vous la verrez à ſon retour; quoique juſqu'à préſent vous ne l'ayiez pas traitée avec l'affection d'une mere. Mais ſa perſonne & ſa réputation ne m'ont pas été moins confiées que ſa fortune.

Je ſuis mariée, Monſieur, & mon mari eſt homme d'honneur.

Votre mariage, Madame, eſt une nouvelle raiſon pour ne pas vous charger d'Emilie.

Apprenez, Monſieur, que mon mari eſt un homme d'honneur, auſſi brave que vous l'êtes vous-même, & qu'il eſt capable de ſoutenir mes droits.

Quel qu'il ſoit, Madame, il n'a rien à démêler avec Emilie. Seriez-vous venue pour m'apprendre que vous êtes mariée ?

Oui, Monſieur. Et vous ne m'en faites pas compliment.

Compliment? Madame. Je ſouhaite que vous mériyiez d'être heureuſe, & je ne doute point alors de votre bonheur; mais pardonnez, s'il vous plaît, mes amis m'attendent.

J'avois peine à contenir mon indigna-

tion. Cette femme se marie, dit-on, deux ou trois fois tous les ans.

Hé bien, Monsieur, vous apprendrez peut-être ce que c'est que le Major Ohara. Sachez de moi, dès aujourd'hui, qu'il est d'une des meilleures maisons d'Irlande, & qu'il ne souffrira point qu'on me dérobe ma fille.

Le Major Ohara, Madame, n'a rien de commun avec la fille de mon malheureux ami. Emilie est sous ma protection; & je suis fâché de vous dire qu'elle n'auroit pas eu besoin d'un secours étranger, si la personne qui prend le nom de sa mere, étoit plus propre à lui tenir lieu de l'excellent pere qu'elle a perdu. Permettez, Madame, que je vous offre la main jusqu'à votre voiture.

Elle s'est emportée vivement, & dans des termes auxquels je la crois fort exercée, elle m'a menacé du ressentiment de son Major Ohara; & pour conclusion, elle m'a dit qu'il avoit été vainqueur dans une demi-douzaine de duels. Je lui ai présenté la main, qu'elle n'a pas refusée, & je l'ai conduite à sa chaise. Nous nous reverrons demain, m'a-t-elle dit d'un air menaçant, & peut-être serai-je accompagnée du Major. Je ne lui ai marqué

mon mépris que par mon silence. Vile & scandaleuse femme !

Il ne faut pas, mon cher Docteur, qu'il vous échappe un mot de cette aventure devant Emilie. Je crois qu'elle ne doit la voir qu'en ma présence. Les propos injurieux de cette mauvaise mere, lui causeroient une frayeur mortelle, comme il est arrivé la derniere fois. Mais peut-être ne la reverrai je point d'un mois ou deux. Comme j'ai le pouvoir de lui faire une pension annuelle de cent ou deux cents guinées, à ma discrétion, & suivant la satisfaction que j'aurai de sa conduite, son mari, si elle est mariée réellement, qui n'a pu l'épouser que par ce motif, ne souffrira point qu'elle s'expose à des réductions chagrinantes ; car vous savez que je l'ai payée jusqu'à présent sur le pied de deux cents guinées. La menace quelle m'a faite en partant, n'est peut-être qu'un badinage, par lequel elle a cru m'embarrasser. C'est une coquette des plus folles, que son goût pour l'intrigue ramene toujours à l'artifice.

Je reçois dans ce moment, votre lettre de ce matin, & j'y trouve un article fort intéressant. Vous me faites entendre que mes sœurs, quoique mes absences soient fort courtes, souhaiteroient

de recevoir quelques lettres de moi. Depuis long-temps, cher ami vous m'avez engagé dans une espece d'habitude, qui me fait prendre la plume avec autant de facilité que de plaisir pour vous écrire. A vous & à notre cher Belcher, je puis communiquer tout ce qui me vient à l'esprit. L'usage, à la vérité, me feroit trouver autant de plaisir à faire une lettre pour mes sœurs. Je ne voudrois pas qu'elles pussent penser qu'il y ait un frere au monde qui aime plus ses sœurs que moi. Et vous savez qu'à présent j'en ai trois. Mais pourquoi ne m'ont elles pas témoigné ce desir elles-mêmes? Refuser à quelqu'un qui m'est cher, un plaisir qui ne sauroit me coûter beaucoup de peine, c'est ce que je ne me pardonnerois pas.

Je m'engagerois volontiers dans une correspondance réguliere avec mes sœurs, si elles le souhaitoient sérieusement; mais je desirerois alors que ce fût une vraie correspondance, c'est-à-dire, qu'on écrivît des deux côtés. Croient-elles qu'il ne me feroit pas aussi fort agréable d'être quelquefois informé de ce qui les occupe, & d'apprendre ce qu'elles pensent des personnes & des choses? Si leur demande n'est point une idée passagere, & si vous retrouvez l'occasion d'en par-

ler, propofez-leur ma condition. Mais affurez-les, que fi je découvre que leur franchife ne réponde pas à la mienne, je romps auffi-tôt la correfpondance. Mes trois fœurs font d'une franchife fort aimable pour des femmes; mais après ce défi, oferont-elles entrer dans la lice, à termes égaux, avec un homme affez clairvoyant, avec un frere? Non; j'en fuis prefque fûr. Il n'eft pas au pouvoir d'une femme d'être fans réferve fur certains articles : & peut-être ne le doit-elle point. Cependant on rencontre quelquefois des hommes, des freres chez lefquels on eft fûr que la confiance n'eft pas mal placée.

Si ma propofition étoit agréée, je pourrois écrire à mes fœurs la plupart des chofes que je vous communique. J'ai peu de fecrets. Mes précautions ne pourroient regarder qu'un petit nombre d'occafions, dans lefquelles je craindrois de leur caufer de l'inquiétude ou du chagrin. Lorfque je vous écris, mon cher Docteur, je fais que je puis me repofer fur votre jugement, des endroits de mes lettres qui peuvent leur être montrés. Quelquefois, à la vérité, je me fais un amufement de la curiofité de Charlotte, qui femble fe plaire, comme je lui difois der-

niérement, à supposer des secrets où il n'y en a point, pour se faire honneur de sa pénétration, lorsqu'elle croit les avoir découverts. J'aime alors à la voir dans l'embarras, & souvent en défaut, comme une punition du silence qu'elle affecte. Mais c'est assez aujourd'hui, sur un sujet que je pourrai reprendre avec vous. Vous ne sauriez vous imaginer combien je suis impatient de me voir à Colnebroke. Il est dur de faire violence à ses inclinations, mon cher Docteur, & je l'éprouve souvent.



LETTRE LI.

Miss BYRON *à Miss* SELBY.

19 au soir.

QUE je plains Emilie ! elle est accablée de chagrins. Dans quelles bassesses ma vile passion a failli me jetter ! Oui, ma chere, je veux l'appeller vile & ignoble. M'avez-vous reconnue ? Il ne s'en est rien fallu qu'elle n'ait fait de moi une créature envieuse, dure, injuste, & ce qu'il y a de pire au monde, pour une pauvre orpheline, qui a besoin de protection : contre qui ! contre une mere.

Situation terrible ! Cependant j'étois prête à lui envier son tuteur, & le plaisir innocent qu'elle trouve à parler de lui. Mais puisse-t-il ne me revoir que pour me mépriser, si je n'étouffe pas, dans sa naissance, ce monstre, cette odieuse jalousie, & si l'infortune d'Emilie ne sert pas à me rendre plus chere ! Tendre fille ! Vous viendrez avec moi, si l'on m'en fait la proposition. Mon oncle ma tante y donneront leur consentement. Ils sont généreux. Ils n'ont point de petite passion qui puisse offusquer leur penchant à faire du bien. Ils sont ce que j'espere d'être, à présent que je me suis retrouvée moi-même. Eh quoi ? si la tendresse de son cœur avoit changé sa reconnoissance en amour, n'auroit-elle pas une excuse, comme je me flatte d'en avoir ?

(*Miss Byron fait le récit d'une visite que la mere de Miss Jervins a rendue le même jour au château de Colnebroke, accompagnée du Major Ohara & du Capitaine Salmonet, pour y voir sa fille. Les circonstances en sont bizarres. Ces deux prétendus Officiers font les matamores. Milord L.... qui les reçoit, garde assez peu de ménagement avec eux. Cependant l'obstination de la mere à demander sa fille,*

& l'idée qu'il n'a pas droit de s'y opposer, le portant à faire dépendre cette entrevue de la volonté d'Emilie, il consent à la faire avertir. Mais la crainte l'avoit déjà fait disparoitre. Elle avoit supplié Miss Byron de monter avec elle dans un carrosse de Milady L..... qui ramenoit cette Dame de l'Eglise ; &, sous prétexte de prendre l'air avant de dîner, les deux Demoiselles s'étoient éloignées du Château. On vient dire à la mere que sa fille est absente. Elle s'emporte. Ses braves veulent prendre le même ton. Milord les exhorte à se retirer tranquillement, s'ils n'aiment mieux le mettre dans la nécessité de les y forcer. Ils partent, en se promettant de voir Sir Charles, & d'en tirer raison.

Miss Byron représente l'effroi de sa compagne, la pitié qu'elle en ressent, les tendres instances avec laquelle cette jeune personne lui demande son amitié, & sa naïveté dans le récit qu'elle lui fait des mauvais traitemens qu'elle a reçus de sa mere. Le résultat est que Miss Byron s'affectionne beaucoup pour Emilie ; qu'elle lui accorde la liberté de la voir souvent en particulier, & d'entrer le soir librement dans sa chambre ; de lui écrire, & de lui faire toutes ses ouvertures de cœur, Miss

Byron ne dissimule point à Miss Selby que dans cette communication elle se flatte de pénétrer les sentimens d'Emilie pour Sir Charles. Mais supérieure comme elle veut l'être à la jalousie, elle ne voit rien à se reprocher dans sa curiosité. Dès le même jour, Emilie s'étant présentée à la porte de sa chambre, elle n'a pu la recevoir, parce qu'elle avoit une lettre à finir; mais elle se propose de l'en dédommager, par une visite qu'elle veut lui rendre le soir dans son propre appartement, pour lui confirmer tous les sentimens d'amitié qu'elle lui a promis dans leur promenade).

LETTRE LII.

Miss BIRON *à Miss* SELBY.

Lundi 10 Mars.

HIER au soir, lorsque toute la compagnie se fut retirée, j'allai frapper à la porte d'Emilie, qui me fut ouverte aussitôt par sa femme de chambre. Est-ce vous, ma très-chere Miss Byron ? s'écria-t-elle, en venant à moi les bras ouverts ; quelle extrême bonté !

Je viens ma chere, lui dis-je, passer agréablement une demi-heure avec vous :

du moins si je ne vous suis pas incommode.

Ah ! jamais Miss Byron ne peut l'être à personne.

Commencez donc, chere Miss, par donner à votre femme de chambre la liberté de se coucher ; sans quoi j'abrégerois ma visite. J'ai fait la même grace à la mienne. Si vous avez besoin de quelques petits services, je vous les rendrai moi-même.

Ah ! Mademoiselle, vos attentions s'étendent à tout le monde. Anne me dit que tous les domestiques vous adorent dans cette maison ; & je sais assez combien vous êtes chere aux maîtres. Anne, vous pouvez vous aller coucher.

La mienne m'a dit plus d'une fois que Miss Jervins aime à se coucher tard, & qu'elle lit, ou se fait lire par Anne, qui n'a pas trop de passion pour cet office, quoiqu'elle lise fort bien. Les domestiques sont aussi sensibles que leurs maîtres & leurs maîtresses, ils expriment naturellement ce qu'ils sentent. Je ne doute pas qu'ils n'aiment aussi Miss Jervins. Je jugerois aussi volontiers des Maîtres par l'affection de leurs domestiques, que par toute autre regle. L'assiduité parfaite & respectueuse de ceux de Sir Charles, ne

fait-elle pas voir combien ils adorent leur maître ?

Je suis fort jalouse de l'affection des miens, depuis que j'observe en effet ceux de mon tuteur, & depuis qu'Anne m'a raconté tout ce qu'ils disent de vous, autant qu'ils sont ici ; mais ils y a tant de ressemblance entre vous & mon tuteur, que vous paroissez nés l'un pour l'autre.

(Elle poussa un soupir involontaire, sans faire aucun effort néanmoins pour le retenir.)

Pourquoi ma chere amie soupire-t-elle ? D'où viennent les soupirs de mon Emilie ?

Quelle bonté, Mademoiselle, de m'appeller votre Emilie ! mon tuteur m'appelle aussi son Emilie. Je suis fiere, lorsqu'il me donne ce nom.... Mais je soupire encore. En vérité, je ne sais pas pourquoi. C'est une habitude qu'il me semble que j'ai prise depuis peu. Peut-elle nuire à ma santé ? Anne me dit que c'est un mauvais signe, & que je dois m'en défaire. Elle prétend qu'il n'est pas joli pour une jeune personne, de soupirer comme je fais ; mais je ne vois pas où est le mal.

On assure que les soupirs sont une marque d'amour ; & vous savez que les jeunes personnes...

Ah ! Mademoiselle, (en m'interrom-

pant) vous ne laiſſez pas de ſoupirer ſouvent auſſi.

(La rougeur me monta au viſage.)

Il eſt vrai, ma chere, que je m'en ſuis quelquefois apperçue moi-même. C'eſt une habitude, comme vous dites ; & je ne voudrois pas vous y voir tomber.

Mais Mademoiſelle, j'ai des raiſons de ſoupirer que vous ne ſauriez avoir. J'ai une mere .... Hélas une mere à qui je dois moins ſouhaiter de la bonté pour moi, que pour elle-même ; une mere ſi malheureuſe, que je me vois obligée de la fuir ! Mon pere, dont tout le monde a connu la bonté, en eſt mort de chagrin. Ah ! Mademoiſelle, (en jettant ſes bras autour de moi, & cachant ſa tête dans mon ſein,) n'ai-je pas ſujet de ſoupirer ?

Je verſai quelques larmes ſur ſon cou. Je ne pus les retenir ; une douleur ſi juſte & ſi tendre ! Qui n'en auroit point été touché ?

Et ce qui ſe paſſa hier ici, reprit-elle en levant la tête. Pauvre femme ! Elle n'en a pas remporté beaucoup de fruit. Croyez-vous que cette ſeule aventure ne ſuffiſe pas pour me faire ſoupirer ?

Charmant naturel ! (en lui baiſant les deux joues.) Je vous aimerai trop, Emilie.

Vous avez trop de bonté pour moi,

Mademoiselle. Ne la poussez pas si loin. Vous voyez qu'elle me fait encore soupirer. Celle de mon tuteur me fait soupirer aussi. Je crois réellement que mes soupirs sont plus fréquens que jamais, depuis qu'ayant quitté Madame Lane, je connois mieux sa bonté, je vois de plus près l'admiration que tout le monde a pour lui, & la reconnoissance que chacun croit lui devoir. Un étranger, comme je puis le dire, un homme de ce mérite, qui m'accable de bienfaits; & une malheureuse mere qui lui cause tant d'embarras; comment retenir mes soupirs avec deux raisons si fortes!

Chere Miss! (Je me sentois le cœur pénétré de pitié): nous lui devons la même estime, vous & moi, par les plus puissans motifs de la reconnoissance.

Ah! Mademoiselle, vous serez un jour la plus heureuse de toutes les femmes; & vous le méritez bien.

Que veut dire mon Emilie?

Ne vois-je pas, n'entends-je pas ici tous les jours ce que Milord L.... & les deux Dames ont entrepris de faire réussir? & ma femme de chambre ne m'apprend-elle pas quels sont les vœux & l'attente de toute la maison?

Et qu'attend-on, que desire-t-on, mon Emilie?

Ne vois-je pas que mon tuteur vous aime ?

Vous le croyez, Emilie ?

Si je le crois ! il faudroit ne pas voir combien chaque mot paroît l'attacher lorſqu'il vous entend.

Pure imagintion, ma chere.

Ho, vous n'avez pas obſervé ſes yeux comme moi, lorſqu'il eſt avec vous ! Il m'eſt arrivé auſſi d'obſerver quelquefois les vôtres ; mais je n'y ai pas remarqué les mêmes mouvemens que dans les ſiens. Je ſuis ſûre qu'il vous aime. (Ces derniers mots furent encore ſuivis d'un ſoupir).

Mais pourquoi ſoupirez-vous, mon Emilie ? Si j'avois le bonheur d'être auſſi bien que vous le penſez, dans l'eſtime de ce charmant homme, me porteriez-vous envie, ma chere ?

Envie ? Moi ! Moi, vous porter envie ? non, en vérité. Quelle raiſon en aurois-je ?.. Mais, chere Byron, dites-moi à préſent... Je vous en prie, dites-moi ſi vous aimez mon tuteur ?

Vous ſavez qu'il eſt aimé de tout le monde. Vous, mon Emilie, ne l'aimez-vous pas ?

Oh ! je l'aime parfaitement Mais vous, Mademoiſelle, vous l'aimez avec des eſpérances qui ne conviennent qu'à vous. De

grace, un peu de confiance pour votre Emilie. Mon tuteur n'en ſaura jamais rien. Je vous conjure de me l'avouer. Vous ne ſauriez croire combien vous m'obligerez par cette faveur. Elle me donnera une plus haute idée de moi même.

Voulez-vous, Emilie, me promettre autant de franchiſe que vous m'en demandez ?

Je vous le promets.

J'avoue, ma chere, que j'ai beaucoup d'eſtime pour votre tuteur.

D'eſtime! Eſt-ce là le terme ? Ah ! Miſs Byron, toute jeune que je ſuis je ſais bien que l'eſtime n'eſt pas de l'amour.

Eh bien, je veux être ſincere avec mon Emilie ; mais à condition que perſonne ne ſaura jamais que je vous fais une confidence de cette nature. Je préférerois votre tuteur, ma chere, à un Roi dans toute ſa gloire.

Et je le préférerois auſſi, Mademoiſelle, ſi j'étois Miſs Byron. Je voudrois vous reſſembler en tout.

Aimable innocence ! Mais, dites-moi? Miſs Jervins voudriez-vous que je n'euſſe pas ces ſentimens pour votre tuteur ? Vous ſavez qu'il eſt le mien auſſi, & qu'il m'en a tenu lieu dans la plus importante occaſion qui pût jamais arriver pour moi.

Le vouloir ! Souhaiter que Miſs Byron fût une ingrate ? Non, non. (Un ſoupir ſuivit encore).

Pourquoi donc mon Emilie ſoupire-t-elle ? Elle m'avoit promis de la franchiſe.

Je vous le promets encore. Mais, dans la vérité, j'ignore moi-même pourquoi je ſoupire. Je ſouhaiterois que mon tuteur fût le plus heureux des hommes : je voudrois, Mademoiſelle, que vous fuſſiez la plus heureuſe de toutes les femmes ; & c'eſt ce que vous ne pouvez être tous deux que l'un dans l'autre Il me ſemble néanmoins qu'il y a quelqu'obſtacle qui s'oppoſe à votre bonheur mutuel ; & je m'imagine que ma peine vient de là. Je ne ſuis pas ſûre néanmoins qu'elle en vienne uniquement. Non, je ne ſais pas d'où elle vient. Si je le ſavois, je vous le dirois, Mademoiſelle. Mais j'ai quelquefois des palpitations de cœur, qui me coupent la reſpiration, je n'y comprends rien. Je me ſens ici comme un poids, qui me fait ſoupirer ; & mes ſoupirs me font plaiſir, apparemment parce qu'ils me ſoulagent. D'où cela peut-il venir ? (elle s'arrêta en me regardant).

Continuez, ma chere. Votre deſcription eſt charmante.

J'acheverai volontiers. Si quelqu'un

s'empresse, comme il est arrivé la derniere fois à ma femme de chambre, de vous venir dire Miss, Miss, Miss, votre tuteur est arrivé; je tombe aussi-tôt dans une agitation! Il me semble que mon cœur s'enfle jusqu'à ne pouvoir tenir dans mon sein. Je suis forcée de m'asseoir, & l'haleine me manque, comme si j'avois monté, en courant par un chemin difficile. Pendant une demi-heure entiere, je demeure si tremblante, que je n'ai pas la force d'aller au-devant de mon tuteur, quoique je sois fort impatiente de le voir. Et puis, l'entendre qui me plaint d'un ton si doux, d'avoir une malheureuse mere, qui m'appelle son Emilie.... Ne trouvez-vous pas que le son de sa voix est d'une douceur extrême? La vôtre est si douce aussi, Mademoiselle! Tout le monde dit que dans vos plus simples discours, votre voix est une méthode.... Anne m'assure alors....

Petite flatteuse! vous me charmez.

Je ne sais point flatter, Mademoiselle. Ne m'appellez point flatteuse. Non, je suis la sincérité même.

Oui, je vous crois sincére; mais vous excitez ma vanité, chere Miss. Je ne vous reproche pas de me dire ce qu'on pense de moi; mais je me fais un reproche à moi-même d'y être trop sensible. Continuez,

s'il vous plaît. Anne, difiez-vous, affure alors....

Elle m'affure que toutes ces émotions extraordinaires font des fignes d'amour. Folle créature. Ce qu'elle dit néanmoins n'eft pas impoffible ; mais ce n'eft pas un amour tel qu'elle paroît l'entendre, tel qu'elle prétend l'avoir fenti dans fes jours critiques ; c'eft le nom bizarre qu'elle leur donne ; & par lefquels elle dit qu'elle a paffé deux ou trois ans plus tard que moi. Premiérement, je fuis fort jeune, vous le favez, Mademoifelle ; je ne fais que fortir de l'enfance. Je n'ai jamais eu de mere, ni de fœur, ni de compagne de mon fexe. Les filles de Madame Lane, qu'étoient-elles pour moi ? Elles me regardoient comme enfant, & je n'étois rien de plus. D'ailleurs, j'aime à la vérité mon tuteur ; mais c'eft avec autant de refpect que s'il étoit mon pere. Jamais je n'ai eu la moindre penfée, qui n'ait été accompagnée d'une profonde vénération pour lui, telle que je me fouviens de l'avoir eue pour mon pere.

Cependant, ma chere, vous n'avez jamais fenti aucune de ces palpitations, dont vous avez parlé, lorfqu'on vous avertiffoit du retour de votre pere après quelques jours d'abfence.

Non. Je conviens que cela n'eſt jamais arrivé. Et quoique je me ſois toujours réjouie de voir mon tuteur, lorſqu'il venoit chez Madame Lane, je ne me ſouviens pas que mes agitations aient jamais été ſi violentes que les dernieres. Auſſi, j'en ſuis ſurpriſe moi-même. Ne pourriez-vous pas m'en dire la cauſe ?

N'êtes-vous pas pénétrée, chere Lucie, de tendreſſe & de pitié pour cette aimable fille !

Ma chere, Emilie, ne doutez pas que ce ne ſoient des ſymptomes...

De quoi, Mademoiſelle ? (en m'interrompant.) Dites-le moi ſincérement, je ne vous cacherai pas une ſeule penſée de mon cœur.

Oui, ſi je vous encourage ma chere.

Dites donc Mademoiſelle !

Des ſymptomes d'amour, je n'en doute point ; & d'un amour capable de troubler votre repos. . . .

Non, (en m'interrompant encore) non, Mademoiſelle, il eſt impoſſible. Si c'étoit ce que vous penſez, Mademoiſelle, je n'aurois plus la hardieſſe de paroître devant vous. Le ciel m'eſt témoin que c'eſt vous, vous ſeule, que je voudrois voir Milady Grandiſſon. Je n'ai qu'une crainte......

Eh,

Eh, quelle crainte ?

Que l'amitié de mon tuteur ne diminue pour moi, lorſqu'il ſera marié.

Craignez-vous que ſa femme ne s'efforce de reſſerrer un cœur auſſi vaſte que le ſien ?

Non, ſi cette femme étoit vous. Mais, Mademoiſelle, (en baiſſant les yeux) excuſez ma folie ! Il ne me prendroit plus la main avec autant de bonté qu'il fait à préſent. Ses regards n'auroient plus cette tendreſſe que je dois à la pitié qu'il a de ma ſituation. Il ne m'appelleroit plus ſon Emilie. Il n'exigeroit plus de tout le monde, les mêmes égards pour ſa pupille.

Ma chere, vous n'êtes plus un enfant. S'il demeure quelque temps ſans ſe marier, comptez que toute l'affection que vous avez vue juſqu'à préſent pour vous ſur ſes levres, ſe retirera bientôt au fond de ſon cœur. Vous devez attendre ce changement de ſa prudence. Et vous même, ma chere, vous lui en donnerez l'exemple, vous ſerez plus réſervée à l'extérieur, que vous ne l'avez été dans un autre âge.

Ah ! Mademoiſelle, que me dites vous ? Quand j'aurois vingt ans, je mourrois de chagrin, s'il ceſſoit de me traiter avec la

même tendresse. Si je lui donne sujet de me croire indiscrete, téméraire, importune, je consens alors qu'il m'appelle l'Emilie de tout autre, & qu'il me renonce pour la sienne.

Vos idées, ma chere, changeront auparavant.

Hé bien, je ne souhaite pas de vivre lorsque ce changement doit arriver. Songez, Mademoiselle, que ma seule consolation, dans le malheur où m'a jetté ma mere, est d'avoir un tuteur si aimable & si vertueux, de m'entendre nommer son Emilie, de me voir aimée de lui comme sa fille. Dites-moi, Mademoiselle, si vous étiez Milady Grandisson, m'envieriez-vous ces témoignages de sa compassion & de son amitié?

Non, ma chere; non, si je connois bien mon propre cœur.

Et m'accorderiez-vous la permission de vivre avec vous? Dites, Mademoiselle, à présent que vous savez tout, me permettriez-vous de vivre avec vous & mon tuteur! C'est une question que j'avois déjà pensé à vous faire; mais la crainte & la confusion m'ont retenue jusqu'à ce que vous ayiez eu la bonté de m'encourager.

Je vous assure que j'y consentirois volontiers, si votre tuteur n'y faisoit pas d'objection.

Ha ! Ce n'eſt point aſſez, ma chere Miſs Byron. Seriez-vous ma ſincere, mon ardente avocate auprès de lui ? Il eſt certain qu'il ne vous refuſeroit rien. Seriez-vous diſpoſée.... Je vais vous dire, Mademoiſelle, comment il faudroit s'y prendre.... Seriez-vous diſpoſée à lui dire : » Voyez-
» vous, Sir Charles, cette petite fille, cette
» Emilie eſt d'un fort bon naturel. Sa for-
» tune eſt conſidérable. On peut lui ten-
» dre des pieges. Elle n'a point d'autre pere
» que vous. La pauvre petite,) je ſuppoſe
» que pour l'attendrir vous me donneriez
» des noms touchans) la pauvre petite n'a
» point de mere, ou ſe trouve plus mal-
» heureuſe que ſi elle n'en avoit point.
» Quel meilleur parti voyez-vous pour
» elle, que de la laiſſer vivre avec nous ?
» Je ſerai ſa protectrice, ſon amie, ſa
» maman. Oui, Mademoiſelle, (en s'in-
» terrompant) permettez que je me choi-
» ſiſſe une maman. Ne laiſſez point une
» malheureuſe fille ſans mere, ſi vous pou-
» vez lui en donner une. Je ſuis ſure que
» toute mon étude ſera de vous donner
» du plaiſir, & que jamais je ne vous cau-
» ſerai de peine. Vous direz donc à Sir
» Charles : j'inſiſte là-deſſus, M. Grandiſ-
» ſon. Nous ferons le bonheur de cette
» pauvre orpheline. On lui a parlé des ar-

» tifices des hommes, pour faire tomber
» les riches héritieres dans leurs pieges.
» Cette crainte & celle qui regarde sa
» mere, la font trembler continuellement.
» Elle seroit tranquille avec nous ». Chere, chere Miss Byron ! vous êtes touchée en ma faveur. . . . (Qui ne l'auroit point été de ses tendresses enfantines ? Elle jetta ses bras autour de moi.) Je vois que vous êtes touchée. . . . Je ferai gloire d'être à votre suite. Je serai votre femme de chambre, s'il le faut. J'aiderai à vous parer, & à vous rendre chaque jour plus aimable aux yeux de mon tuteur.

Je ne puis soutenir toutes ces idées. C'est assez ; c'est assez, mon aimable, ma tendre & généreuse Emilie ! Si mon sort devenoit tel que vous le dites, vous ne me demanderiez rien que mon cœur ne fût toujours prêt à vous accorder ; vous n'auriez pas un desir dont le succès ne me devînt aussi cher qu'à vous-même. Je l'ai pressée contre mon sein, tandis qu'elle continuoit de me serrer de ses deux bras.

Je vous fatigue peut-être, reprit-elle. Pour le monde entier, je ne voudrois pas causer la moindre peine à ma jeune maman. Petmettez qu'à l'avenir je vous donne

ce nom. Maman, comme on me l'a expliqué, eſt un nom plus tendre que celui même de mere. L'infortunée Madame Jervins, ou Madame Ohara, ſi cette qualité lui fait plaiſir, ne ſera que mere. Un enfant ne doit pas renoncer la ſienne, quoiqu'elle renonce elle-même, ou qu'elle faſſe pis que de renoncer ſon enfant.

Il eſt temps que je me retire, Emilie. Dites-donc, *mon Emilie.*

Mon Emilie ; ma très-chere Emilie ! Vous m'avez guérie de l'envie de dormir pour toute cette nuit.

O ! je ſuis donc fâchée......

Non, ne le ſoyez de rien. Vous m'avez cauſé quelque peine, il eſt vrai ; mais c'eſt la plus douce peine qui ſoit jamais entré dans un cœur. J'admire tant de bonté, tant d'innocence, des ſentimens ſi généreux ! C'eſt un bonheur pour moi, de connoître un cœur tel que le vôtre.

Que vous augmentez mon raviſſement! (& ſes bras recommencerent à me ſerrer.) Mais pourquoi vous retirer ſi-tôt ?

Il le faut, ma chere. Je ne puis demeurer plus long-temps. Mais comptez qu'Emilie ſera toujours chere à mon cœur. Je m'efforcerai de contribuer au bon-

heur de ſa vie, & tous ſes deſirs ſeront ſecondés par les miens.

Je ſuis donc bien ſûre de vivre avec vous & mon tuteur. (Et tombant à genoux, les bras en cercle autour des miens.) Faſſe le Ciel, pour mon intérêt comme pour le vôtre, que vous ſoyez bientôt la plus heureuſe des femmes, par votre mariage avec le meilleur des hommes; avec mon tuteur! Joignez votre priere à la mienne. Dites *Amen*, Mademoiſelle, & que le ciel vous comble de tous ſes biens.

J'eus peine à me retirer de ſes bras. O mon amour! Je ne puis ſoutenir vos charmans tranſports. Et je me hâtai de reprendre le chemin de ma chambre. Elle me ſuivit. Elle prit ma main, pour la baiſer ardemment. Vous n'êtes point fâchée, Mademoiſelle? Dites que vous ne l'êtes point. Je ne vous quitterai pas, ſans cette aſſurance.

Fâchée, mon amour! Eh! qui pourroit l'être contre vous? Que vous m'avez cauſé d'émotion par vos tendres....

Je ſuis contente, ſi je ne vous ai point offenſée... Mais dites encore une fois *mon Emilie*. Dites, bon ſoir, *mon Emilie*, *mon amour* & tous ces tendres noms que vous prononcez d'un ton ſi charmant. Donnez-moi votre bénédiction, comme ſi vous

étiez ma chere maman, & je vous quitterai, & je m'imaginerai que je vais dormir avec les anges.

Les anges devroient être sans cesse autour de mon Emilie. Que le ciel bénisse mon Emilie! Bon soir. Que votre sommeil soit doux & paisible! Je lui donnai un, deux, trois baisers, avec toute la tendresse qu'elle m'avoit inspirée pour elle, & je doublai le pas pour m'éloigner. Mais elle demeura sur sa porte, me conduisant des yeux, avec de profondes révérences, chaques fois que je tournois la tête pour la voir encore.

En réfléchissant, dans ma retraite, sur tout ce que cette chere fille m'avoit dit, & sur l'incertitude de mon sort, je me trouvai la tête remplie de tant de pensées différentes, que pendant toute la nuit je n'ai pu fermer les yeux. Je me suis levée avant le jour; & dans l'agitation d'un sujet si touchant, qui ne cessoit point de... je n'ai point eu d'autre ressource que ma plume.

Vous, chere Lucie, & vous, ma chere grand'maman, ma tante, mon oncle, faites plus que de me permettre, ordonnez-moi, pressez-moi de vous mener mon Emilie, si l'on m'en fait la proposition. Cependant je ne vous la menerai point, si vous ne me promettez tous de prendre pour elle

autant de tendreſſe & de bonté que vous en avez pour moi.



LETTRE LIII.

Miſs BYRON. *à Miſs* SELBY.

Lundi 20 de Mars.

L'ACTIVE, l'infatigable bonté de Sir Charles Grandiſſon me jette, chere Lucie, dans un étonnement que je ne puis exprimer. Je vous envoie deux nouvelles lettres que le bon Doćteur Barlet nous a communiquées, & qui contiennent le récit de ce que Sir Charles a fait pour ſon oncle. Il vient de lui rendre un ſervice de pere. Connoiſſez-vous rien de plus étrange ? Mais il eſt né pour obliger tout le monde. Le Doćteur nous a dit qu'ayant obtenu de lui, depuis que Miſs Grandiſſon a paru le deſirer, la liberté de nous faire voir quelques endroits de ſes lettres, il n'en pouvoit faire un meilleur uſage que pour nous lire les deux dernieres, parce qu'elles regardent proprement une affaire de famille. Après nous les avoir lues, il eſt paſſé dans ſon cabinet, où je l'ai ſuivi, & j'ai obtenu la permiſſion de les tranſcrire pour vous. Je ne pouvois

vous donner une juste idée de la prudence, de la générosité, de la justice & du désintéressement qui regnent dans ces lettres, sans les transcrire entiérement. Mais, Lucie, que je trouve d'autres observations à faire ! Eh malheureusement elles sont plus mortifiantes. N'en faisons qu'une aujourd'hui, c'est que si Sir Charles m'offroit volontairement sa main, je ne sais si devrois l'accepter. Croyez-vous que si j'étois à lui, je ne vécusse pas dans la crainte continuelle d'en être séparée, ne fût-ce que par le coup inévitable qui menace tous les enfants des hommes ? Et quel tourment qu'une telle vie !

N. (*Les lettres, qu'on supprime contiennent tout ce que Sir Charles a fait pour délivrer Milord W.... son oncle, d'une vieille maitresse qui le tyrannisoit, & le récit d'une visite qu'il a reçue de la mere d'Emilie, accompagnée de ses deux braves. Dans l'affaire qui regarde son oncle, il se conduit en effet avec une noblesse admirable. Ses discours répondent à sa conduite. Il parvient, par différentes scenes à renvoyer Madame Giffard, assez contente d'une bonne pension qu'il lui fait accorder. Le caractere de cette femme, qui est tout à la fois hautaine & fort interes-*

ſée, & celui de Milord W.... qui eſt dégoûté d'un long & fâcheux commerce, mais qui eſt foible & lié par une forte habitude de complaiſance & d'eſclavage, donnent lieu à des incidens fort bizarres. Sir Charles propoſe enſuite un mariage à ſon oncle, pour rendre ſa vie également douce & honnête. Il ſe charge de trouver une femme qui lui convienne; & Milord W.... charmé de la généroſité d'un neveu qui, étant ſon héritier naturel, ſacrifie par conſéquent ſes propres intérêts à ſon bonheur, s'abandonne entiérement à lui, en exigeant néanmoins que la femme qu'il lui donnera n'ait pas moins de cinquante ans.

La viſite de la mere d'Emilie forme une ſcene plus vive & plus dangereuſe. De-là viennent apparemment les craintes qui font enviſager à Miſs Byron un tourment continuel dans ce qui pourroit lui arriver de plus heureux. Le Major Ohara & le Capitaine Salmonet; s'étant flattés d'intimider Sir Charles, pouſſent l'inſolence juſqu'à la menace; & ſur une réponſe ferme qu'il leur fait, ils portent tous deux la main à l'épée. Il eſt forcé de tirer la ſienne; & par la ſupériorité de ſon courage & de ſon adreſſe, il fait ſauter celle de l'un, il déſarme l'autre, il les

met tous deux dans la nécessité de sortir de sa maison, & de remonter dans leur voiture sans armes & sans chapeaux. Ils lui disent des injures, qu'il méprise, & dans la rage où ils sont, il arrive fort plaisamment que l'un, qui parloit en penchant la tête à la portiere, se releve brusquement, tandis que l'autre veut se baisser avec la même chaleur, & que se rencontrant tous deux, ils se donnent un furieux coup, qui leur fait tourner leurs injures l'un contre l'autre. Ils partent, & la dame avec eux. Bientôt après, on vient promettre, de leur part, à Sir Charles plus de modération, s'il veut seulement rendre les épées & les chapeaux, & payer les deux cens guinées de pension à madame Ohara. Il rend les chapeaux & les armes; mais il répond que pour la pension, il se réglera sur la conduite de cette femme, sans que rien puisse le faire manquer aux loix de la plus exacte justice.

Enfin l'on supprime une autre lettre qui contient le récit des arrangemens que Sir Charles & les patrons des enfants de M. Danby prennent pour le mariage & l'établissement de la jeune fille & des deux freres. Le Docteur Barlet qui s'étoit trouvé à Londres dans cette occasion, revient charmé de ce qu'il a vu, & joint à sa rela-

tion quelques autres exemples de la générosité de Sir Charles, qui font leur impression ordinaire sur le cœur de Miss Byron.



LETTRE LIV.

Miss BYRON *à Miss* SELBY.

Vendredi 24 de Mars.

SIR Charles est arrivé ce matin. Au moment qu'il est entré, un rayon de lumiere a paru se répandre sur tous les visages.

Il a fait à tout le monde des excuses d'une si longue absence, sur-tout pendant que je suis à Colnebroke ; ce sont ses expressions, qu'il a civilement accompagnées d'une profonde inclination vers moi. Je me suis figuré qu'elles avoient été suivies d'un soupir & d'un regard tendre. Mais je n'ai pas eu la hardiesse de demander à Miss Grandisson, si elle avoit apperçu quelque chose de particulier dans les compliments qu'il m'a faits. Je m'imagine que c'est sa politesse, qui ne lui a pas permis de m'adresser directement ses excuses, parce qu'il n'a pas voulu faire supposer que j'eusse attendu son re-

tour. Je n'ai pas été fâchée non plus qu'il ne m'ait pas nommé sa troisieme sœur. Voyez, Lucie, comment le doute fait peser sur les moindres circonstances.

Au fond, je n'étois pas contente que son absence durât si long-temps ; & dans les réflexions que je faisois là-dessus, je me suis sentie portée une fois à retourner à Lond.es ; & peut-être m'y serois-je déterminée, si je m'étois crue assez importante pour lui causer un peu de chagrin par mon départ. Femmes! femmes! s'écriera ici mon oncle : je ne me vante point d'être supérieure à tous les petits foibles de mon sexe. Mais aussi-tôt que je l'ai vu, tous mes dégoûts se sont dissipés. Après l'affaire d'Anderson, celle de Danby & celle du Milord W... il a paru dans un jour plus brillant à mes yeux, qu'un héros couvert de lauriers, qui retourneroit dans son char de triomphe, avec une foule des princes captifs à sa suite. Combien le caractere d'ami du genre humain n'est-il pas plus glorieux que celui de vainqueur des nations.

Ma chere Emilie n'a pu se défendre d'un généreux embarras, en se rappellant les peines qu'elle a causées à son meilleur ami, quoiqu'elle ignore encore la visite que sa mere lui a rendue avec Ohara &

Salmonet. Il m'a remerciée de ce qu'il nomme la bonté que j'ai eue de dérober Emilie à sa mere, dont la vue l'auroit jettée dans une excessive frayeur; & Milord a reçu aussi des remerciemens de la tendresse qu'il a marquée dans cette occasion pour sa pupille.

On lui a donné la lettre que Madame Jervins avoit laissée pour sa fille. Il l'a présentée à Miss Emilie, sans la lire. Mais elle la lui a rendue aussi-tôt, avec tant de grace, que ne pouvant refuser de la prendre, il lui a dit qu'ils la liroient donc ensemble. Cette lettre a donné occasion au Docteur de lui apprendre qu'il nous avoit communiqué plusieurs endroits des siennes. J'approuve, sans doute, a-t-il répondu, tout ce que le Docteur a fait; mais que pensent mes sœurs des conditions que j'ai mises à la correspondance qu'elles desirent? Milady a déclaré naturellement qu'elle feroit charmée de voir tout ce qu'il écrivoit au Docteur; mais qu'elle ne pouvoit s'engager à rendre lettre pour lettre. Pourquoi donc a-t-il demandé? Miss Charlotte s'est hâtée de répondre, que la lecture des lettres de Miss Biron leur avoit ôté le courage d'écrire. J'ambitionne beaucoup, a-t-il repliqué, d'obtenir une faveur qui n'a pas été refusée à Milord L...

De deux freres, Mademoiselle, a-t-il ajouté en se tournant vers moi, exclurez-vous l'un d'une confiance que vous avez eue pour l'autre ?

Des freres, Lucie ! Je ne l'ai pas trouvé si aimable dans ce moment, que lorsqu'il est arrivé.

Cependant je suis demeurée dans quelque embarras, & je ne sais qu'elle auroit été ma réponse, si Miss Grandisson ne m'avoit soulagée, en lui offrant d'obtenir pour lui la communication de mes lettres, s'il vouloit s'engager aussi à nous laisser voir celles qu'il avoit écrites à M. Berlet, dans le même espace de temps, & lettre pour lettre. Il a demandé si mon consentement étoit sûr à cette condition Je me suis défendue assez long-temps : mais les instances de ses sœurs, & peut-être ma curiosité, l'ont emporté sur ma résistance. Miss Grandisson s'est chargée de l'exécution de ce traité.

On est revenu à la lettre de Madame Jervins. Il a poussé sa chaise près d'Emilie, qu'il a nommée sa chere fille, & l'enfant de sa compassion. Vous êtes appellée, lui a-t-il dit, à de glorieuses épreuves ; & jusqu'à présent, elles vous ont fait honneur. Je souhaiterois que cette infortunée fût capable de la moitié seulement de

l'honnêteté qu'elle eſt ſûre de trouver dans vos diſpoſitions. Mais liſons ſa lettre.

Il l'a tirée de ſa poche. Emilie, qui s'étoit levée, étoit debout près de lui, s'eſſuyant les yeux, & s'efforçant de vaincre ſon émotion. Après avoir ouvert la lettre, il a paſſé le bras autour de ſa pupille. Sûrement, Lucie, il eſt le plus tendre, comme le plus brave des hommes. Que ne donnerois-je pas d'une peinture qui repréſenteroit une partie du feu & de la tendreſſe qui brilloient dans ſes regards, pendant qu'il les jettoit, tantôt ſur la lettre, & tantôt ſur Emilie ? Malheureuſe femme ! a-t-il dit deux ou trois fois, en liſant des yeux. Après avoir achevé; vous la lirez, ma chere, a-t il repris. J'y trouve quelques ſentimens maternels. Vous reconnoîtrez une mere, dans toutes les occaſions où vous aurez le bonheur de la retrouver.

Je l'ai crue prête à lui jetter les deux bras autour du cou ; & je ſuis ſûre que ſa ſeule modeſtie l'a retenue. O mon cher tuteur ! s'eſt-elle écriée d'un ton auſſi tendre que ſes regards & ſes larmes. Vous voulez donc que je la liſe ! Je vais me retirer dans ma chambre pour vous obéir.

Il s'eſt levé, il a pris ſa main, & s'approchant de moi, il l'a miſe dans la mien-

ne. Ayez la bonté, Mademoiselle, m'a-t-il dit, de fortifier le cœur de cette chere fille, pendant une lecture qui ne peut manquer de l'attendrir. Il m'a donné la lettre. Son compliment m'a rendue fiere. Je suis passée avec Emilie dans le cabinet voisin, où elle a lu la lettre de sa mere; mais ce n'a pas été tout d'un coup, ni sans être souvent interrompue par ses larmes; & plus d'une fois elle m'a jetté les bras autour du cou, dans le transport d'une douleur muette, qui lui faisoit chercher comme un refuge. Je lui ai donné mille noms tendres. Mais je ne pouvois parler beaucoup. La lettte me touchoit vivement moi-même. On m'accorde la permission de vous l'envoyer.

MA CHERE EMILIE.

S'il vous reste un peu d'amour & de respect pour une malheureuse mere, dont les fautes ont été barbarement exagérées, dans la vue de justifier le mauvais traitement qu'elle a reçu d'un mari qui n'étoit pas sans reproche, je vous conjure de me venir voir dans ma nouvelle demeure de Dean-Stret, ou de me faire dire dans quel autre lieu je puis vous aller voir moi-même. Cette priere suppose qu'on ne m'accorde point la liberté de vous entretenir

à Colnebroke, où je fais que vous êtes depuis quelques jours. Je ne puis me perfuader que votre tuteur, qui paffe pour honnête homme, foit capable de vous refufer une permiffion qu'il doit à la juftice autant qu'à fon honneur ; du moins fi vous la demandez avec un peu d'inftances, comme vous y êtes obligée, fi vous avez pour moi la moitié de la tendreffe que j'ai pour vous, puis-je douter que vous n'y foyiez difpofée ? Je ne le puis. L'impatience que j'ai de vous voir eft extrême. Il me tarde de vous ferrer dans mes bras ; & j'ai promis au Major Ohara que vous ne ferez pas difficulté de le nommer votre pere. C'eft un homme d'une des meilleures Maifons d'Irlande, un brave & digne Officier, qui eft capable de foutenir les droits d'une femme injuriée, s'il y eft forcé ; mais qui fouhaite de terminer par des voies paifibles.

On me parle avantageufement de vos progrès, Emilie : & j'apprends que vous êtes fort bien partagée du côté de la taille & de la figure. O chere Emilie ! N'eft-il pas bien douloureux pour moi que ces lumieres me viennent de la bouche d'autrui, & qu'il ne me foit pas permis de vous voir, d'admirer les perfections de ma fille, qui doivent répandre tant de joie

dans mon cœur, & qui produiront sûrement cet effet, malgré les indignes traitemens qu'on ne m'a point épargnés ? Mais vous, Emilie, mépriserez-vous celle qui vous a portée dans son sein ? Il est bien terrible qu'avec une fortune telle que votre pere l'a laissée, je sois réduite à la pauvreté & à la dépendance ; & qu'ensuite on en prenne droit de me mépriser. Ma fille ! ma chere fille ! si vous êtes du nombre de ceux qui méprisent votre mere, si vous êtes élevée dans ces cruelles maximes, quel sera mon sort, malgré les heureuses espérances que je dois concevoir de mon nouveau mariage : Quelle autre attente sera la mienne, que celle d'une vie amere, & d'une mort que votre ingratitude ne manquera point de hâter ? Une mere n'a pas long-temps la force de soutenir les mépris de sa fille : & dans cette triste supposition, votre grande fortune ne vous mettra point à couvert des jugemens de Dieu. Mais j'espere mieux de mon Emilie, pour son indulgente & malheureuse mere.

HELENE OHARA.

Miss Grandisson est venue à nous. Elle a serré dans ses bras la pupille de son frere, & nous appellant ses deux amours,

elle nous a fait rentrer dans la chambre voisine. Il m'a paru que Sir Charles avoit avoué, dans notre absence, la visite qu'il avoit reçue de M. & Madame Ohara, & qu'il se reprochoit de s'être laissé un peu emporter par son juste ressentiment. Miss Jervins lui a rendu la lettre de sa mere ; & tournant derriere lui, elle s'est appuyée sur le dos de son fauteuil, tandis que relisant la lettre, il a fait quelques observations, dont je crois pouvoir me rappeller les termes.

« Une malheureuse mere, dont les fau-
» tes ont été barbarement exagérées... ».
Le pere de mon Emilie étoit un mari fort indulgent. Il avoit pardonné à cette malheureuse femme des crimes que peu d'hommes seroient capables d'oublier. C'étoit un mariage d'inclination. Il étoit passionné pour elle. La facilité avec laquelle il avoit fermé les yeux sur ses premiers égaremens, n'avoit servi qu'à l'endurcir. Lorsqu'il eut reconnu l'impossibilité de vivre avec elle, il changea plusieurs fois de demeure, dans la seule vue de l'éviter. Enfin, ménacé de plusieurs attentats, qu'il eut le bonheur de découvrir, il prit le parti de quitter l'Angleterre, pour continuer son commerce dans les pays étrangers, après avoir eu, néan-

moins, l'attention d'assurer à sa femme une honnête subsistance.

Elle profita de son absence pour se livrer à toutes sortes de désordres. Ensuite, elle entreprit de le suivre. Je l'avois connu à Florence. Il m'avoit paru fort honnête homme, capable des meilleurs sentimens, & toujours prêt à marquer cette disposition par ses services & ses bienfaits. De tous ceux dont il étoit connu, sa femme étoit la seule qui ne l'aimât point. Elle le pressoit alors d'abandonner leur fille à ses soins, en promettant de répondre à cette complaisance par une meilleure conduite. Son motif étoit l'intérêt. On commençoit à juger que cette jeune personne seroit une riche héritiere. J'étois avec M. Jervins, dans la premiere visite qu'elle lui rendit à Livourne; & quoiqu'on ne m'eût pas fait une peinture avantageuse de son caractere, je me sentis porté à la servir. Elle avoit les dehors imposans. Je m'imaginai que la plus mauvaise femme, ne pouvoit être une mauvaise mere; & la bonté de M. Jervins ne le faisoit parler d'elle qu'avec beaucoup de ménagement. Mais elle ne sauva pas long-temps les apparences. Tout le comptoir Anglois de Livourne fut témoin de ses excès. Elle

étoit livrée particuliérement à celui qui laisse une femme sans défense, & qui entraîne tous les vices, en faisant disparoître une grace qui est non-seulement la gloire, mais comme la sauve-garde de son sexe. On m'assure qu'elle est aujourd'hui moins sujette à l'ivresse. Je serois charmé de lui voir donner la moindre espérance de réformation. L'effet de cette odieuse habitude fut de la rendre insensible à la honte ; elle se déshonora ouvertement par les débauches les plus emportées.

Il n'y avoit que l'intérêt d'un ami, & la justice que je dois à son caractere, qui pussent m'engager dans cette fâcheuse explication. Pardonnez, mon Emilie. Mais ne reprendrai-je pas la défense de votre pere ? Je n'ai pas dit tout ce que je sais de sa femme. Cependant elle a la hardiesse d'écrire » que ses fautes ont été » barbarement exagérées, dans la vue » de justifier le mauvais traitement qu'elle » a reçu d'un mari, » qui n'étoit pas, dit-elle, sans reproche. Le mauvais traitement d'un mari ! L'effrontée ! D'où lui vient cette audace ? Elle savoit que je lirois sa lettre. Elle sait que j'ai sous ma garde des aveux d'ingratitude & de méchancetés, signés de sa propre main, &

des témoignages authentiques de la bonté de M. Jervins.

Il s'est levé en voyant le visage de sa pupille inondé de larmes ; il lui a pris la main. Mais, mon Emilie, a-t-il continué, vous n'avez que des sujets de joie dans le souvenir de votre pere. C'étoit un honnête homme, dans le sens le plus étendu de ce terme. A l'égard de sa femme, il n'a jamais eu qu'un défaut, qui est l'excès de son indulgence Dirai-je, qu'après l'avoir vue plusieurs fois au pouvoir d'un autre, abandonnée, rejetée par des amans aussi méprisables qu'elle, il ne fit pas difficulté de la reprendre ? Elle obtint de sa pitié ce qu'elle ne pouvoit plus attendre de son amour ; & dans cette humiliation même, elle n'en usa pas mieux avec un homme auquel il étoit plus facile de pardonner que de punir. C'est avec douleur que je rappelle d'affreuses circonstances ; mais la mémoire de mon ami, je le répete, ne doit pas être blessée par des impostures. Combien de fois l'ai-je vu pleurer des excès de sa femme, pendant qu'elle en faisoit gloire ? Je ne condamne point vos larmes, chere Emilie ; mais je veux les essuyer.

Il a pris le mouchoir de sa pupille, & lui en a tendrement essuyé les joues.

J'en ai dit assez, a-t-il repris, pour la justification de votre pere. Passons à d'autres endroits de la lettre qui vous affligeront moins.

Votre mere vous demande une visite. Elle est, dit-elle, dans une extrême impatience de vous voir & de vous serrer dans ses bras. Elle vous félicite sur vos progrès. Elle vous recommande pathétiquement de ne pas la mépriser.... Ma chere fille, vous recevrez sa visite. Le choix du lieu dépendra d'elle-même, pourvu que je sois présent. Je vous ai toujours dit que vous devez mettre de la distinction entre le crime & celle qui s'en est noircie. L'un mérite votre horreur, l'autre a droit à votre pitié. Dites, ma chere, êtes-vous disposée à voir votre mere ? Je le souhaite..... Que les coupables même ne se plaignent point que nous manquions de bonté pour eux. Il y a des fautes dont la punition appartient au ciel, & contre les suites desquelles il nous suffit d'être en garde. Vous êtes ici sous une protection qui ne vous laisse rien à douter. Mon Emilie peut-elle oublier les terreurs de la derniere entrevue, & se sent-elle capable, en ma présence, de se mettre paisiblement aux genoux de sa mere ?

Miss

Miſs Emil. J'exécuterai, Monſieur, tout ce que vous m'ordonnerez.

Sir Ch. Il faut que vous répondiez à ſa lettre. Invitez-la reſpectueuſement à ſe rendre chez votre tuteur. Mon avis n'eſt point que vous alliez chez elle. Cependant, ſi votre inclination vous y porte, & ſi c'eſt abſolument ſa volonté, je conſens à vous accompagner.

Miſs Em. Mais, Monſieur, dois-je reconnoître ſon mari pour mon pere ?

Sir Ch. Laiſſez-moi ce ſoin, ma chere. Les petites difficultés nous arrêteront peu. Nous ne donnerons rien à l'orgueil. Mais je veux être ſûr qu'ils ſont réellement mariés. Il n'eſt pas impoſſible que d'un côté, l'amorce de la penſion annuelle, & de l'autre l'eſpérance d'une ſorte de protection, ne leur aient fait enviſager à tous deux quelque avantage dans les apparences d'une vie plus réguliere. Si votre mere commence à ſauver les dehors, c'eſt un point gagné pour l'avenir.

Miſs Em. Je ſuivrai fidellement tous vos ordres.

Sir Ch. J'ai, ma chere, un conſeil à vous donner. S'ils ſont mariés en effet, & ſi l'on peut ſe promettre d'eux une conduite ſupportable, vous leur ferez, s'il vous plaît, un préſent honnête, tel

que votre fortune vous le permet ; & vous leur ferez espérer qu'il sera renouvellé tous les ans, si M. Ohara continue d'en user civilement avec votre mere. Elle se plaint d'être pauvre & dépendante : *pauvre* ! c'est donc sa faute. Elle n'a pas apporté deux cens livres sterlings à votre pere. L'ingrate ! Je crois vous avoir dit qu'il l'épousa par inclination. Avec deux cens guinées, qui lui sont payées réguliérement, elle ne doit pas être pauvre. Mais *dépendante*, elle doit l'être. Votre pere lui auroit fait une pension plus forte, s'il n'eût appris, par une longue expérience, que c'étoit lui donner de nouvelles armes contre elle même. J'ai trouvé, depuis sa mort, cette déclaration dans ses papiers ; & c'est la connoissance que j'ai de ses intentions, qui me porte à vous donner le conseil que je répete ; s'il y a quelque espérance de réformation, je vous ouvrirai les voies, ma chere, pour vous faire honneur à vous-même de votre générosité ; & je prendrai sur moi l'avis de la restreindre à la supposition d'une bonne conduite, autant pour leur propre intérêt que pour le vôtre.

Miss Em. O monsieur, que j'admire votre bonté ! Vous m'inspirez du courage. Je souhaite à présent de voir ma

malheureuse mere, dans l'espérance qu'elle me donnera le pouvoir de contribuer au bonheur de sa vie. Fasse le ciel qu'elle soit mariée, & qu'elle ait les plus justes droits à tout ce que vous me conseillerez de faire pour elle.

Sir Ch. Je doute que ce M. Ohara soit l'homme pour lequel il se donne. Mais il peut avoir vécu assez long-temps, pour reconnoître ses folies. A l'égard de votre mere, quels efforts n'ai je pas déjà faits pour la servir ? J'avois perdu l'espoir de la faire rentrer dans elle-même : mais je souhaite que nous la trouvions réellement mariée. Cette tentative sera la derniere. Ecrivez-lui, ma chere. Cependant ne lui dites rien de notre intention. Si elle n'est point mariée, les choses demeureront sur le même pied.

Emilie s'est hâtée de monter à sa chambre, d'où elle est bientôt revenue avec le billet suivant.

MADAME,

Je vous supplie de croire que j'ai pour ma mere tout le respect que je lui dois. Vous réjouissez mon cœur, en m'assurant que vous m'aimez. Mon tuteur est si bon, qu'il n'a point attendu que je lui aie demandé la permission de vous écrire

pour me la donner, avec celle de vous faire ſavoir qu'il me préſentera lui-même à vous le jour qu'il vous plaira de choiſir pour m'accorder l'occaſion de vous rendre mes devoirs dans ſa maiſon de Saint-James-Square.

Permettez-moi d'eſpérer, ma chere maman, que vous ne ſerez pas auſſi fâchée contre moi que vous avez paru l'être, la derniere fois que je vous ai vue chez Madame Lane. Vous me trouverez tous les ſentimens qu'un enfant doit à ſa mere; car je ſuis & je ſerai toujours, votre très-humble & très reſpectueuſe fille,

EMILIE JERVINS.

La générosité de Sir Charles lui a fait marquer quelque ſcrupule ſur le dernier article du billet. Il n'a pas jugé qu'après une lettre telle que celle de la mere, il fallut lui rappeller des emportemens qu'elle ſouhaitoit peut-être d'oublier. J'étois de ſon avis : mais les deux ſœurs ont demandé ſi inſtamment qu'Emilie ne changeât rien à ces quatre lignes, ne fût-ce que pour la garantir d'une nouvelle ſcene, en faiſant honte à Madame Jervins de la derniere, que Sir Charles s'eſt rendu à leur opinion.

Emilie s'eſt retirée, pour aller tranſ-

crire ſon billet ; & deux Dames étant appellées par leurs ſoins domeſtiques, je ſuis montée au cabinet du Docteur, à qui je dérobe quelquefois un quart-d'heure, pour tirer de lui quelques nouvelles connoiſſances d'hiſtoire & de géographie. Je n'y avois pas été long-temps, lorſque Sir Charles y eſt entré. Il vouloit ſortir, après m'avoir apperçue. M. Barlet l'a preſſé de s'arrêter un moment. Je ſuis demeurée interdite : je ne m'attendois point à cette ſurpriſe. Pourquoi rougir, s'il vous plaît, d'être ſurpriſe avec le Docteur ? Mais je dois ajouter que Sir Charles m'a paru auſſi dans quelque embarras. Vous me retenez, a-t-il dit au Docteur ; j'y conſens : cependant ſi vous étiez ſur quelque ſujet que ma préſence interrompe, je me croirois incommode, & je vais me retirer.

Nous avions fini notre ſujet, a répondu le Docteur, & nous en commençions un autre. J'allois parler de Miſs Jervins. Ne lui trouvez - vous pas un excellent naturel, m'a demandé Sir Charles ? Je l'ai aſſuré que je ne connoiſſois rien de plus aimable. La converſation a duré quelques momens ſur les chagrins que lui cauſe ſa mere ; & m'attendant à quelque ouverture, ſur le deſſein de nous

la confier en Northampton-Shire, mon cœur palpitoit de la maniere dont ce plan feroit propofé & de celle dont je devois le recevoir; fur-tout lorfqu'on ne devoit pas fuppofer que j'en euffe la moindre connoiffance. Qu'auroit-ce été, fi j'avois eu la foibleffe de lire la lettre? Mais on n'a pas dit un mot qui regardât mon voyage.

Je commence à craindre, chere Lucie, qu'il n'ait changé de réfolution, s'il a jamais eu cette idée. Il me femble que je fouhaite plus vivement d'avoir Emilie avec nous, que je ne me ferois jamais crue capable. Que l'apparence des chofes eft différente, lorfqu'elles ne font point en notre pouvoir, & lorfque nous fommes perfuadés qu'elles dépendent de nous!

Mais je ne vois pas la moindre raifon d'efpérer que ce qui vous flatteroit le plus, arrive jamais. Je ne puis qu'y faire.

Cette petite flatteufe d'Emilie me difoit qu'elle avoit remarqué, dans fes yeux & dans fes manieres, tous les fignes d'un vif attachement pour moi! Mais je n'y vois aucun fondement. Il me paroît certain que fes affections font engagées. Qu'il foit heureux, quels que puiffent être fes engagemens! Pendant fon abfence, encouragée, comme je l'étois par fes fœurs & par Mi-

lord..... je pensois assez avantageusement de moi-même : mais à présent que je l'ai devant les yeux, je lui vois tant de qualités brillantes, que mon humilité l'emporte sur mon ambition.

Mon ambition, ai je dit. Oui, ma chere. N'est-ce pas le propre de cette passion, de nous avons la folie d'appeller noble, de nous faire exalter son objet, tandis qu'elle nous porte à nous ravaler nous-même? la fortune me manque, du moins! A la vérité, j'entends dire à Sir Charles que ce n'est pas le point capital pour lui, & qu'il est assez riche de son propre bien. Il ne faut pas douter que les devoirs n'augmentent avec les richesses. On peut être aussi bon, par conséquent, avec un bien médiocre qu'avec une fortune plus considérable ; & la bonté n'est-elle pas une partie essentielle du bonheur ? Dans quelque degré de la vie qu'on se suppose, a-t-on d'autre intérêt que de savoir s'y renfermer humblement, & d'en remplir les devoirs? Mais qui peut souhaiter, par de vaines considérations d'amour propre, de resserrer le pouvoir d'un homme si généreux ? Son bonheur doit croître à chaque occasion qu'il aura d'exercer sa bonté. Non, chere Lucie, je ne vois aucune raison de nous flatter.

Sir Charles se réjouit d'un billet qu'il vient de recevoir, par lequel Sir Hargrave remet, à la semaine prochaine, la partie de dîner dans sa maison de la forêt de Windsor.



LETTRE LV.

Miss Byron à Miss Selby.

Le temps ne m'ayant pas permis d'achever la lettre, il me reste de la matiere pour en faire une seconde.

J'ai laissé Sir Charles avec le Docteur Barlet. Ils vouloient me retenir plus long-temps; mais j'ai fait réflexion qu'il pouvoit paroître étrange aux Dames de me trouver avec lui dans le cabinet du Docteur. Milord & les deux sœurs s'étoient déjà rassemblés. Henriette, m'a dit Miss Grandisson en me voyant arriver, nous sommes résolues de faire aujourd'hui tous nos efforts pour pénétrer dans le cœur de mon frere. Il faut que vous soyez présente, & que vous y mêliez quelques mots. Nous verrons si le Docteur nous trompe, lorsqu'il nous assure que mon frere est le moins réservé des hommes. M. Barlet est entré au même moment. Je crois, Doc-

teur, lui a dit Milady L.... que nous suivrons votre conseil, & que nous ferons à mon frere toutes les questions qui nous viendront à l'esprit, sur ses engagemens dans les pays étrangers. Elle n'avoit point achevé, lorsque Sir Charles a paru. Il s'est assis près de moi; & je crois avoir observé qu'il me regardoit avec un mélange de respect & d'amitié.

Miss Grandisson a commencé fort adroitement par rappeller la lettre qui regarde Milord W... dont elle a dit à son frere que le Docteur nous avoit lu quelques articles. Elle souhaitoit beaucoup, a-t-elle ajouté, de savoir sur qui Sir Charles avoit jetté les yeux pour en faire la femme de leur oncle.

Il a répondu qu'avant que de la nommer, il souhaitoit lui-même d'avoir quelques momens d'entretien avec elle; qu'il étoit sûr qu'elle seroit approuvée de ses sœurs si elle acceptoit les offres de Milord; & son dessein étoit de lui rendre une visite en revenant du château de Grandisson. Ensuite il a proposé à Miss Charlotte de l'accompagner dans ce voyage, qu'il ne pouvoit différer plus longtemps, parce qu'il devoit assister à l'ouverture de sa nouvelle Eglise. Cette partie sera si courte, a-t-il dit à Milord & Milady

L.... que je ne vous propose pas d'en être aussi. Je compte partir vendredi prochain, pour revenir le mardi d'après.

Miss Grand. Je crois, mon frere, que je vous prierai de m'excuser. Si vous deviez passer huit ou quinze jours dans votre terre, je vous accompagnerois volontiers, & je m'imagine que Milord & Milady L... seroient aussi du voyage.

sir Ch. Je suis obligé de me trouver à Londres d'aujourd'hui en huit jours; mais vous pourriez passer au château de Grandisson le temps que vous desirez. Vous trouverez des amusemens dans le voisinage. Votre cousin y sera: il sera les honneurs du canton; & si je juge de vos sentimens, par la liberté avec laquelle vous le traitez, peut-être est-il mieux dans votre cœur que vous ne pensez vous-même.

Miss Grand. Votre servante, Monsieur; mais j'aurai mon tour. De grace, Sir Charles, puis-je vous demander ... nous sommes ici entre freres & sœurs.

sir Ch. (En souriant.) Doucement, Charlotte: si c'est par représailles que vous me faites des questions, je ne réponds point.

Miss Grand. Par représailles!... pas tout-à-fait non plus. Mais, suivant la lettre que M. Barlet nous a lue, lorsque Milord W... vous a proposé de penser au mariage, vos

réponses nous ont fait craindre que vous n'y ayiez point d'inclination.

Milady L... Vous n'êtes pas cérémonieuse, Charlotte.

(Sérieusement, Lucie, elle m'a fait trembler.)

Miss Grand. Pourquoi des cérémonies entre de si proches parens !

sir Ch. Ecoutons Charlotte.

Miss. Grand Je voudrois donc vous demander, Monsieur, si votre dessein n'est pas de vous marier un jour ?

sir. Ch. Oui, Charlotte, c'est mon dessein. Je ne me croirai point heureux, si je n'obtiens quelque jour la main d'une femme aimable.

(Je crains bien, Lucie, d'avoir marqué visiblement du trouble. Je ne savois...)

Miss Grand. Fort bien, Monsieur... Et de grace encore, n'avez-vous pas vu, soit en Angleterre, soit ailleurs, la femme que vous souhaiteriez de pouvoir nommer la vôtre? Soyez sans crainte, mon frere. Vous m'avertirez lorsque je deviendrai impertinente.

sir Ch. Vous ne sauriez l'être, Charlotte. Si vous voulez savoir quelque chose de moi, la plus agréable voie que vous puissiez prendre, est d'aller droit au but.

Miss Grand. Hé bien, si je ne puis être

impertinente, si vous aimez qu'on aille au but par le plus court chemin, & si vous avez de l'inclination pour le mariage, pourquoi, s'il vous plaît, vous êtez-vous refusé aux propositions de Milord W.... en faveur de Milady Françoise N... de Milady Anne S... & de je ne sais combien d'autres?

sir Ch. Les amis de la premiere de ces deux Dames ont manqué de générosité avec mon pere. Toute sa famille a trop fait valoir le crédit & le titre du sien. Je n'ai pas voulu me mettre dans la dépendance d'un homme public. Mon bonheur, autant qu'il est possible, sera fixé dans ma sphere. J'ai des passions vives : je ne suis pas sans ambition. Si j'avois lâché les rênes à la derniere, tout jeune que je suis, ma tranquillité dépendroit à présent des caprices d'autrui. Cette réponse, Charlotte, vous satisfait-elle pour Milady Françoise?

Miss Grand. Assez ; & d'autant plus qu'il y a une jeune personne que j'aurois préférée à Milady Françoise.

(J'ai pensé, ma chere, que je ne devois pas être présente à cette conversation. Milord L.... m'a regardée. Milord L.... n'auroit pas dû me regarder. Les Dames ne l'ont pas fait.)

sir Ch. Et! qui est-elle?

Miss Grand. Milady Anne S.....vous le savez. Puis-je demander, Monsieur, pourquoi cette ouverture n'a pas eu de succès ?

sir Ch. Milady Anne est une personne de mérite, je n'en doute point ; mais sa fortune auroit été mon principal motif, si je lui avois adressé mes soins ; & jamais cette seule vue ne m'a conduit deux fois chez une femme.

Miss Grand. Ainsi, Monsieur, je suppose que c'est à quelque Dame étrangere que vos soins se sont adressés.

sir Ch. J'avois cru, Charlotte, que votre curiosité ne s'étendoit qu'aux Dames d'Angleterre.

Miss Grand. Pardonnez-moi, Monsieur ; elle regarde toutes les femmes, sans distinction de pays, s'il y en a quelqu'une en effet qui ait donné de l'éloignement à mon frere pour les offres qu'on lui a faites ici, & contre lesquelles nous ne connoissons point d'objection. Mais vous me laissez entrevoir quelque étrangere...

sir Ch. (L'interrompant.) J'espere, Charlotte, que si votre tour revient, vous serez aussi naturelle dans vos réponses que vous l'êtes dans vos questions.

Miss Grand. Votre exemple, Monsieur, sera ma regle.

sir Ch. N'ai-je pas répondu nettement sur toutes les personnes que vous avez nommées ?

Miss Grand. Je ne m'en plains pas, Monsieur. Mais n'avez-vous pas vu des femmes dans les pays étrangers, pour lesquelles vous ayiez eu plus de goût que pour celles que j'ai nommées ? Répondez à cette question.

sir Ch. J'en ai vu, Charlotte : non-seulement dans les pays étrangers, mais en Angleterre aussi.

Miss Grand. Je ne sais ce que je dois dire là-dessus.... mais de grace, Monsieur, n'avez-vous pas vu d'étrangere qui ait fait plus d'impression sur vous qu'aucune Dame d'Angleterre ?

sir Ch. Non. Mais apprenez-moi, Charlotte, à quoi tendent toutes ces questions ?

Miss Grand. Uniquement, mon frere, à vous faire connoître que nous sommes impatientes de vous voir heureusement marié, & que nous craignons que votre éloignement pour les propositions qu'on vous fait, ne vienne de quelqu'autre attachement. Voilà tout.

Milord L... Voilà tout, cher frere.

Milady L... A présent, si Sir Charles vouloit satisfaire notre curiosité !

(Croyez-vous , Lucie , que toute ma préſence d'eſprit m'ait jamais été plus néceſſaire ? Sir Charles a ſoupiré. Il eſt demeuré quelques momens ſans répondre.)

Sir Ch. Vous êtes trop bonnes , trop généreuſes , de ſouhaiter ſi ardemment de me voir marié. J'ai vu la perſonne que je crois ſeule capable , entre toutes les femmes du monde , de me rendre véritablement heureux.

(Il a rougi : il a baiſſé la vue. Pourquoi rougir , Sir Charles ? Pourquoi baiſſer la vue ? L'heureuſe perſonne n'étoit pas préſente... L'étoit-elle ? Ah ! non , non , non.)

Sir Ch. Vous reſte-t-il d'autres queſtions à me faire ?

Miſs Grand. Une ſeule. Cette perſonne eſt-elle étrangere ?

Avec quel empreſſement tout le monde, excepté moi , l'a regardé ici pour attendre ſa réponſe ! Il a réellement héſité. Enfin , il a dit à Charlotte , qu'il la prioit de l'excuſer , s'il ſe diſpenſoit de répondre à une queſtion qui lui cauſoit quelque embarras , parce qu'elle conduiſoit à d'autres explications qu'il ne pouvoit actuellement ſe donner à lui-même , & ſans leſquelles la réponſe ſeroit inutile. Pourquoi donc ? ai-je penſé.

Milord L... Nous ſerions fâchés , Sir

Charles, de vous cauſer la moindre peine. Cependant...

Sir Ch. Hé bien, cependant... Continuez, cher Milord.

Milord L... Tandis que j'étois à Florence, on parla beaucoup...

Sir Ch. D'une Dame de cette ville, qui ſe nomme Olivia ? J'en conviens ; elle a mille qualités eſtimables. Mais je n'ai jamais rien deſiré d'elle : elle m'a fait trop d'honneur. Je ne la nommerois pas ſi facilement, ſi elle avoit apporté plus de ſoin elle-même à cacher la diſtinction dont elle m'honoroit. Mais j'oſe m'aſſurer, Milord, que vous rendrez juſtice à ſa réputation, & que vous n'avez jamais entendu blâmer, dans ſa conduite, qu'un excès de prévention pour un étranger.

Milord L... Votre caractere, Sir Charles, faiſoit honneur à ſon goût.

Sir Ch. Partialité fraternelle, Milord. Mais indépendamment de cette Dame, avec laquelle je n'ai pas eu la moindre liaiſon, j'avoue que mon repos a beaucoup ſouffert d'un tendre défaut que la nature a mis dans ma conſtitution, & ſans lequel néanmoins je ne voudrois pas être.

Emilie, touchée du ton dont il a prononcé ces derniers mots, n'a pu retenir ſes larmes. Un ſoupir qu'elle s'eſt efforcée

d'étouffer, ayant attiré notre attention fur elle, Sir Charles s'eft levé ; il a pris fa main ; il a voulu favoir pourquoi fon Emilie pleuroit ? Parce que vous, lui a-t-elle répondu, qui méritez fi bien d'être heureux, vous ne le paroiffez pas. Les tendres exemples, Lucie, font contagieux ; j'ai eu beaucoup de peine à ne pas pleurer auffi.

Il a confolé fon Emilie avec une vive bonté. Mon malheur, lui a-t-il dit, ne vient que de celui des autres. Sans cet obftacle, je ferois heureux dans moi-même, parce que je m'accommode aux maux que je ne puis éviter, & que je me fais, autant qu'il eft poffible, une vertu de la néceffité. Mais, Charlotte, voyez combien vous nous avez rendus graves. Il eft temps de quitter un fujet trop férieux.

Il eft temps de le quitter ! La derniere queftion lui caufe quelqu'embarras, parce qu'elle conduit à d'autres explications, qu'il ne peut fe donner actuellement à lui-même.

Quoi qu'il en foit, je vous demande, ma chere, avant que de continuer mon fujet, ce que vous croyez pouvoir conclure de tout ce que vous avez lu jufqu'ici. S'il eft lui-même dans les tourmens de

l'incertitude, il mérite moins de blâme que de pitié. Mais ne pensez-vous pas qu'il auroit dû nous dire, si la dame étoit étrangere ou non ? Comment pouvoit-il savoir quelle seroit la question qui viendroit après.

J'ai eu l'assurance de demander ensuite à Miss Grandisson, s'il y avoit eu quelque chose à recueillir de ses yeux, lorsqu'il a parlé de cette femme qu'il préféroit à toutes les autres ? J'étois assise près de lui, & Miss Grandisson vis-à-vis de nous. Elle m'a dit qu'elle ne savoit quel jugement porter, mais que soit étrangere ou Angloise, son frere avoit une femme dans le cœur, & qu'elle croyoit lui voir tous les symptomes de l'amour.

Je suis de l'opinion de Charlotte. Des sentimens si tendres, tant de douceur dans les manieres, tant d'harmonie dans la voix ! c'est à l'amour qu'il a toutes ces obligations ; & ne doutez point que la dame ne soit une étrangere. Il seroit bien étrange que dans l'espace de sept ou huit ans, un homme tel que lui n'eût point engagé son cœur, sur-tout à l'âge qui est proprement le regne des passions. Mais que veut-il dire, lorsqu'il se plaint » de ce que son » repos a souffert par un tendre défaut » dans sa constitution ? » Il parle sans

doute de sa compassion pour quelque malheureux objet. Je retournerai dans peu de jours à la ville ; je m'y préparerai à me jetter incessamment dans les bras de mes chers amis de Northampton-Shire ; sans quoi j'augmenterai peut-être le nombre de ceux qui ont troublé son repos.

Mais n'est-il pas bien surprenant qu'il n'ait pu dire si la Dame est étrangere ou non ? Docteur Barlet, vous êtes dans l'erreur. Sir Charles n'est pas aussi peu réservé que vous le pensez. Et vous, Emilie, chere petite flatteuse ! comment avez-vous pu me dire que vous avez observé ses yeux, & que vous les avez toujours vu tendredrement inclinés vers moi ? Oui, peut-être s'occupoit-il alors à faire, entre les traits de son étrangere & les miens, des comparaisons qui n'étoient point à mon avantage.

Mais cette Olivia, chere Lucie. Il faut que je me procure un peu plus d'information. Rien, dit-il, à desirer d'elle. Malheureuse femme ! il me semble que je suis portée à la plaindre.

Passons, passons à la suite de mon sujet. Je voudrois lui trouver quelque défaut : c'est une chose cruelle de se voir comme forcée de se fâcher contre un homme dans lequel on ne voit rien à blâmer. Cepen-

dant vous l'allez voir de mauvaiſe humeur. N'êtes-vous pas impatiente, Lucie, de ſavoir comment Sir Charles s'y prend, lorſqu'il eſt de mauvaiſe humeur ?

A préſent, Charlotte, a-t-il repris, (comme s'il eût pleinement répondu aux queſtions de ſa ſœur; oh! ces hommes, Lucie!) permettez que je vous interroge à mon tour. Je reçus hier une viſite de Milord G.... Quelles ſont vos vues, ma chere, par rapport à lui ? Mais peut-être aimeriez vous mieux que cette affaire fût traitée en particulier. Paſſons dans le cabinet.

Miſs Grand. Je regrette, Sir Charles, de ne vous avoir pas propoſé auſſi de paſſer dans le cabinet. Peut-être m'auriez-vous donné plus d'éclairciſſement que je ne puis me vanter d'en avoir reçu.

Sir Ch. Je ſuis prêt à ſortir avec vous, ſi vous le ſouhaitez; & j'écouterai avec plaiſir toute autre queſtion.

Miſs Grand. Pour moi, Monſieur, il n'y en a point à laquelle je ne ſois prête à répondre devant cette chere compagnie.

Sir Ch. Vous ſavez, Charlotte, ce que je vous ai demandé.

Miſs Grand. Que me conſeilleriez-vous dans cette affaire ?

Sir Ch. Je n'ai qu'un conſeil à vous don-

ner : c'eſt de refuſer ou d'agréer les offres de Milord G. . . , ſi vous êtes ſûre de vos propres diſpoſitions.

Miſs Grand. Je crois, mon frere, que vous avez envie de vous défaire de moi.

sir Ch. Vous agréez donc la recherche de Milord G. . . !

Miſs Grand. Cette conſéquence eſt-elle juſte, Monſieur ?

sir Ch. Vous ne ſuppoſeriez pas autrement, que je penſe à me ſéparer de vous. Mais venez, chere Charlotte, paſſons dans le cabinet. Je conçois qu'il eſt difficile à une femme de répondre directement à ces queſtions en compagnie, ſans excepter celle de ſes plus chers amis.

Miſs. Grand. Je puis répondre ici à toute queſtion qui regardera Milord G. . . . . .

sir Ch. Votre deſſein n'eſt donc pas de rejetter ſes offres.

Miſs. Grand. Je ne vois pas que cette conſéquence ſoit plus juſte que l'autre.

sir Ch. Elle eſt juſte, du moins, ſi j'entends quelque choſe au langage des femmes.

Miſs. Grand. J'avois cru mon frere trop poli, pour faire des réflexions injurieuſes à mon ſexe.

sir. Ch. Quoi ! c'eſt une injure de dire que j'entends quelque choſe au langage des femmes.

Miss. Grand. C'en eſt une, dans le ſens que vous l'avez dit.

sir Ch. Hé bien employez donc un langage qui ne vous expoſe pas à ces interprétations.

Miss. Grand. Je crains, cher frere, que vous ne ſoyez mécontent du mien. Je répondrai plus directement.

sir. Ch. C'eſt ce que je déſire, chere Charlotte. J'ai promis à Milord G.... de lui procurer une réponſe.

Miss. Grand. La veut-il conciſe, Monſieur ? Eſt-ce oui ou non qu'il demande ?

sir. Ch. Prenez un peu de confiance à moi, Charlotte. Vous le pouvez, malgré toutes vos délicateſſes.

Miss. Grand. Me refuſez-vous votre conſeil ?

sir. Ch. Je vous en donne un ; c'eſt de ſuivre votre inclination.

Miss. Grand. Suppoſez que ſi je connoiſſois la vôtre, elle emporteroit la balance.

sir Ch. Cette balance eſt-elle égale ?

Miss. Grand. C'eſt ce que je ne dis pas non plus.

sir. Ch. Congédiez donc Milord G....

Miss. Grand. En vérité, mon frere, vous êtes fâché contre moi.

sir. Ch. (S'adreſſant à moi.) Je ſuis ſûr,

Miss Byron, que sur les points de cette nature, je trouverai en vous une sœur bien différente, quand j'aurai le plaisir de lire vos lettres. M. Reves m'a dit un jour qu'après avoir une fois consulté votre cœur, vous ne teniez jamais personne en suspens.

Miss Grand. Mais que sais-je, mon frere, si j'ai consulté le mien.

Sir Ch. Alors tout change : je n'ajoute point un mot. Seulement, lorsque vous vous serez consultée, je vous demande en grace de me communiquer vos intentions, pour me donner le pouvoir de vous servir.

Miss Grand. Je suis avec les meilleurs amis que j'aie au monde. Milord ; quel est votre avis ? Sir Charles ne paroît pas disposé à me donner le sien.

Sir Ch. C'est uniquement par égard pour vos inclinations.

Milord L.... J'ai très-bonne opinion de Milord G. . Quelle est la vôtre, ma chere? (en s'adressant à sa femme.)

Milady L.... Je juge très bien de lui. Quelle est la vôtre, Miss Byron ?

Miss Byron. Il me semble que Miss Grandisson ne doit consulter qu'elle même dans cette occasion. Si son cœur n'objecte rien contre Milord G. . . . je m'ima-

gine qu'elle ne doit craindre les objections de personne.

Miss Grand. Expliquez-vous, expliquez-vous, chere Henriette.

Sir Ch. Miss Byron s'explique avec la pénétration & la prudence qui ne l'abandonnent jamais. Si je suis assez heureux pour interprêter son sentiment en donnant le mien, les voici tous deux : Milord G... & d'un excellent naturel & d'une humeur fort douce ; il fera le bonheur d'une femme qui aura quelque prudence, quand elle y joindroit un peu de caprice. Charlotte est d'une vivacité extraordinaire : elle aime la plaisanterie, presqu'autant qu'elle aime ses amis....

Miss Grand. Comment, mon frere !

Sir Ch...& Milord G... ne la contraindra point là-dessus. Les jalousies de mérite ne conviennent point à l'état du mariage. J'ai connu un poëte, dont la haine commença pour sa femme, sur ce qu'il entendit assurer qu'elle faisoit mieux des vers que lui. Mais que Charlotte reconnoisse les bonnes qualités de son mari, je lui réponds qu'il lui accordera celles qu'elle posséde, & que leur bonheur naîtra de cette déférence mutuelle.

Miss Grand. Ainsi, je comprends que si je devenois la femme de Milord G...,

il ne faudroit rien lui contester sur les insectes & les papillons (*).

sir Ch. Milord pourra perdre le goût de ces *colifichets*, lorsqu'il en aura un plus précieux pour s'amuser. Pardon, Charlotte ; mais tout ce que vous m'avez dit jusqu'à présent, ne sent-il pas un peu le colifichet ?

Miss Grand. Les épithetes de *précieux*, *de jeune*, *de joli*, font passer les termes les plus durs.

Sir Ch. Mais le Chevalier Watkins est-il plus de votre goût que Milord G . . . ?

Miss Grand. Je ne le crois pas : je n'ai pas si bonne opinion de son naturel.

Sir Ch. Je suis ravi, Charlotte, que vous fassiez ces distinctions.

Miss Grand. Parce que vous les croyez nécessaires apparemment pour une femme qui pense au mariage.

sir Ch. J'ai reçu de lui une lettre, à laquelle je ne puis me dispenser de répondre. Il me presse de le servir auprès de vous. Me direz-vous, chere sœur, (en lui donnant la lettre) ce que je dois lui écrire ?

Miss Grand. (Après l'avoir parcourue.) Comment ? Le pauvre homme est fort amoureux. Mais j'aurois trop de peine à

N. (*) On a déjà vu qu'elle l'avoit raillé de ce goût.

lui apprendre l'ortographe. Cependant il se vante de savoir le François & l'Italien sur le bout du doigt.

(Elle commençoit à mettre la lettre en pieces).

sir Ch. Je m'y oppose, Charlotte : rendez-moi, s'il vous plaît, cette lettre. Une femme n'a jamais droit de tourner en ridicule un amant qui lui déplaît. Si son indifférence pour lui vient de la haute opinion qu'elle a d'elle-même, elle lui doit de la pitié ; mais qu'elles que soient ses idées, celle qui blesse doit guérir. M. Watkins peut s'adresser à cent femmes, auxquelles ses richesses & la figure qu'il fait dans le monde, feront pardonner son ortographe.

Miss Grand. La saison de la jalousie s'approche. On n'est pas fâchée d'avoir quelquefois en public un ou deux soupirans à sa suite. Peut-être n'ai-je pas encore assez vu les deux miens, pour me déterminer en faveur de l'un ou de l'autre. N'est-il pas permis, puisqu'aucun des deux n'est d'un mérite brillant, de chercher à les voir sous différens jours, pour se mettre en état de juger lequel est le plus supportable ; & pour attendre s'il ne s'offrira pas quelqu'autre personnage qui me déplaise encore moins.

(Elle a fait cette réponse de son air le plus folâtre, quoique le sujet fût si sérieux, & que son frere ne souhaitât pas moins sérieusement de connoître ses inclinations). Sir Charles s'est tourné vers Milord L..., & lui a dit gravement, qu'il s'étonnoit que leur cousin Everard fît un si long séjour au château de Grandisson. Miss Charlotte a fort bien senti que cette diversion la regardoit. Elle lui a fait des excuses : il a continué, sans y faire attention : l'esprit, Milord, est une arme dangereuse ; mais convenez que celui qui ne peut briller qu'aux dépens d'autrui, n'a pas une espece d'esprit dont on doive tirer vanité. La Demoiselle qui est vis-à-vis de moi, comment se nomme-t-elle ? & moi qui suis proche de vous ; nous sommes tombés dans une singuliere méprise. Je l'ai prise pour ma sœur Charlotte ; elle m'a pris pour notre cousin Everard. Tout le monde a senti la sévérité de ce discours. Pour moi, il m'a pénétré, comme s'il eût été adressé à moi-même. Un langage si dur dans la bouche de Sir Charles, & prononcé d'un air si glaçant ! Je n'aurois pas voulu, dans ce moment, être Miss Grandisson pour le monde entier. Elle ne savoit de quel côté jetter les yeux. Milady L... a paru vivement touchée pour sa sœur : l'aimable femme !

elles avoient toutes deux les larmes aux yeux.

A la fin, Miſs Charlotte s'eſt levée : je veux, Monſieur, a-t-elle dit à ſon frere, ôter de vos yeux la cauſe de l'erreur. Lorſque je pourrai rectifier ma mépriſe, & vous ramener votre ſœur, j'eſpére que vous la recevrez avec votre indulgence ordinaire.

Sir Ch. (ſe hâtant de ſaiſir ſa main.) Ma Charlotte ! Chere ſœur ! Point de reſſentiment contre moi. J'aime votre eſprit ; mais lorſque je vous demandois de l'attention pour un ſujet ſérieux, un ſujet qui concerne le bonheur de votre vie, & par conſéquent de la mienne, j'ai ſouffert impatiemment qu'il vous ſoit échappé des railleries qui ne conviennent qu'à une femme ſans principes, & je n'ai pu m'empêcher de ſouhaiter qu'elles fuſſent ſorties d'une autre bouche que la vôtre. Diſtinguons les temps, les occaſions, ma chere Charlotte.

Miſs Grand. C'eſt aſſez, Monſieur, je reconnois ma folie. Permettez que je me retire.

Sir Ch. Vous retirer ? C'eſt moi, Charlotte, qui vais vous laiſſer libre un moment ; pour recevoir les conſolations que vos amis ſont diſpoſés à vous donner. Emilie, j'ai deux mots à vous dire, ma chere.

Elle a volé vers lui. Ils sont sortis ensemble. Voyez, a dit Miss Grandisson, il prend cette petite fille avec lui, pour lui faire tirer une leçon de mon extravagance. Le Docteur Barlet s'est retiré en silence : Milady a témoigné le chagrin qu'elle ressentoit pour sa sœur : mais elle ne lui a pas dissimulé qu'elle avoit poussé les choses trop loin. Milord l'a blâmée aussi, en lui représentant que leur frere avoit pris long-temps patience ; que l'affaire étoit des plus sérieuses, & qu'il s'y étoit engagé fort sérieusement. O Miss Byron, a-t-il interrompu en me regardant, quel plaisir ne prendra-t-il pas à lire vos lettres, lorsqu'il y verra votre conduite pour cette foule d'adorateurs que vous étiez résolue de ne pas écouter !

Oui, oui, Henriette, m'a dit Miss Grandisson, vous brillerez aux dépens de la pauvre Charlotte ; mais puisque j'ai perdu les bonnes graces de mon frere, puissiez-vous en jouir à ma place ! Ce que j'ose bien promettre, c'est que je ne lui donnerai jamais sujet de me reprocher que je le prends pour mon cousin Everard. Mais ai-je poussé l'extravagance bien loin ? Parlez franchement, Henriette. Ai-je été fort extravagante ? Je lui ai répondu qu'elle s'étoit égarée depuis le premier mot jus-

qu'au dernier : que j'avois d'abord tremblé pour elle ; mais qu'en l'entendant parler des ſoupirans qu'elle vouloit avoir à ſa ſuite, & des nouvelles conquêtes qu'elle ſembloit ſe propoſer, je l'aurois volontiers grondée, ſi je n'avois été retenue par la préſence de ſon frere. Me le pardonnerez-vous ? lui ai-je dit à l'oreille, votre langage étoit celui d'une fiéfée coquette, & l'air y répondoit parfaitement. En vérité, chere Charlotte, vous ne vous êtes jamais tant oubliée.

Ainſi, tout le monde eſt contre moi, a-t elle repris. Il faut que je ſois bien coupable en effet.

Le temps, l'occaſion, ma ſœur, lui a dit Milord L... étoient mal choiſis. Si le ſujet avoit été moins important, Sir Charles auroit tourné vos vivacités en plaiſanterie, comme il a toujours fait. C'eſt-à-dire, a-t-elle repliqué, que tout ce qui lui déplaît, ou qui ne lui reſſemble pas, eſt blâmable. Il eſt fort heureux, du caractere qu'il s'eſt établi.

Milady L... a fait remarquer qu'au milieu de ſon mécontentement il n'avoit point oublié qu'il étoit frere ; & qu'en diſant qu'il s'agiſſoit du bonheur de Charlotte, il avoit ajouté, *& par conſéquent du mien.*

Je dois faire une autre remarque à l'hon-

neur de Sir Charles, a repris Milord L... & j'eſpere, ma ſœur, qu'elle ne vous offenſera point. Il n'a pas touché le moins du monde à l'aventure dont il vous a tirée, quoiqu'étant ſi récente, le ſouvenir doive lui en être fort préſent. C'eſt une marque évidente qu'il ne penſe point à bleſſer, & qu'il n'a pas d'autre vue que vous ſervir.

Il me ſemble, Milord, a-t-elle répondu, en rougiſſant, que vous auriez pu m'épargner cette réflexion. Je ne vois point ce qui oblige l'un de mes deux freres à rappeller ce que l'autre a la bonté de laiſſer dans l'oubli En un mot, Milord, je n'ai point de remercimens à vous faire pour votre remarque.

Cette réponſe a touché l'excellente Milady L.... Elle a prié Charlotte de ne pas blâmer ſon mari. Vous perdriez ma pitié, lui a-t-elle dit. Ne ſommes-nous pas unis tous quatre, dans une même cauſe ? & nos cœurs ne doivent-ils pas s'ouvrir avec liberté ?

Bon ! s'eſt écriée l'autre. J'ai donc à préſent la femme & le mari ſur les bras. Plût au grand Dieu du ciel que je fuſſe mariée, pour avoir quelqu'un dans mon parti ? Mais dites, Henriette ; ai-je tort encore une fois.

Je m'imagine ; chere Miſs Grandiſſon.

lui ai-je répondu, que ce que vous avez dit à Milord, n'étoit qu'un badinage : & dans cette ſuppoſition, votre ſeul tort eſt de l'avoir dit d'un air trop ſérieux.

Fort bien : fort bien, a-t elle interrompu. Prêtez-moi du moins votre ſecours, pour me tirer de ce nouvel embarras. Je ne ſuis pas heureuſe aujourd'hui. Il eſt fâcheux pour moi que mon badinage n'ait pas l'air badin. Cependant Milady n'eſt-elle pas tombée dans la même faute ? Ne m'a-t-elle pas corrigée d'un air trop grave ?

Je paſſe volontiers condamnation, lui a répondu Milady L... Mais, chere ſœur, vous ne devez pas vous priver, par vos ſaillies, des avis tendres & ſinceres d'un des meilleurs cœurs du monde. (Milord, qu'elle a regardé avec complaiſance, a baiſſé la tête vers elle avec la même affection. Heureux couple !)

Comme j'eſpere de vivre, a repris Miſs Grandiſſon, je me ſuis flattée, pendant que la main de Sir Charles s'appéſantiſſoit ſur moi, que vous aviez tous pitié de ma ſituation. Ce qu'il a dit en ſortant, ſemble marquer qu'il le penſoit lui-même ; mais vos yeux m'ont furieuſement détrompée.

Milord L... Je vous aſſure que j'ai eu ſincérement pitié de vous ; mais pourquoi

de la pitié pour ma sœur ; si je n'eusse pas cru qu'elle avoit tort ?

Miss Grand. Votre servante, Milord. Vos distinctions sont délicates.

Milady L... Ne sont-elles pas justes, Charlotte ?

Miss Grand. Sans doute, Milady ; & je vois que votre motif étoit le même. Je vous supplie donc tous deux de *ne me pas priver* de votre pitié. J'ai la vôtre aussi, Henriette, & par le même motif.

Miss Byr. (Pour faire passer cette réponse.) J'aime ce ton, chere Charlotte; il vous sied à merveille. C'est ce qui s'appelle une aimable plaisanterie.

Là-dessus, Milady L... a dit, en riant, que c'étoit une jolie preuve du repentir de Charlotte ; mais quoiqu'elle parût de fort bonne humeur, sa réflexion n'a pas été bien reçue. Charlotte est sortie aussi-tôt. Nous l'avons entendue à son clavessin, & nous nous sommes levés tous pour la suivre. Emilie est survenue. Miss Grandisson s'est avancée vers elle, & lui a demandé si toutes ses fautes ne lui avoient pas été proposées pour leçon ? En vérité, Mademoiselle, a répondu cette chere petite, mon tuteur ne m'a dit qu'un mot qui vous regarde, & le voici. « J'aime ma sœur ; » elle a de charmantes qualités. Qui n'a

» pas quelques défauts ? Vous venez de
» voir Emilie, qu'en voulant un peu la
» gronder, je lui ai parlé trop durement
» moi-même ».

Que le ciel benisse à jamais mon frere ! s'est écriée Miss Grandisson, dans une espece de transport. A présent, sa bonté me rend odieuse à moi-même.

Elle a prié Emilie de donner un air de clavessin, qui nous a bientôt ramené Sir Charles. Il est entré d'un visage aussi serein que s'il n'étoit rien arrivé. Miss Grandisson a voulu commencer des apologies. Il lui a dit tendrement ; oublions nos fautes mutuelles, chere Charlotte : & lorsqu'on est venu avertir que le dîner étoit servi, il lui a présenté la main pour la conduire jusqu'à sa chaise.

Quelle supériorité ! Je la trouve insupportable. Cet étrange homme ne fera-t-il rien mal-à-propos ? Rien qui blesse la bonté, la justice, ou la décence ? Si je lui voyois faire du moins quelque effort pour se contraindre, pour étouffer ses mouvemens, je lui supposerois des intervalles de foiblesse. S'il est homme, s'il est né comme nous avec les défauts de son espece, ne peut-il prendre un air de maître & des manieres impérieuses, dans un lieu où il est respecté jusqu'à la crainte, & où il n'a

beſoin que d'un ſigne de tête pour être obéi ? Ne peut-il être hautain avec les domeſtiques, pour faire appercevoir qu'il eſt mécontent des maîtres ? Non ! Il lui eſt naturel d'être bon, comme d'être juſte. Toutes ſes penſées, tous ſes ſentimens ſe rapportent à faire le bien ; & jamais il ne lui eſt entré dans l'eſprit de bleſſer ou de nuire.

Après le dîner, Miſs Grandiſſon m'a mis entre les mains le paquet de lettres que j'avois conſenti de laiſſer lire à Sir Charles. En le recevant de moi, il l'a baiſé, avec un air de galanterie, qui m'a paru convenir à l'occaſion. O vanité de ma niece ! crois je entendre dire à mon oncle. Je ne ſais, Lucie ; mais je crois m'appercevoir que Sir Charles prend un plaiſir extrême à m'entendre louer ; & Milord, & les deux ſœurs, ne perdent aucune occaſion de parler de votre Henriette avec bonté ; mais ne pouvoit-il répondre à Miſs Charlotte, lorſqu'elle lui a demandé ſi ſa favorite étoit étrangere ou non ?

Il nous a quitté de fort bonne heure après le ſouper ; & Miſs Grandiſſon, me voyant un peu rêveuſe, m'a dit qu'elle parieroit ſa vie, que je croyois ſon frere parti pour lire mes lettres. Vous ne vous trompez pas, a-t-elle ajouté ; car il me l'a

fait entendre en se retirant ; mais soyez sans crainte, Henriette, vous ne courez aucun risque.

Milady prétend que sur toutes sortes de sujets, les notions de son frere & les miennes sont exactement semblables. Cependant, Lucie, lorsqu'on a sa cause sous les yeux du juge, le cœur n'est pas sans un peu d'agitation. D'un autre côté, d'où pourroient venir mes craintes ? Si son cœur est au pouvoir d'une étrangere, que m'importe l'opinion qu'il aura de mes lettres ? Elle m'importe, néanmoins : on est sensible à l'estime de ceux auxquels on ne peut refuser la sienne.

(*N.*) *Plusieurs lettres d'une monstrueuse longueur, comme l'Auteur les appelle lui-même, offrent ici des conversations ingénieuses, où le caractere des acteurs se soutient avec beaucoup d'agrément & de vivacité. Le Chevalier Grandisson, charmé des lettres de Miss Byron, lui en fait des complimens si flatteurs, qu'elle en est surprise, elle qui n'y voit qu'un simple recit de ce qui lui est arrivé à Londres, pendant un séjour de quelques semaines, & l'attentat du Chevalier Hargrave Pollexfen, dont Sir Charles savoit déjà les principales circonstances; car on s'imagine bien que parmi ces lettres, elle n'a voit pas communiqué celles qui contien-*

*nent l'aveu de sa passion. Sir Charles recommence à presser Miss Charlotte sur les dispositions de son cœur. Elle continue de se défendre par mille détours, qui donnent lieu à de nouveaux reproches, tantôt enjoués & tantôt sérieux. Enfin l'on convient qu'elle s'expliquera nettement avec Miss Byron, que Sir Charles prie de lui apprendre alors les sentimens de sa sœur dans un entretien particulier. D'autres incidens lui donnent lieu de raconter le service qu'il avoit rendu à M. Danby. C'est une aventure assez bizarre, où sa vie & celle de son ami étant menacées par des voleurs nocturnes, il avoit employé heureusement la prudence & la valeur. Dans la derniere de ces longues conversations, on s'apperçoit qu'il est agité. Il avoue qu'il a reçu des lettres qui lui causent de l'inquiétude, & bientôt il se retire avec le Docteur Barlet. Miss Byron finit toutes ses dépêches par une apostille du vendredi matin. Elle sait tous les secrets de Miss Charlotte. Elle s'attend le même jour à la conférence que Sir Charles lui a demandée. Cette pensée l'agite beaucoup: mais elle n'a pas moins d'inquiétude sur les nouvelles qui causent l'agitation de Sir Charles. Des lettres étrangeres, dit-elle à sa cousine. En doutez-vous ? Pourquoi ce mot d'*étranger *ne peut-il sortir de ma mémoire? Jamais je*

ne me suis senti le cœur si étroit que dans ces derniers temps ; mais c'est un aveu que je vous ai fait vingt fois. Adieu. Cette énorme lettre ne sera peut-être pas la seule que je ferai partir aujourd'hui. Je tremble pour la matiere qui va s'offrir.



LETTRE LVI.

Miss BIRON *à Miss* SELBY.

Vendredi 24 Mars.

LA conférence ; ma chere, cette conférence que j'attendois en tremblant, vient de finir. Et q el est le résultat ? Vous en jugerez par toutes les circonstances que vous allez lire. Miss Grandisson & ses amans n'ont pas été nos seuls sujets. Comptez que je vous reverrai bientôt, chere Lucie ; mais, malgré tout ce qui s'est passé, je ne laisserai pas d'être exacte sur les détails. Eh ! que s'est-il passé ? Lisez, ma chere.

Sir Charles nous a tenu compagnie à déjeûner. Il est entré d'un air fort grave ; mais bientôt la gravité a fait place aux accompagnemens ordinaires de son visage, qui sont la douceur & la bonté.

Milord lui a témoigné l'inquiétude où nous étions depuis hier au soir, sur les nou-

veaux ſujets de peine qu'il avoit trouvés dans ſes lettres. Emilie, ſans ouvrir les levres, a fait lire la ſienne dans ſes yeux. Miſs Grandiſſon a pris une contenance ſérieuſe. Milady L.... avoit l'impatience peinte ſur ſon charmant viſage ; & le Docteur Barlet s'eſt tenu aſſis, de l'air d'un homme qui eſt déterminé au ſilence. Pour moi je ſuppoſe qu'on auroit lu dans mes traits la crainte & l'eſpérance, partagées comme j'étois entre l'une & l'autre, & ne ſachant ſi je devois ſouhaiter la conférence annoncée. Auſſi me ſuis-je ſenti les joues brûlantes.

Sir Charles a répondu : n'admettons rien que d'agréable, Milord, dans cette délicieuſe compagnie. Il s'eſt informé civilement de ma ſanté, & de la maniere dont j'avois paſſé la nuit, à l'occaſion d'un rhume fort léger, qui changeoit un peu ma voix. Il a voulu ſavoir d'Emilie, pourquoi elle paroiſſoit triſte ; de Milord & Milady L.... quand ils ſe propoſoient de retourner à la ville ; de Miſs Grandiſſon, ce qui lui donnoit l'air ſi *méditatif* ; c'eſt ſon expreſſion. Ne voyez-vous pas, Miſs Byron, a-t-il dit en ſouriant vers moi, que Charlotte n'a pas encore achevé de ſe déterminer ſur l'humeur qu'elle prendra dans le quart-d'heure qui va ſuivre ?

Je lui ai répondu que Mifs Charlotte me paroiffoit déterminée à régler fon humeur fur celle qu'il prendroit lui-même. Je me garderai donc bien, a-t-il repliqué, d'en prendre une férieufe; car je fouhaite que tout le monde ne connoiffe ici que la joie. En continuant de s'adreffer à moi; puis-je efpérer, Mademoifelle, que vous me permettrez de vous conduire à la bibliotheque ?

Affurément, Monfieur ... affurément, je ne ferai pas difficulté de vous fuivre.

Telle eft la réponfe de l'innocente, qui ne l'a pas finie fans héfiter; mais elle ne peut vous dire, Lucie, quelle figure elle faifoit alors.

L'engagement n'a pas été plus difficile. Il m'a préfenté la main. Je me fuis laiffé conduire à la bibliotheque. Quels efforts n'ai-je pas faits en chemin, pour rappeller toute ma préfence d'efprit ! & quel mêlange de tendreffe & de refpect n'ai-je pas cru voir dans fes regards & dans fes manieres !

Il m'a priée de m'affeoir. Enfuite il s'eft placé devant moi. Je crois que j'ai commencé par baiffer la vue. Ma contenance trahiffoit mon cœur; mais il y avoit dans fes regards une fi refpectueufe modeftie, qu'on pouvoit les voir attachés fur foi fans

en être gênée, fur-tout avec l'air de langueur que je croyois y découvrir; & chaque fois que mes paupieres fe levoient pour jetter un coup d'œil fur lui, j'étois fûre de lui voir détourner les yeux. J'en fuis devenue plus libre que je n'aurois pu l'être autrement. Quelle hardie créature, que celle qui préfére un homme hardi! & fi la hardieffe lui manque, quel doit être fon embarras fous les regards d'un œil fixe, où elle voit briller la confiance? Que fa timidité doit augmenter le courage d'autrui, & donner d'avantage fur elle!

Il a fait l'ouverture de notre fujet dans ces termes. Je ne vous fais point d'excufes, Mademoifelle, de la liberté que j'ai prife de vous demander cette conférence, parce que je connois la franchife de votre cœur, & peut-être aurai-je l'honneur de vous entretenir de plus d'un fujet. (Que mon cœur a palpité, chere Lucie!) Mais permettez que je commence par ce qui regarde ma fœur Charlotte. Je crois pouvoir conclure de quelques-unes de fes expreffions, & du témoignage de Milady L.... qu'elle approuve la recherche de Milord G.... cependant il eft aifé de voir qu'elle n'a pas une haute opinion de lui. Ma crainte eft qu'elle ne foit plutôt portée à fouffrir fes foins, par l'opinion qu'elle a de mon

penchant, que par la force du sien. Je lui ai dit plus d'une fois que son goût sera le mien, mais elle est d'une vivacité, qui ne permet guere de pénétrer ses véritables sentimens. Cependant je suppose qu'elle préfere Milord G... au Chevalier Watkins.
Il s'est arrêté.

Je le crois, Monsieur ; mais pourquoi dire *je le crois*, lorsque Miss Grandisson m'a permis de vous avouer que la préférence est entiérement pour Milord G...?

Etes-vous bien persuadée, Mademoiselle, qu'elle le préfere en effet, non seulement à M. Watkins, mais à tout autre homme? En d'autres termes, croyez-vous qu'il n'y ait point d'homme qu'elle puisse préférer à Milord G...? J'ai le bonheur de sa vie fort à cœur ; d'autant plus que sa vivacité m'inquiete, & que je crains cette qualité dans une femme, de quelque agrément qu'elle puisse être avant le mariage.

J'ose assurer, Monsieur, que si Miss Grandisson ne préféroit pas Milord G.... à tout autre homme, elle ne consentiroit pas à recevoir ses soins.

Je ne m'attends point, Mademoiselle, qu'une fille du caractere de Charlotte, qui n'a pas trouvé le mérite qu'elle supposoit dans l'objet de ses premieres affections, prenne une passion fort vive pour un hom-

me qui n'a pas des qualités extraordinaires. Elle peut à présent se faire un jeu de l'amour. Milord G... est un homme de mérite, sans être un homme fort brillant. Les femmes ont des yeux, & les yeux veulent être satisfaits. De là vient que les dehors l'emportent souvent sur le mérite intérieur. Si Charlotte ne consultoit que son bonheur, peut-être ne feroit-elle aucune objection contre Milord G... toutes les qualités ne se trouvent pas réunies dans le même homme ; mais si Milord suivoit la même regle, je ne sais s'il devroit souhaiter Charlotte pour sa femme. Pardon, Mademoiselle, vous savez ce que je pense des deux partis qui se présentent. Laissons M. Watkins, puisqu'il n'a plus de part à nos délibérations. Milord G... ne manque point d'esprit. Il est homme d'honneur, vertueux même, & c'est une qualité qui mérite beaucoup de considération dans un jeune homme de son rang. Il est aussi d'un caractere fort doux ; je le crois capable de patience : mais où trouver un mari qui puisse souffrir dans sa femme des airs méprisans ou tout ce qui leur ressemble ? Je craindrois beaucoup plus pour elle, les ressentimens invétérés d'un homme doux que les emportemens soudains d'un homme passionné.

Miss Grandisson m'autorise, Monsieur, à

vous assurer que si vous approuvez la recherche de Milord G... & si vous avez la bonté de prendre vous-même la conduite de cette affaire, elle se gouvernera uniquement par vos conseils. Miss Grandisson a vu pendant quelque temps Milord G.... Elle connoît la bonté de son caractere ; & j'ose répondre qu'elle est capable de remplir, avec autant de prudence que d'honneur, toute sorte d'engagements, sur-tout celui qui tient le premier rang entre tous les devoirs d'une femme.

M'est-il permis, Mademoiselle, de vous demander quelles sont ses vues, dans les questions qu'elle me fait quelquefois sur M. Belcher ? Je crois qu'elle ne l'a jamais vu. Mais suppose-t-elle, sur les éloges qu'elle m'entend faire de lui, qu'elle pût le préférer à Milord G....

Je m'imagine, Monsieur, que ce qu'elle en a dit n'est qu'un effet de sa vivacité. Si Miss Grandisson avoit réellement quelques vues, je suis persuadée qu'elle y auroit apporté plus de mesures.

Je le crois aussi. J'aime ma sœur, & j'aime M. Belcher. Je connois de la délicatesse à mon ami. Si Charlotte avoit les vues que je soupçonnois, je ne pourrois soutenir qu'il crût trouver une raison de refuser son estime à ma sœur, dans le malheur qu'elle

a eu d'entretenir une correſpondance ſecrete avec un homme abſolument indigne d'elle.

(Mes eſprits étoient un peu abattus. J'ai été forcée de tirer mon mouchoir. O chere Miſs Grandiſſon ! ai-je dit aſſez haut pour être entendue. Je tremblois qu'elle n'eût perdu, en partie du moins, un bien qu'elle ne peut trop eſtimer ; la bonne opinion de ſon frere.)

Pardon, Mademoiſelle. C'eſt une peine bien généreuſe, que je vous fais ſouffrir ici. Elle me fait adorer votre bonté ; mais je crois pouvoir vous révéler tous les ſecrets de mon cœur. Votre noble franchiſe excite la mienne. Elle m'en inſpireroit, ſi j'en avois moins. Ma ſœur, comme vous me l'avez entendu dire à elle-même, n'a rien perdu de mon affection. Je l'aime avec tous ſes défauts : mais je ne dois point m'aveugler. La juſtice n'a-t-elle pas également ſes droits dans le blâme & dans les éloges? J'ai mes défauts auſſi : que penſerois-je d'un homme qui les traiteroit de vertus ? A quel danger ne m'expoſerois-je pas, ſi je faiſois céder la juſte opinion que j'ai de moi-même, aux impoſtures de la flatterie ?

Cette maniere de penſer, Monſieur, eſt digne de Sir Charles Grandiſſon.

Elle eſt digne de tout le monde, chere Miſs Byron.

Mais, Monſieur, il ſeroit bien dur qu'une ſimple indiſcrétion expoſât les femmes au reproche, ſur-tout lorſque leur vertu n'a rien ſouffert, & lorſqu'elles ſont rentrées promptement en elles-mêmes.

J'en conviens; & c'eſt auſſi par tendreſſe pour Charlotte, que j'aurois peine à favoriſer une alliance avec un homme auſſi délicat que M. Belcher, quand les deux parties y auroient la même inclination.

J'eſpere, Monſieur, que Miſs Grandiſſon ne ſera jamais en danger d'être mépriſée de perſonne, pour une démarche qui a coûté ſi cher à ſon repos.

J'ai héſité, chere Lucie, j'ai baiſſé la vue.

J'entens, Mademoiſelle. Quoique j'aime M. Belcher plus que tous les autres hommes, je ne veux pas rendre moins de juſtice à Milord G.... qu'à lui. J'étois ſi perſuadé de l'indifférence de Charlotte pour ce jeune Seigneur, & de la différence de leurs caracteres, quoique fort eſtimables tous deux, que j'ai fait tous mes efforts pour le guérir de ſa paſſion; & lorſque je l'ai vu obſtiné dans ſes ſentimens, je lui ai raconté l'aventure du Capitaine Anderſon, & le bonheur que j'ai eu de la terminer. Il ſe

flatte que la difficulté qu'il a trouvée jusqu'à présent à faire agréer ses soins à ma sœur, est venue de l'embarras où elle s'étoit jettée ; & que sa situation étant changée, il la trouvera plus disposée à les recevoir. Il ajoute que, s'il réussit, il ne doute pas qu'elle ne lui fasse un mérite de sa constance. C'est à présent, Mademoiselle, que je vous demande votre opinion. Croyez-vous que Charlotte puisse être gagnée par l'amour & par l'indulgence ? Aurez-vous la bonté de lui dire, qu'en épousant un homme dont elle croit les talens inférieurs aux siens, elle doit apporter plus de soins à réprimer sa vivacité, que si la différence du mérite étoit à l'avantage de son mari ? Permettez-moi d'ajouter que si je la croyois capable, après s'être engagée par des sermens, de payer sa tendresse de mépris, de prendre, avec un homme dont elle est aimée, des libertés qui puissent l'avilir, & qui l'aviliroient elle-même aux yeux du public, je serois tenté d'oublier que j'ai plus d'une sœur ; car lorsqu'il est question de justice, les droits du sang & de l'amitié disparoissent.

Cet exemple ne prouve-t-il pas, Lucie, que grandeur & bonté sont des termes synonymes ?

Je suis persuadée, Monsieur, ai-je re-

pliqué, que si Milord G... est d'aussi bon naturel qu'il le semble, & s'il n'est pas fâché de trouver dans sa femme, une vivacité à laquelle il ne paroît point aspirer lui-même, Miss Grandisson le rendra parfaitement heureux ? N'a-t-elle pas des qualités charmantes ? N'est-elle pas généreuse, tendre, compatissante ? Vous lui connoissez toutes ces vertus. Et peut-on supposer que son aimable vivacité l'emporte jamais assez loin au-delà des bornes de la prudence & de la discrétion, pour lui faire oublier la nature des devoirs qu'elle pense à s'imposer ?

Hé bien, Mademoiselle, je puis donc réjouir le cœur de Milord G... en lui annonçant qu'il a la liberté de voir ma sœur lorsqu'elle sera retournée à Londres ; ou si ce départ est retardé, car je prévois son impatience, à Colnebroke.

J'ose dire, Monsieur, que vous le pouvez.

A l'égard des articles, je me charge de ce soin. Mais ayez la bonté de répéter à Charlotte, que de ma part elle est absolument libre. Si dans les occasions qu'elle aura de connoître mieux que jamais le caractere & la conduite de Milord G... elle ne se sent point capable de lui accorder l'estime qu'une femme raisonnable doit à son

son mari, je ne la blâmerai point de renoncer à lui, pourvu qu'elle ne le tienne point en suspens, lorsqu'elle sera sûre de ses propres dispositions, & qu'elle prenne pour exemple le modele de son sexe.

Je ne pouvois ignorer à qui ce compliment étoit adressé; & peu s'en est fallu que je ne l'en aie remercié par une inclination; mais je me suis applaudie de ne l'avoir pas fait.

Il me semble, Mademoiselle, qu'il ne nous reste rien à dire sur ma sœur Charlotte. J'ai déjà écrit au Chevalier Warthins, pour le prier, dans les termes les plus civils, de renoncer à ses espérances. Milord attend impatiemment mon retour à la ville. Je partirai avec d'autant plus de joie, que je suis sûr de lui en causer beaucoup.

Vous devez être extrêmement heureux, Monsieur, puisqu'au plaisir continuel de faire du bien, vous joignez celui de partager si vivement la satisfaction d'autrui.

Sa modestie, ma chere, est si noble, que je pouvois lui parler avec plus de hardiesse que je ne me l'étois figuré en le suivant à la bibliotheque. D'ailleurs, la présence d'esprit m'étoit revenue depuis que nos discussions sur l'amour d'une autre avoient fait de moi une personne importante : mais mon attention devoit être bientôt enga-

gée dans un sujet bien plus intéressant pour moi, comme vous allez l'entendre.

En vérité, Mademoiselle, je suis fort éloignée d'être heureux en moi-même. Ne convient-il pas que je m'efforce de contribuer au bonheur des autres, pour me donner quelque droit de le partager ?

Si vous n'êtes pas heureux, Monsieur... Je me suis arrêtée. Je crois avoir soupiré. J'ai baissé les yeux. J'ai pris mon mouchoir, dans la crainte d'en avoir besoin.

Je crois appercevoir, m'a-t-il dit, un mélange de généreuse compassion & de curiosité obligeante, sur un des plus aimables visages du monde. Mes sœurs m'en ont marqué beaucoup en votre présence. Si je n'avois pas été fort incertain d'un événement qui doit influer beaucoup sur ma destinée, j'aurois pris plaisir à les satisfaire, sur-tout depuis que Milord L... a secondé leurs instances. Je n'ai pas laissé de leur dire, comme vous vous en souvenez peut-être, que la crise n'étoit pas éloignée.

Je m'en souviens, Monsieur.

En effet, Lucie, le peut-être étoit de trop. Loin de l'avoir oublié, rien n'étoit revenu si souvent à ma mémoire.

Oui, Mademoiselle, la crise approche. Mon dessein n'étoit pas, jusqu'au dénouement, de m'ouvrir à d'autres qu'au Docteur Barlet, qui sait toutes les circonstances

de cette affaire, & qui n'ignore aucun événement de ma vie ; mais je me sens le cœur ouvert par la franchise du vôtre. Si vous voulez m'accorder un moment d'attention, je vous exposerai une partie de mes embarras, & je vous laisserai la liberté d'en faire le récit à Milord L..., & à mes sœurs. Vous paroissez tous quatre animés du même esprit.

Je prends, Monsieur, un intérêt fort vif à vos peines...(un intérêt fort vif, a répété l'innocente en tremblant, les joues successivement froides & brûlantes, tantôt rouges & tantôt pâles, avec d'autres symptomes dont il n'a pu manquer de s'appercevoir.) Mais je regarderai votre confiance comme une faveur.

On m'interrompt, ma chere, à l'entrée de cette intéressante narration. Ne soyez point impatiente. Je souhaiterois volontiers de ne l'avoir pas entendue moi-même.

Je ne vous fatiguerai point, Mademoiselle, par le récit de cette partie de ma jeunesse, que j'ai passée hors de ma patrie, depuis l'âge de dix-sept ans jusqu'à vingt-cinq. Elle contient néanmoins autant d'événemens sérieux qu'il en puisse arriver dans cette premiere saison, & dans la vie d'un jeune homme qui n'a jamais pris plaisir à

marcher par des chemins tortueux. Mais après l'ouverture que je vais commencer, le Docteur Barlet, avec qui j'ai vécu pendant quatre ans dans la plus étroite correspondance dont il y ait peut-être aucun exemple entre deux personnes d'un âge si différent, sera libre de satisfaire plus particuliérement votre curiosité. Je dois reconnoître ici les avantages que j'ai tirés de son amitié. Dans l'opinion que j'ai de sa probité & de ses lumieres, je me suis accoutumé à ne rien entreprendre d'important sans me faire les questions suivantes, dont j'éprouve continuellement l'utilité pour la conduite de ma vie. « Quel compte » rendrai-je de cette action au Docteur ? » Si je me laisse emporter par cette passion, » en ferai-je l'aveu au Docteur ? ou, de» venant un lâche hypocrite, ne lui pré» senterai-je que le bon côté, & lui dégui» serai-je honteusement le mauvais? Ainsi, le Docteur Barlet me tient lieu d'une seconde conscience. Si j'ai fait quelques bonnes actions dans ma vie, & si je me suis soutenu dans la haine du vice, c'est pour l'avoir établi comme un surveillant sur ma conduite. Ce secours m'étoit d'autant plus nécessaire, que je suis naturellement passionné, fier, ambitieux ; & que dès ma premiere jeunesse, si vous me pardonnez, Mademoiselle, cette apparence de vanité,

j'ai eu quelque part à l'attention d'un ſexe pour lequel on n'a jamais eu plus d'admiration que moi : c'eſt une faveur que je crois devoir à l'éloignement que j'ai toujours eu pour les femmes trop libres, ſans me laiſſer éblouir par le rang & la beauté, qui ſont les amorces ordinaires de la plupart des jeunes gens.

Vous ne ſerez pas ſurpriſe, Mademoiſelle, que ſous de ſi bons auſpices, j'aie obtenu dans mes courſes, des avantages dont tous les voyageurs n'ont pas le même ſujet de s'applaudir. Ma longue réſidence dans les principales Cours, & les fréquens voyages que je faiſois dans les grandes villes, m'ont fait regarder comme un habitant naturel du pays; tandis que la diſtinction avec laquelle j'y ai toujours paru, m'attiroit les égards que les François & les Italiens ont naturellement pour les étrangers. La généroſité de mon pere m'a ſoutenu avec diſtinction. J'étois conſidéré de mes compatriotes, auxquels j'ai trouvé mille occaſions de me rendre utile. Ils ont vanté de toutes parts l'affection que mon pere avoit pour moi, ſes inclinations magnifiques, & l'ancienne nobleſſe de notre maiſon. J'ai vu les meilleures compagnies, j'ai fui l'intrigue, je me ſuis aſſervi aux

préjugés des Nations, mais sans pousser ma complaisance jusqu'à l'esclavage, & sans déguiser, dans l'occasion, mes véritables principes. Cette conduite m'a fait respecter au-delà de mes desirs, & j'ajoute même, au-delà de ma condition.

Je ne vous ferois pas, Mademoiselle, une si flatteuse peinture de mes avantages, si je ne la croyois nécessaire pour vous expliquer la faveur où je me suis vu dans plusieurs maisons du premier rang, & pour fournir une excuse à quelques-unes, où l'on n'a pas fait difficulté de desirer mon alliance. Milord L....... vous a parlé d'une Dame de Florence, qui se nomme Olivia. Elle possede assurément des qualités distinguées. Sa naissance est illustre. Elle a de l'esprit, de la beauté, de l'agrément dans les manieres, avec un bien considérable, dont la mort de sa mere, qui n'avoit point d'autre enfant, l'a laissée seule héritiere. Je la vis pour la premiere fois à l'Opéra. Une occasion que j'eus sous ses yeux, de prendre la défense d'une autre Dame, qui avoit reçu quelque insulte, m'attira beaucoup d'applaudissemens; & la Signora Olivia fit retentir ses éloges. J'eus l'honneur, ensuite, de la rencontrer deux ou trois fois, dans une maison dont on m'accordoit l'entrée. J'étois fort

éloigné de cette présomption qui fait naître trop facilement des espérances : mais une personne à laquelle on connoissoit quelque amitié pour moi, me fit entendre que j'étois maître de ma fortune avec cette jeune Dame. Je me retranchai sur la différence des religions. On m'assura que cet obstacle seroit facile à lever ; mais pouvois-je approuver un changement qui n'avoit pour motif qu'une aveugle passion ? Il n'y avoit aucune autre objection contre la Signora Olivia ; sa vertu n'étoit pas soupçonnée, mais on lui attribuoit un naturel impérieux & violent. Mes notions d'amour ont toujours été les mêmes : je n'aurois pu me croire heureux avec elle, quand elle m'auroit apporté l'empire du monde. J'eus le chagrin de me voir forcé de lui faire cette déclaration. Il fallut m'éloigner pour quelque temps de Florence. J'appris que le desir de la vengeance avoit pris la place d'une passion plus douce ; & qu'il m'exposoit à quelque danger.

Combien ne regrettai-je point alors, de me voir privé de mon asyle naturel, dans le sein de ma patrie & dans les bras de mon pere ! Je me trouvois menacé, dans une saison si tendre, de toutes les disgraces qui peuvent être le partage d'un

banni ! auſſi me conſidérois - je ſouvent dans ce jour ; & je déplorois d'autant plus ma ſituation, que non-ſeulement, je n'avois point à me reprocher de m'être rendu indigne de l'affection de mon pere, mais qu'au contraire les marques que je recevois conſtamment de ſa bonté paternelle, me faiſoient ſouhaiter plus ardemment de pouvoir les reconnoître à ſes pieds.

Devois-je empêcher ici mes yeux, chere Lucie, de montrer de la ſenſibilité pour cette vive expreſſion de la tendreſſe filiale ? Si je le devois, je ſuis fâchée de n'avoir pas eu plus de pouvoir ſur moi-même. Mais conſidérez ma chere, combien le ſujet étoit touchant.

Il a continué : cette violente Signora m'a ſuſcité depuis divers embarras ; & juſqu'aujourd'hui.... Mais je laiſſe au Docteur la relation de cette partie de mon hiſtoire. Je ne m'y ſuis arrêté, que ponr vous donner une légere connoiſſance de l'événement qui paroît piquer la curioſité de Charlotte.

Je paſſe à celui qui cauſe mes plus vives inquiétudes, & qui, excitant toute ma compaſſion, quoique mon honneur n'y ſoit point engagé, me tourmente réellement juſqu'au fond de l'ame.

Je me ſuis trouvée mal, ma chere Lucie. Je me ſuis crue prête à m'évanouir.

La crainte qu'il ne prît cette altération autrement que je ne l'aurois souhaité, car je ne crois pas qu'elle vînt de là, n'a servi qu'à l'augmenter. Quand j'aurois été seule, le même accident me seroit arrivé. Je suis sûre qu'il ne venoit pas de là. Mais il ne pouvoit arriver plus mal-à-propos, me direz-vous.

Il m'a pris la main avec tout l'empressement du plus tendre intérêt. Il a sonné. Miss Emilie est accourue. Chere Miss! lui ai-je dit en penchant la tête sur elle.... Pardon, Monsieur.... & me levant, j'ai marché jusqu'à la porte. A peine ai-je pris l'air, que sentant revenir mes forces, je me suis tournée vers lui, qui m'avoit suivie pas-à pas. Je suis déjà mieux, Monsieur, lui ai-je dit; je vous rejoins à l'instant, pour entendre la suite de votre intéressante narration. En effet, je m'étois trouvée bien, au moment que j'étois sortie de la bibliotheque. Le feu y étoit trop ardent, ou peut-être en étois-je trop près. C'étoit cela, n'en doutez pas, Lucie; & je l'ai dit à mon retour, après avoir bu un verre d'eau fraîche.

Que j'ai cru voir de tendresse dans toutes ses attentions pour moi! Il ne m'a pas humiliée, en attribuant mon incommodité à son récit, ou en m'offrant de l'inter-

rompre, & de le remettre à quelqu'autre temps. De bonne foi, Lucie, ce n'étoit point cela. Je l'aurois distingué facilement. Au contraire, comme il n'arrive guere d'être aussi affectée des événemens fâcheux dans le moment qu'ils arrivent, qu'après avoir eu le temps de les étendre, de les comparer par mes réflexions & d'en peser les conséquences, je me sentois le cœur très-ferme. Rien, disois-je, n'est pire que l'incertitude. A présent, ma constance aura l'occasion de s'exercer; & je réponds de soutenir aussi courageusement que lui, un mal que je croirai sans remede. C'est du moins la disposition où je me suis sentie en revenant. Ainsi, ma chere, vous pouvez être persuadée que mon altération n'est venue que de la trop grande chaleur.

Je me suis donc armée de tout mon courage, & je l'ai prié de reprendre son histoire; mais j'ai eu soin de tenir le bras de mon fauteuil, pour m'affermir contre de petits tremblemens qui pouvoient augmenter. Il m'en étoit resté un peu de mon accident; & vous vous imaginez bien, Lucie, que je n'aurois pas voulu qu'il les eût attribués à l'impression que son récit pouvoit faire sur moi. Il l'a repris dans ces termes.

Boulogne & le voisinage d'Urbin con-

tiennent deux branches d'une maison fort noble, sous les titres de Marquis & de Comtes della Porretta, qui doivent leur origine à des Princes Romains, & qui ont donné plusieurs Cardinaux à l'Eglise. Le Marquis della Porretta, qui fait sa résidence à Boulogne, est un homme du premier mérite. Sa femme n'est pas d'une naissance moins illustre, & joint à la noblesse du sang, beaucoup de douceur & de bonté, avec une prudence distinguée. Ils ont quatre enfans, trois fils & une fille.

(Ah! cette fille! ai-je dit en moi-même!)

L'ainé des fils est Officier général au service du Roi des deux Siciles. Il passe pour homme d'honneur & de courage; mais passionné, hautain, rempli de lui-même & de son origine. Le second a pris le parti de l'église, & n'a pas été long-tems sans obtenir un Evêché. On ne doute point que le crédit de sa famille & son propre mérite, ne l'élevent quelque jour à la pourpre. Le troisieme, qui porte le titre de Baron della Porretta, & qu'on nomme plus ordinairement le *Signor Jeronimo*, commande un régiment au service du Roi de Sardaigne. La sœur est l'idole de cette belle famille. Avec tous les agrémens de la figure, elle est d'un naturel fort doux. Elle a de hautes, mais justes idées de la no-

blesse de sa maison, de l'honneur de son sexe, & de tout ce qui est dû à son propre caractere. Elle est pieuse, charitable, obligeante. Ses trois freres paroissent l'aimer plus qu'eux-mêmes. Son pere la nomme l'honneur de sa vie. Sa mere ne respire que pour elle, & ne connoît de bonheur que dans sa chere Clémentine.

(*Clémentine*? Ah! Lucie, quel aimable nom!

J'avois formé à Rome une étroite liaison avec le seigneur Jeronimo, environ dix-huit mois avant que d'être connu du reste de sa famille, autrement du moins, que par le témoignage de mon ami, qui n'avoit pas ménagé les éloges en ma faveur. Il possédoit mille bonnes qualités; mais son malheur le fit tomber dans une société de jeunes libertins du même rang, dans laquelle il s'efforça de me faire entrer avec lui. J'eus la complaisance d'assister quelquefois à leurs assemblées; non que j'ignorasse la dissolution de leurs mœurs, mais j'espérois de lui faire ouvrir les yeux, & de le dégoûter insensiblement d'une si dangereuse liaison. L'amour du plaisir l'emporta sur mes conseils & sur ses meilleures inclinations. Notre amitié ne pouvant pas se soutenir, avec cette différence de goûts, nous nous séparâmes, & notre correspondance cessa tout-à-fait dans

l'éloignement ; mais le hasard nous rejoignit à Padoue. Jeronimo, qui avoit eu de fâcheuses occasions de reconnoître ses erreurs, m'avoua qu'il avoit changé de principes ; & l'amitié fut renouée de bonne foi.

Cependant elle dura peu. ;Une femme de condition, moins célébre par sa vertu que par sa beauté, prit sur lui un ascendant, contre lequel mes avis & ses promesses n'eurent pas la force de le défendre. Je lui en fis des plaintes. Je le rappellai à sa parole. Il s'offensa d'une liberté pardonnable à l'amitié ; & l'aveuglement de sa passion le faisant sortir de son caractere naturel, il s'emporta jusqu'à défier outrageusement son ami. Cher Jeronimo ! Avec quelle générosité a-t-il reconnu, dans un autre temps, la conduite que je tins alors avec lui ! Nous nous quittâmes pour la seconde fois, dans la résolution de ne nous revoir jamais.

Il suivit l'aventure qui avoit causé notre séparation ; & quelques mois se passerent dans cet oubli de lui-même. Un autre amant de la même dame, jaloux d'une si longue préférence, entreprit de se défaire de son rival par une voie trop ordinaire en Italie ; & prenant le temps d'un voyage auquel ses affaires l'obligeoient, il loua quelques bandits de Bresce pour l'assassiner. Cet attentat fut exécuté dans le Cré-

monois. Ils l'attendirent dans un petit bois, à peu de diſtance du grand chemin. Une de ces rencontres, qu'on nomme vulgairement d'heureux haſards, mais qui reçoivent un meilleur nom de ceux qui reconnoiſſent une providence, me fit paſſer dans le même temps ſur cette route, avec deux valets qui couroient devant ma chaiſe. J'apperçus un cheval effrayé, qui traverſoit le chemin, ſa bride rompue, & la ſelle enſanglantée. Ce ſpectacle me faiſant craindre quelqu'accident pour le cavalier, je tournai vers l'ouverture du bois; & je découvris bientôt un homme à terre, qui ſe défendoit de toutes ſes forces contre deux brigands, dont l'un s'efforçoit de boucher le paſſage à ſes cris pendant que l'autre le poignardoit. Je ſautai de ma chaiſe, & je courus vers eux l'épée à la main, en criant à mes gens de me ſuivre; & feignant même, par la maniere dont je les appellois, qu'ils étoient en plus grand nombre autour de moi. Les aſſaſſins prirent auſſi-tôt la fuite; & je les entendis, qui ſe diſoient l'un à l'autre, *ſauvons-nous, il eſt mort.* Cette lâcheté m'échauffant, je les pourſuivis, & j'en joignis un, qui ſe tourna pour me préſenter le bout d'une eſpece d'arquebuſe; mais je fus aſſez prompt pour la baiſſer d'une main, & ſaiſiſſant le meurtrier de l'autre, je le terraſſai à mes

pieds. Mon eſpérance étoit de l'arrêter. Cependant, la vue du plus éloigné, qui retournoit au ſecours de ſon compagnon, & celle des deux autres ſcélérats qui parurent tout d'un coup à cheval, me fit prendre le parti de la retraite. Mes gens accoururent vers moi bien armés, & le poſtillon même avoit quitté ma voiture pour les ſeconder. Alors les *braves*, qui jugerent au moins le péril égal, parurent auſſi contens de pouvoir ſe retirer, que je le fus de leur voir prendre cette réſolution. Je me hâtai d'approcher du malheureux voyageur, qui étoit étendu ſur l'herbe & couvert de ſang Quelle fut ma ſurpriſe, de reconnoître le Baron della Porretta !

Il donna quelques ſignes de vie. Je dépêchai auſſi-tôt un de mes gens à Crémone, pour amener un Chirurgien ; & dans l'intervalle, j'employai tous mes ſoins à bander ſes bleſſures. Il en avoit une à l'épaule, une à la poitrine, & une troiſieme qui me parut la plus profonde, à la hanche droite. L'habileté me manquant pour celle-ci, je fus réduit à me ſervir de mon mouchoir pour arrêter le ſang. Les gens qui me reſtoient, m'aiderent à le tranſporter dans ma chaiſe, où je continuois de l'aſſiſter, lorſqu'on m'avertit qu'à peu de diſtance, dans le même bois, ils venoient de trouver ſon valet, couvert auſſi

de bleſſures, & lié au tronc d'un arbre, avec ſon cheval mort à ſon coté. Je me le fis amener ; & le voyant dans un état qui ne lui permettoit pas de ſe ſoutenir, je lui cédai ma place auprès de ſon maître. Nous nous mîmes en chemin vers Crémone, pour rencontrer plutôt le Chirurgien, & je marchai à côté de la chaiſe.

Jeronimo continuoit d'être ſans connoiſſance mais à l'arrivée du Chirurgien, qui lui donna auſſi-tôt tous les ſecours de l'art, il ouvrit les yeux, il parut me regarder avec étonnement, & il ne fut pas long-temps à me reconnoître. Le Chirurgien lui ayant appris qu'il me devoit ſa conſervation ; ô Grandiſſon ! me dit-il, que n'ai-je ſuivi vos conſeils ! que n'ai-je été plus fidele à mes promeſſes ! J'ai eu l'indignité de vous inſulter : mon libérateur me pardonnera-t-il ? Vous diſpoſerez de ma vie, vous en ſerez le guide, ſi le ciel me la rend.

Ses bleſſures ne ſe trouverent pas mortelles, mais il ne reviendra jamais ce qu'il étoit ; ſoit pour n'avoir pas reçu des ſecours aſſez prompts, ſoit pour en avoir retardé l'effet par ſon impatience ; ſur-tout à la bleſſure de la hanche, dont il n'eſt point encore rétabli. Pardonnez ce détail, Mademoiſelle ; il appartient néceſſairement au ſujet, & le Signor Jeronimo eſt dans une ſituation qui mérite toute votre pitié.

Je le conduisis à Crémone, où sa foiblesse l'obligea de s'arrêter. Il y reçut la visite de toute sa famille, qui vint de Boulogne avec le plus vif empressement. On n'a jamais vu plus d'affection entre les personnes du même sang. La disgrace de l'un est celle de l'autre. Jeronimo étoit excessivement aimé de son pere, de sa mere, de sa sœur; & la douceur de ses manieres, son caractere liant, l'enjouement & la vivacité de son esprit, faisoient rechercher son amitié de tout le monde. Vous jugerez aisément, Mademoiselle, du prix qu'on attacha au service que j'avois eu le bonheur de lui rendre. Je fus comblé de caresses & de bénédictions; & plus encore, lorsqu'on eut appris que j'étois le même, dont Jeronimo avoit fait tant de fois l'éloge à sa sœur & à ses freres, dans le temps de notre liaison. Il leur raconta l'occasion de la froideur qui avoit succédé, dans des termes aussi honorables pour moi, qu'humilians pour lui-même. L'état désespéré, où il se voyoit réduit, lui fit regarder ces aveux comme une condition nécessaire à son répentir. Dans les soins que je continuois de lui rendre, il me prioit souvent de lui répéter les conseils & les maximes qu'il se reprochoit d'avoir méprisés. Il me demanda mille fois pardon de la conduite qu'il avoit tenue avec

moi, & lorsqu'il en parloit à sa famille, il la supplioit de me regarder, non-seulement comme le conservateur de sa vie, mais comme le restaurateur de sa raison & de ses mœurs. Il poussa ses généreux regrets, jusqu'à faire voir une lettre que je lui avois écrite avant notre séparation, & qui contenoit ce que l'amitié m'avoit fait imaginer de plus touchant, contre les emportemens du plaisir. Toutes ces circonstances firent prendre une haute opinion de mes principes. Aussi la reconnoissance ne peut-elle aller plus loin dans une famille. Le pere s'affligeoit de ne savoir comment témoigner la sienne à un homme que sa naissance & sa fortune mettoient au-dessus de ce qu'il pouvoit lui offrir. La mere avec une liberté plus aimable qu'on ne la trouve ordinairement dans les dames d'Italie, donna ordre à sa fille de me regarder comme un quatrieme frere, qui lui avoit conservé le troisieme. Le Baron déclara qu'il se croiroit malheureux toute sa vie, & que sa santé ne se rétabliroit jamais, s'il ne satisfaisoit pas les sentiments de son cœur par quelque retour éclatant, auquel j'attachasse moi-même de l'honneur & du plaisir.

Lorsqu'il fut en état de se faire transporter à Boulogne, toute la famille chercha des prétextes pour m'engager à le suivre,

& pour me retenir dans cette ville. Le Général me fit promettre qu'aussi-tôt que son frere pourroit consentir à se priver de moi, je ferois avec lui le voyage de Naples. L'Evêque, qui passe à Boulogne tout le temps qu'il peut dérober à ses fonctions, & qui est homme de lettres, me pria de lui donner les premieres leçons de la langue Angloise. La réputation de notre Milton commençoit à se répandre en Italie. Milton devint notre principal auteur. Nos lectures se faisoient ordinairement dans la chambre du malade, pour contribuer à son amusement. Il voulut être aussi mon écolier. Le pere & la mere étoient souvent avec nous, & Clémentine prenoit plaisir à les accompagner. Elle me nomma aussi son précepteur ; & quoiqu'elle n'assistât pas à mes lectures aussi souvent que ses freres, elle fit beaucoup plus de progrès qu'eux.

(En doutez-vous, Lucie !)

Si j'étois en Italie contre mon inclination & mes desirs, je ne regrettois pas l'emploi de mon temps, dans une si douce compagnie. J'étois honoré particuliérement de la confiance de la Marquise, qui m'ouvroit son cœur sur toutes ses affaires, & qui n'entreprenoit rien sans me consulter. Le Marquis, dont je ne puis trop

famille, que de m'y faire entrer par une alliance. Le Docteur Barlet vous convaincra, Mademoiselle, par la lecture de mes lettres, & par des détails que je vous épargne aujourd'hui, qu'en Italie, comme dans les autres pays du monde, il y a de l'honneur, de la bonté, de la générosité, & qu'il s'y trouve des caracteres supérieurs à la dissimulation, à la vengeance, à la jalousie ; en un mot, aux passions odieuses qu'on attribue trop généralement à toute la nation.

Pour moi, qui me voyois traité avec tant de distinction par une famille, dont je connoissois la noblesse & la vertu ; qui avois l'occasion d'admirer sans cesse une jeune personne remplie d'excellentes qualités, & qui m'étois conservé jusqu'alors dans une grande liberté de cœur, il étoit impossible que ma vanité ne fût pas quelquefois réveillée, & qu'entre mes desirs, il ne m'en échappât jamais un pour le trésor que j'avois devant les yeux. Mais je l'étouffai, aussi-tôt que je crus le reconnoître. Je me serois reproché comme une noire infidélité, pour toute une famille qui se reposoit sur mon caractere, de marquer la moindre prétention, par des soins secrets ou par mes regards. La fierté d'une maison si distinguée, ses richesses extraordinaires, du moins pour le pays dont elle

faisoit l'ornement, ma qualité d'étranger, le mérite d'une fille qui avoit été recherchée avant l'arrivée du Comte de Belvedere, par divers jeunes gens d'une haute naissance, dont aucun n'avoit obtenu son cœur, ni les suffrages de sa famille; mais plus que tout le reste, la différence de religion, l'attachement si remarquable de Clémentine à la sienne, qu'on avoit eu peine à lui ôter la pensée de prendre le voile, & qu'un jour, m'entendant avouer les principes de la mienne, elle avoit dit, avec une espece de colere, qu'elle regrettoit qu'un la Porretta dût la vie au courage d'un hérétique; toutes ces considérations l'emportoient trop sur l'espérance qu'un cœur aussi sensible que le mien auroit pu concevoir des faveurs qu'on me prodiguoit continuellement.

Ce fut vers le même temps, que les derniers troubles éclaterent en Ecosse. On ne s'entretenoit que de cette nouvelle en Italie. J'eus à soutenir la joie & le triomphe de tout ce qu'il y avoit de personnes de considération dans les intérêts du jeune Prétendant. Chaque avis, qui venoit de la part des rebelles, sembloit annoncer le rétablissement de la religion Romaine; & Clémentine se réjouissoit de l'espérance de voir bientôt rentrer son précepteur hérétique dans le sein de son Eglise. J'essuyai,

du matin au soir, des félicitations de cette nature, dont elle prenoit plaisir à me tourmenter dans la langue que je lui avois apprise, & qu'elle commençoit à parler facilement. Mon zele pour le gouvernement sous lequel j'étois né, me fit prendre la résolution de quitter pour quelque temps l'Italie, & de me retirer à Vienne, ou dans quelqu'une des Cours d'Allemagne qui s'intéressoient moins au succès du Prétendant. Je fus confirmé dans ce dessein par des lettres de Florence, qui m'apprenoient ce que j'avois à craindre de la Signora Olivia : son ressentiment, que je croyois éteint depuis que j'avois quitté cette ville, s'étoit rallumé sur les informations qu'elle avoit eues de mon séjour à Boulogne. M. Jervins, qui me donnoit cet avis, ajoutoit qu'avec moins de discrétion qu'il ne convenoit à la fierté de son caractere, elle parloit ouvertement de sa vengeance. La Marquise fut la premiere à qui je communiquai le projet de mon départ. Elle en parut affligée ; & ne consultant d'abord que ce sentiment, elle me pressa de lui accorder du moins quelques semaines ; mais elle me fit bientôt entendre, avec une franchise qu'elle crut devoir à la mienne, la crainte qu'elle avoit, elle & son mari, que je n'eusse pris de l'amour pour leur Clémentine. Je l'assurai que

l'honneur m'avoit servi de défense ; & de son côté, elle en convainquit si parfaitement le Marquis, que sur l'éloignement qu'ils trouverent à leur fille pour les offres du Comte de Belvedere, ils pousserent la confiance jusqu'à me prier de lui parler en sa faveur. Je ne pus leur refuser ce service, & j'eus avec elle une conférence, dont M. Barlet vous fera lire le récit, si vous en prenez la peine. Le pere & la mere ne m'avoient pas dit qu'ils devoient se placer dans un cabinet voisin de la chambre, où j'eus la liberté d'entretenir leur fille ; mais cette curiosité ne leur fit rien entendre qui pût leur déplaire.

Le temps de mon départ n'étant éloigné que de quelques jours, & Clémentine s'obstinant à rejetter le Comte de Belvedere, Jeronimo, toujours sans m'en avertir, & dans la persuasion que je recevrois avec joie l'honneur qu'il pensoit à me procurer, se déclara ouvertement en ma faveur. On lui fit les objections qui se présentoient d'elles-mêmes, c'est-à-dire, celles qui regardoient mon pays & ma religion. Il demanda la commission de s'expliquer avec moi sur ces deux points, & d'approfondir les motifs qui faisoient refuser le Comte de Belvedere à sa sœur. On ne lui permit point de me mettre à l'épreuve

l'épreuve qu'il desiroit ; mais la Marquise entreprit de parler elle-même à sa fille, & de lui demander les raisons qui sembloient lui donner du dégoût pour tous les partis qui s'offroient.

Le même jour elle la fit appeller dans son cabinet. Elle ne put tirer d'elle que des larmes.

Un silence, dont on ignoroit la cause, avoit paru marquer, depuis quelques jours, que son cœur étoit dans une profonde mélancolie. Elle s'offensoit, lorsqu'on l'attribuoit à l'amour. Cependant sa mere me dit qu'elle la soupçonnoit d'être engagée dans cette passion sans le savoir. Elle me fit remarquer qu'on ne lui voyoit plus de gaieté, que dans les momens qu'elle employoit à prendre des leçons d'une langue, qui, vraisemblablement, ajouta cette Dame, ne devoit jamais être d'aucun usage pour elle.

(Ajouta cette Dame... ah Lucie !)

Sa mélancolie ne fit qu'augmenter. On pria le précepteur de faire quelques tentatives, pour découvrir le sujet de ses peines. Il eut cette complaisance, quoiqu'il en sentit les difficultés. Elle n'eut aucun succès. Tout le monde croyoit s'appercevoir que Clémentine prenoit un air serein, lorsqu'elle étoit avec lui ; mais elle

parloit peu. Cependant, elle paroissoit prendre plaisir à l'entendre ; & quoiqu'il ne lui parlât qu'Italien ou François, les courtes réponses qu'il obtenoit d'elle, étoient toujours dans la nouvelle langue qu'elle avoit apprise. Au moment qu'il la quittoit, elle changeoit de visage, & toute son étude étoit à trouver l'occasion de se dérober à la compagnie.

(Que pensez-vous de mon courage, chere Lucie ? Mais la curiosité me soutenoit. Lorsqu'il sera temps de réfléchir, disois-je en moi-même, je rappellerai tout sur mon oreiller.)

Ses parens étoient dans la plus profonde affliction. Ils consulterent les Médecins, qui prononcerent tous, que sa maladie étoit l'amour. On lui fit cette déclaration, en lui promettant toute l'indulgence que son cœur pouvoit desirer pour l'objet : mais elle ne put encore supporter l'imputation. Un jour sa femme de chambre lui ayant dit qu'elle aimoit, elle répondit, est-ce de la haine que vous voudriez que j'eusse pour moi-même ? Sa mere lui parla de l'amour dans des termes favorables, & comme d'une passion légitime. Elle parut l'écouter avec attention ; mais elle ne fit aucune réponse.

La veille de mon départ pour l'Allemagne, on donna dans la famille un somp-

tueux souper, à l'honneur d'un homme sur lequel on avoit répandu tant de faveurs. On consentoit enfin à le voir partir, avec d'autant moins de peine, qu'on vouloit éprouver si son absence feroit quelque impression sur Clémentine. Sa mere lui laissa le choix d'être de la fête, ou de s'en dispenser. Elle en voulut être. Tout le monde se réjouit de lui voir plus de gaieté qu'elle n'en avoit eu depuis long-temps. Elle prit part à la conversation, avec la vivacité & le bon sens qui lui étoient naturels, jusqu'à me faire regretter de n'être pas parti plutôt. Cependant, il me sembla étrange qu'ayant toujours paru me voir avec plaisir, depuis le changement même de son humeur, elle témoignât de la joie d'un départ que tout le monde avoit la bonté de regretter, & qu'elle parût même lui devoir son rétablissement. On ne remarqua d'ailleurs aucune affectation dans ses manieres, ni dans ses regards. Lorsqu'on me fit des remerciemens du plaisir que j'avois fait à toute la famille, elle y joignit civilement les siens. Lorsqu'on me souhaita de la santé & du bonheur, elle fit les mêmes vœux. Lorsqu'on me pressa de repasser à Boulogne avant mon retour en Angleterre, elle me tint le même lan-

gage. Mon cœur en fut ſoulagé. J'étois charmé d'une ſi heureuſe révolution. Enfin, lorſque je pris congé pour la derniere fois, elle reçut mes complimens d'un air libre. Je voulus porter mes levres ſur une de ſes mains : elle me dit que le libérateur de ſon frere devoit la traiter plus familiérement ; & ſe baiſſant vers moi, elle me préſenta la joue. Que le ciel, ajouta-telle, conſerve mon précepteur ! (Et qu'il vous convertiſſe, Chevalier) me dit-elle auſſi en Anglois. Puiſſiez-vous ne manquer jamais d'un agréable ami, tel que vous l'avez été pour nous !

Le Signor Jeronimo n'étoit point en état de quitter ſa chambre. J'allai lui faire mes adieux. O cher Grandiſſon ! s'écria-t-il en me ſerrant dans ſes bras ; il eſt donc vrai que vous nous quittez ! que toutes les bénédictions du ciel vous accompagnent ! Mais que deviendront le frere & la ſœur, après vous avoir perdu ? Vous me comblerez de joie, lui dis-je, ſi vous me faites l'honneur de m'écrire quelques mots, par un de mes gens, que je laiſſe ici pour quelques jours, & qui doit me rejoindre à Inſpruck. Donnez-moi des nouvelles de toute cette chere famille, & marquez-moi ſi la ſanté de votre ſœur ſe ſoutient. Elle ſera, elle doit être à vous, reprit-il ; du moins ſi tous mes efforts ont quelque pou-

voir. Pourquoi, pourquoi nous quitter ?

Je fus surpris d'une explication qu'il ne m'avoit jamais donnée si clairement. Vaine, vaine espérance, lui dis-je. Il y a mille obstacles... que je me flatte de vaincre, interrompit-il, du moins si votre cœur n'est point à Florence ? Comme ils savoient tous, par l'indiscrétion d'Olivia, les propositions que cette Dame m'avoit fait faire, & le parti que j'avois pris de les refuser, je l'assurai que j'avois le cœur libre. Nous réglâmes une correspondance, & je pris congé du plus reconnoissant de tous les hommes.

Mais avec quelle douleur appris-je, par sa premiere lettre, que les espérances de sa famille n'avoient duré que jusqu'au jour suivant ? La maladie de Clémentine étoit revenue avec une nouvelle force. Vous expliquerai-je, en peu de mots, Mademoiselle, les circonstances de ce funeste accident ?

Elle s'enferma dans sa chambre, sans savoir, ou sans faire attention que sa femme de chambre y étoit. Elle ne répondit pas même à deux ou trois questions de cette femme ; mais s'asséyant, le dos tourné vers elle, & le visage vers un cabinet qui touchoit à la chambre, elle demeura quelques momens dans un profond silence. Ensuite, étendant la tête, comme

pour écouter mieux quelqu'un qui lui auroit parlé du cabinet, elle dit d'une voix basse : » il est parti, m'assurez-vous ? Parti pour » jamais ! Oh ! non, non !

Qui donc, Mademoiselle ? lui dit sa femme de chambre. A qui parlez-vous ?

Elle continua : « Nous lui avons, sans » doute, de grandes obligations. Sauver si » généreusement mon frere ; poursuivre » les assassins, & comme mon frere le ra» conte, le mettre dans sa propre voiture, » pour le suivre à pied.... Les brigands, » comme vous dites pouvoient l'assassiner » lui-même. Leurs chevaux auroient pu » l'écraser sous leurs pieds.

Elle paroissoit toujours prêter l'oreille, comme si quelqu'un lui eût parlé de loin. La femme de chambre passa devant elle, ouvrit la porte du cabinet, & la laissa ouverte, pour détourner son attention, en rompant le cours de ses idées ; mais elle ne laissa point de se baisser encore, comme pour ne rien perdre de ce qu'on lui disoit, & de répondre tranquillement à ce qu'elle croyoit entendre. Ensuite, poussant un éclat de rire forcé : « De l'amour ! Ah ! » l'idée est plaisante ! On ne se trompe pas, » néanmoins, si lon veut dire queje chéris » tout le monde, & plus que moi-même.

L'inquiétude fit prendre ce moment à sa mere, pour entrer dans sa chambre. Elle

se leva d'un air empressé, elle ferma la porte du cabinet, comme pour y enfermer quelqu'un ; & se jettant aux pieds de la Marquise, elle la supplie de lui accorder une grace nécessaire à son bonheur ; la permission d'entrer dans un couvent.

On a su depuis, que son Confesseur, alarmé mal-à-propos pour sa religion, par quelques aveux qui regardoient le précepteur Anglois, avoit rempli cette ame tendre de terreurs qui avoient affecté sa tête. Je crois vous avoir déjà dit, Mademoiselle, qu'elle est d'une piété & d'une modestie exemplaires ; mais je m'arrête trop à cette triste scene. Elle fait trop d'impression, je le vois, sur le tendre cœur de Miss Byron.

En effet, chere Lucie, croyez-vous que j'ai pu retenir mes larmes ? Non, non. Malheureuse Clémentine ! Mais je me sentois, dans ce moment, du goût pour les sujets mélancoliques, & j'ai prié Sir Charles de continuer son récit. Je vous le demande en grace, Monsieur, continuez, lui ai-je dit. Quel cœur ne saigneroit pas d'une si déplorable aventure !

Il m'a répondu que je trouverois dans ses lettres, que le Docteur Barlet avoit gardées, toutes les explications que je pouvois désirer ; mais qu'il alloit être plus

court, pour ménager ſa propre douleur.

Tous les ſecours de la médecine furent tentés ſans ſuccès. Son Confeſſeur, qui étoit d'ailleurs homme de bien, entretenoit les terreurs qu'il avoit inſpirées. Il avoit vu le précepteur Anglois dans une haute faveur à Boulogne ; il ſavoit que Jeronimo s'étoit expliqué ſur ce qu'il croyoit devoir à la reconnoiſſance ; & dans pluſieurs converſations qu'il avoit eues lui-même avec cet homme favoriſé, il l'avoit reconnu fort attaché à ſes principes de religion. La crainte d'une ſéduction, qu'il jugeoit inévitable, lui avoit fait ſuſciter dans l'eſprit de la jeune Pénitente, un combat entre la reconnoiſſance & la piété, auquel ſa tendre conſtitution n'avoit pu réſiſter.

Il y avoit alors à Florence une Dame Angloiſe, qui s'y étant trouvée ſans fortune, après la mort de ſon mari, étoit tombée heureuſement dans une des plus nobles familles de cette ville, où ſon eſprit & ſa conduite lui avoient fait obtenir tant d'eſtime & de conſidération, qu'elle y avoit été retenue depuis pluſieurs années. Quoiqu'elle fût née proteſtante, l'eſpérance d'en faire une conquête à l'Egliſe Romaine, s'étoit jointe à l'amitié, pour engager les Dames de cette maiſon à ſe l'attacher, par leurs careſſes & leurs bien-

faits. Madame Bemont, c'étoit le nom de la Dame Angloise, étoit devenue leur compagne inséparable, & sembloit acquérir de jour en jour de nouveaux droits sur leur affection. Un jour qu'elles avoient fait le voyage de Boulogne avec elle, pour rendre une visite à la Marquise della Porretta, cette mere affligée leur fit la confidence de ses peines. Dans l'opinion qu'elles avoient de la prudence de Madame Bemont, elles souhaiterent que Clémentine fût confiée pour quelque temps à ses soins, dans leur maison de Florence. La Marquise y consentit, & sa fille n'y fit pas d'opposition. Les deux familles vivoient dans une étroite amitié, & la réputation de l'Angloise étoit bien établie. Clémentine partit pour Florence, avec les trois Dames.

Permettez, Mademoiselle, que pour abréger mon récit, je remette encore ce détail au Docteur Barlet. Madame Bemont pénétra jusqu'à la racine du mal, & se hâta d'en informer la famille. On se détermina, sur les nouvelles instances du Seigneur Jeronimo, à se gouverner par cet avis. Clémentine fut assurée qu'on auroit de l'indulgence pour tous ses desirs. Ce fut alors qu'elle en fit l'aveu. Cette déclaration l'ayant beaucoup soulagée, elle retourna plus tranquille à Boulogne. Toute

la famille conclut à rappeller le précepteur. Les propositions qu'on devoit faire à cet heureux homme, furent réglées de concert; mais on attendoit à s'expliquer avec lui, qu'il eût vu Clémentine, & c'étoit manquer de prudence.

Il étoit alors à Vienne. Jeronimo le félicita dans sa lettre, avec toutes les expressions d'un cœur tendre & pénétré de reconnoissance, qui croyoit avoir enfin trouvé l'occasion de s'acquitter. Il lui faisoit entendre que les conditions seroient au-dessus de ses espérances; il vouloit dire, apparemment, pour la fortune. L'ami, pour lequel on marquoit tant de considération, ne put manquer d'y être extrêmement sensible. Cependant, comme il connoissoit Clémentine & sa famille, il craignit qu'on n'eût de la peine à s'accorder sur l'article de la religion & de la résidence. Cette idée lui laissa des doutes, l'obligea de suspendre ses résolutions.

Il se rendit à Boulogne. On lui permit, à son arrivée, de voir Clémentine, en présence de sa mere. Qu'il trouva de charmes dans la noble franchise de l'une & de l'autre! Qu'il fut touché des tendres embrassemens de Jeronimo, qui ne fit pas difficulté de lui donner d'avance le nom de frere! Le Marquis n'eut pas moins d'empressement à le reconnoître pour son qua-

trieme fils. On propoſa de joindre une groſſe dot, aux biens qui étoient aſſurés à Clémentine, par les diſpoſitions de ſes deux grands-peres. La cérémonie du mariage ne devoit être différée que juſqu'à l'arrivée de mon pere, qu'on vouloit engager à faire le voyage d'Italie, pour augmenter la joie par ſa préſence.

Je ne m'étendrai point ſur le reſte. Il fut impoſſible de convenir des moyens. Je devois renoncer formellement à ma religion, & fixer mon établiſſement en Italie, avec la liberté ſeulement d'aller paſſer, de trois en trois ans, quelques mois dans ma patrie, & d'y mener une ſeule fois leur fille, ſi ſon inclination l'y portoit, pour le temps qu'ils ſe réſervoient de pouvoir limiter.

Quel dut être mon chagrin, de me voir forcé de répondre ſi mal à l'attente d'un grand nombre d'honnêtes gens, auxquels je connoiſſois pour moi les plus vrais ſentimens de l'eſtime & de l'amitié! Vous ne ſauriez vous figurer, Mademoiſelle, quels furent les tourmens de mon cœur. Mais lorſque ce frere, avec qui j'étois uni ſi tendrement, implora ma complaiſance.... lorſque cette excellente mere me conjura d'avoir pitié de ſa fille & de ſon propre cœur; & lorſque l'aimable Clémentine, ſans

dire un mot d'elle-même, me pressa, pour l'intérêt de mon ame, d'embrasser la doctrine de son Eglise, que pensez-vous, Mademoiselle....Je m'apperçois que ce récit vous cause trop d'émotion.

(Il s'est arrêté. Il a fait usage de son mouchoir, & moi du mien. Quelle scene, chere Lucie !)

Et quoi, Monsieur, lui ai je dit, d'une voix entrecoupée ; . . . Avez-vous pu résister ?

Persuadé, comme je suis, de la vérité de ma religion ; attaché par mille raisons, au lieu de ma naissance, pouvois je me rendre, sans faire le double sacrifice de mon Dieu & de ma patrie ! Mais je m'efforçai de trouver des conciliations. J'offris de passer alternativement une année en Angleterre, & l'autre en Italie, si la chere Clémentine vouloit y consentir ; ou si le séjour de ma patrie la révoltoit, je me réduisis à n'y passer que trois mois de chaque année. Je proposai de lui laisser une liberté entiere sur l'article de la Religion ; & si le Ciel accordoit d'heureux fruits à notre mariage, je promis de lui abandonner l'éducation des filles, en me réservant celle de mes fils, condition pour laquelle j'espérois le consentement du Pape même, parce qu'elle n'étoit pas sans exemple. C'étoit sacrifier beaucoup à la com-

passion, beaucoup à l'amour. Que pouvois-je de plus ?

Et trouvâtes-vous, Monsieur, trouvâtes-vous de l'opposition à ces offres, de la part de Clémentine ?

Ah ! malheureuse fille ! c'est cette réflexion même qui fortifie ma douleur. Elle y auroit consenti : elle n'épargna rien pour obtenir le consentement de sa famille à ces conditions. Cet empressement en ma faveur, dévouée comme elle étoit à sa Religion, excita vivement ma reconnoissance & ma pitié. Quels tristes événemens ont succédé ! Le pere oublia l'indulgence qu'il avoit promise. La mere, à la vérité, sembla demeurer neutre ; & le plus jeune des trois freres demeura ferme dans mes intérêts ; Mais le Marquis, le Général, l'Evêque, & toute la branche d'Urbino furent inflexibles, surtout lorsque s'offensant de mes difficultés, ils commencerent à me traiter d'homme obscur, d'aventurier, pour qui leur alliance étoit aussi glorieuse, que la mienne l'étoit peu pour une famille si distinguée. En un mot, on me permit, on me pressa même de quitter Boulogne, sans m'accorder la liberté de dire adieu à la malheureuse Clémentine, quoiqu'elle demandât cette grace à genoux. Et quelles furent les suites ? Vous les apprendrez de

M. Barlet. Infortunée Clémentine ! Ils me proposent aujourd'hui de retourner à Boulogne. Malheureuse fille ! Quelles peuvent être leurs espérances ?

En finissant, il m'a paru trop pénétré pour répondre à mes questions, quand j'aurois eu la force de lui demander d'autres éclaircissemens.

O Lucie ! O mes chers amis ! vous voyez à présent le fond du mystere. Puis-je être aussi malheureuse que lui, aussi malheureuse que sa Clémentine ! M. Barlet peut bien dire que Sir Charles n'est pas heureux. Il peut bien assurer lui-même qu'il a beaucoup souffert, & de la part des plus vertueuses femmes. Il peut se plaindre des nuits qu'il passe sans dormir. Infortunée Clémentine ! je le répete après lui. Disons aussi, malheureux Sir Charles ! Et qui, ma chere, qui connoissez-vous d'heureux ? Ce n'est pas assurément votre

HENRIETTE BYRON.



LETTRE LVI.

Miss BYRON *à* *Miss* SELBY.

Même jour.

MES tristes sentimens m'ont forcée de quitter la plume ; il faut que je commence

une ſeconde lettre. Je ne m'étois pas propoſé de finir l'autre à l'endroit où je me ſuis arrêtée.

Sir Charles, voyant combien j'étois attendrie, a paru oublier ſa propre douleur, pour applaudir à ce qu'il a nommé mon humanité. Je vous ai renvoyée pluſieurs fois, m'a-t il dit, aux explications du Docteur Barlet. Je le prierai de vous communiquer tous les détails qu'il a reçu de moi, dans une correſpondance ſans réſerve. Vous, Mademoiſelle, qui vous faites un ſi doux amuſement d'entretenir vos amis par vos lettres, peut-être trouverez-vous dans une hiſtoire de cette nature, de quoi ſatisfaire leur curioſité. Je puis me repoſer ſur leur diſcrétion : ne ſont-ils pas du même ſang que vous? C'eſt un bonheur pour moi, de contribuer à leur ſatisfaction comme à la vôtre.

Je l'ai remercié par une inclination : je n'étois pas capable d'autre choſe.

Je vous ai dit, Mademoiſelle, que je ſuis engagé fort loin par la compaſſion, mais que mon honneur eſt libre : c'eſt ce que je penſe de ma ſituation. Lorſque vous aurez vu tout ce que le Docteur Barlet peut vous communiquer, vous jugerez plus aiſément du fond & des circonſtances. Il n'y a point de femme au monde, dont l'eſtime me ſoit plus précieuſe que celle de Miſs Byron.

Ce que je viens d'entendre, lui ai-je dit, ne suffiroit-il pas tout à tout le monde, pour souhaiter que la malheureuse Clémentine... Ah, Lucie! la voix m'a manqué : j'allois me noircir d'une fausseté. Cependant ne devois-je pas être capable au fond du cœur, d'achever ce que je voulois dire? Comptez, chere Lucie, que l'amour rétrécit le cœur. Je l'ai vérifié pas des expériences répétées. Ne m'a-t-on pas toujours crue bonne, généreuse, supérieure aux petits détours de l'amour propre? Que suis-je à présent?

Enfin, Mademoiselle, a-t-il repris... & sans continuer lui-même, il alloit prendre ma main, mais d'un air qui sembloit marquer de l'embarras, avec une tendresse qui parloit dans ses yeux, un respect qui étoit répandu dans toute sa contenance... Il n'a fait que la toucher néanmoins; & retirant la sienne, que dirai-je de plus, Mademoiselle? Je ne sais ce que je dois ajouter: mais je vois que vous êtes capable de me plaindre. Vous plaignez aussi la malheureuse Clémentine. L'honneur me défend.... cependant l'honneur m'ordonne.... mais je ne puis être injuste, ingrat, intéressé! il s'est levé de sa chaise: quels remerciemens ne vous dois-je pas, Mademoiselle, pour la complaisance que vous avez eue de m'écouter! j'en abuse. Pardonnez

le trouble que j'ai répandu dans un cœur qui eſt capable d'une ſympathie ſi tendre ; & me faiſant une profonde révérence, il s'eſt retiré avec précipitation, comme s'il eût appréhendé de me laiſſer voir toute ſon émotion.

Je ſuis demeurée pendant quelques momens immobile, vraie ſtatue, regardant d'un côté & d'autre, comme pour chercher mon cœur, & le jugeant perdu ſans reſſource, un torrent de larmes, qui eſt ſorti fort à propos de mes yeux, m'a rendu la connoiſſance & le mouvement. Miſs Grandiſſon ayant vu ſortir ſon frere, avoit attendu quelques momens, dans la crainte qu'il ne revînt ſur ſes pas ; mais m'entendant ſoupirer, elle eſt accourue les bras ouverts. O chere Henriette, m'a t-elle dit en m'embraſſant ; que s'eſt-il paſſé ? Eſt-ce ma ſœur que j'embraſſe ? ma ſœur réelle, ma ſœur Grandiſſon ?

Ah ! ma Charlotte ! il faut renoncer à toute eſpérance. Point de ſœur. Il eſt impoſſible. Ii n'y faut plus penſer. Je connois.... Mais aidez moi, aidez-moi à ſortir de cette chambre. La vue m'en déplaît, (en étendant une main devant mes yeux, & ſentant mes larmes qui couloient entre mes doigts.... des larmes, ma chere, que je ne donnois pas ſeulement à moi, mais à Sir Charles, à la malheureuſe Clémenti-

ne ; car, ne concluez-vous pas de tout ce que vous avez lu, qu'il est arrivé quelque chose de funeste à Boulogne ? & me soutenant sur les bras de Miss Grandisson, je me suis hâtée de sortir de la bibliotheque, pour monter à ma chambre. Miss Grandisson vouloit me suivre. Non, non, lui ai je dit; laissez-moi, laissez-moi pour un quart-d'heure. Je vous rejoindrai moi-même dans votre cabinet.

Elle a eu la bonté de se retirer. Je me suis jettée dans un fauteuil. Je me suis abandonnée quelques moments à mes larmes ; & j'en ai tiré du soulagement, pour recevoir les deux sœurs qui sont venues, en se tenant par la main, dans l'impatience de me consoler.

Mais je n'ai pu leur raconter, avec la moindre liaison, ce qui venoit de se passer: je leur ai dit seulement que tout étoit consommé ; que leur frere étoit digne de pitié ; qu'il ne méritoit aucun blâme ; que si elles vouloient m'accorder quelques heures pour me rappeller ce que j'avois entendu de plus touchant, je les rejoindrois, & qu'elles en auroient un recit plus exact. Elles m'ont quittée, lorsqu'elles m'ont vue un peu plus tranquille.

Sir Charles est sorti de son carrosse, avec le Docteur Barlet. Il s'est informé plusieurs fois de ma santé, en disant à sa

sœur Charlotte, qu'il craignoit de m'avoir causé trop d'émotion par les tristes récits qu'il m'avoit faits. Avant son départ, il a fait demander la permission de ne pas revenir pour dîner. Qu'il est à plaindre ! Quelle doit être son affliction ! N'être pas en état de nous voir, de s'asseoir avec nous! Je me serois excusée aussi, dans le désordre où j'étois encore. Mais on a refusé d'y consentir. Je suis descendue ; je me suis mise à table. Que le temps du dîner m'a paru long! Les yeux des domestiques m'étoient à charge. Ceux d'Emilie ne me gênoient pas moins, brillans de curiosité comme je les voyois, sans qu'elle sût elle-même pourquoi, mais par une espece de sympathie apparemment, & dans la seule supposition que tout n'alloit pas à son gré.

Elle m'a suivie, lorsqu'elle m'a vu remonter à ma chambre. Un mot, ma chere Miss Byron (en tenant la porte d'une main & passant seulement la tête pour me voir.) Dites-moi qu'il n'y a point de mésintelligence entre vous & mon tuteur. Je ne vous demande qu'un mot.

Non, ma chere, il n'y en a point. Non, non, ma chere Emilie.

Le Ciel en soit loué! (en joignant affectueusement les deux mains.) Le ciel en soit loué ! si vous étiez mal ensemble, je n'aurois pas su pour qui prendre parti. Mais

je ne veux pas vous interrompre. Je me retire.

Demeurez, demeurez, ma chere petite amie ! demeurez ma bonne Emilie. Je ſuis allée vers elle. J'ai pris ſa main. Eh bien, chere fille ! vous dites donc que vous ſouhaitez de vivre avec moi ?

Si je le ſouhaite ! C'eſt le plus cher de tous mes déſirs.

M'accompagnerez-vous en Northampton-Shire, mon amour ?

Au bout du monde, Mademoiſelle. Je ſerai votre premiere ſuivante, & je vous aimerai plus que mon tuteur, s'il eſt poſſible.

Ah ma chere ! Mais comment pourrez-vous vivre ſans voir quelquefois votre tuteur ?

Quoi donc ? Il vivra ſans doute avec nous.

Non, non, ma chere. Et vous aimerez mieux, alors vivre avec lui qu'avec moi, n'eſt-il pas vrai ?

Pardonnez-moi, Mademoiſelle : Je ſouhaite, en vérité de vivre & de mourir avec vous ; & je ſuis ſûre que la bonté de ſon cœur l'amenera ſouvent pour nous voir. Mais vous pleurez, ma chere Miſs Byron ; dites-moi donc, d'où viennent vos larmes ? Pourquoi parlez-vous ſi vîte, avec une pro-

nonciation si courte? Vous paroissez dans un embarras....

Je parle vîte ; ma prononciation est courte, & je parois dans un embarras... Mille graces, mon amour, pour votre observation. J'en profiterai. Faites-moi le plaisir, à présent, de me laisser.

L'aimable fille est sortie sur la pointe des pieds. C'étoit sincérement que je la remerciois; son observation m'a servi réellement. Mais vous jugez bien, ma chere Lucie, que je devois être un peu agitée. La maniere dont il m'avoit quittée.... N'y trouvez-vous pas quelque chose de singulier? Se retirer si brusquement, en quelque sorte! Et ne m'avoir rien dit qui n'ait été accompagné de regards si tendres; de regards, qui sembloient exprimer beaucoup plus que ses paroles! Et s'être retiré sans m'offrir de me reconduire, après m'avoir amenée! comme si... je ne sais pas comme quoi; mais vous me donnerez votre opinion sur toutes ces circonstances. Ce que je puis dire, c'est que je crois mes incertitudes finies, & que ma situation n'en est pas plus désirable. Cependant... Mais pourquoi cette confusion d'idées? ce qui doit arriver, n'est-il pas déterminé par l'ordre du ciel?

Dans l'après-midi, Sir Charles & le Docteur n'étant pas revenus, j'ai fait à Milord

& aux deux Dames, un récit abrégé de ce qui feroit paffé entre leur frere & moi, fans m'embarraffer qu'Emilie fût préfente. A peine avois je fini, & lorfque je me difpofois à remonter, les deux amis font entrés. Sir Charles s'eft adreffé d'abord à moi, par de nouvelles excufes de la peine qu'il m'avoit caufée. A chaque mot qu'il prononçoit, fon émotion étoit vifible. Il héfitoit: il trembloit. Pourquoi héfiter, ma chere; & pourquoi trembler ?

Je lui ai répondu que je ne faifois pas difficulté d'avouer combien fa trifte hiftoire avoit excité ma compaffion, & je l'ai prié de fe fouvenir de fa promeffe. Il m'a dit qu'il avoit chargé M. Barlet de remplir fes engagemens; & le bon Docteur a témoigné que rien ne lui étoit plus agréable que cette commiffion. Comme j'étois proche de la porte, dans le deffein de remonter à mon cabinet, j'ai fuivi ma premiere intention. A mon paffage, Sir Charles m'a faluée d'une profonde révérence, fans me dire un mot; & j'ai cru remarquer qu'il s'étoit attendu à me voir demeurer. Mais non, en vérité.

Cependant, je le plains du fond du cœur. Quelle bizarrerie par conféquent, d'être fâchée contre lui ! Jamais tant de bonté, tant de fenfibilité, tant de compaffion, qui

eſt, je crois, la principale ſource de ſes peines, ne s'eſt trouvé enſemble dans un cœur mâle.

Dites, dites, ma chere Lucie.... Mais non, ne me dites rien, avant que nous ayons lu les lettres que je dois recevoir du Docteur Barlet; c'eſt alors que nous aurons toutes les pieces devant nous.

Samedi 25 au matin.

Il eſt (Mais pourquoi cet *il*, qui eſt un terme peu reſpectueux? La petiteſſe de mon cœur me fait honte.) *Sir Charles* eſt parti pour Londres. Ne pouvant être heureux dans lui-même, il va ſe procurer le plaiſir de contribuer au bonheur des autres. Il en jouit comme eux. Quel préſent du ciel, qu'un cœur bienfaiſant! Que toutes les diſgraces poſſibles tombent ſur un homme de ce caractere, elles ne le rendront jamais tout-à-fait malheureux.

Samedi à midi.

Sir Charles eſt parti, & je ſors d'un long entretien avec Milord L.... & les deux Dames. Que direz-vous, Lucie? Ils ſont tous perſuadés que le grand combat de Sir Charles, ſa peine la plus vive, vient de... Son grand combat (en vérité je ne ſais ce que j'écris.... mais je n'y changerai rien,

ma chere) eſt, ou vient, n'ai je pas dit, d'un partage entre ſa compaſſion pour la malheureuſe Clémentine & ſon amour pour une autre.

Mais qui ſe contentera de la moitié d'un cœur, tout grand, tout vif & tout ſenſible que je ſuppoſe le ſien? La compaſſion, Lucie! La compaſſion du cœur de Sir Charles! Ce ne peut être que de l'amour, Et n'en doit-il pas à une femme de ce caractere? Vous-même, Lucie, n'êtes-vous pas pénétrée de compaſſion pour la malheureuſe Clémentine? Quelle fatalité dans ſon amour! Elle aime, contre ſa religion; c'eſt-à-dire, contre ſon inclination, du moins à cet égard, un homme qui ne peut être à elle ſans bleſſer ſa conſcience & ſon honneur. Aimer contre ſon inclination! Que ſignifient ces termes! Qu'il y a d'abſurdité dans cette paſſion qu'on appelle amour! ou plutôt, qu'elle produit d'effets abſurdes, dans ceux qui s'y laiſſent entraîner! Je veux que la mienne ſoit toujours réglée par les loix de la raiſon & du devoir. Alors, alors mes ſouvenirs & mes réflexions ne me cauſeront jamais de chagrin durable.

Fin du quatrieme Volume.